

Sous l'orage : D'une part, le poids du passé, l'autorité de la tradition, le prestige des anciens ; d'autre part, l'appel des temps nouveaux, l'ouverture et les émois de la jeunesse ; la profondeur millénaire de l'Afrique et les horizons stimulants dévoilés par d'autres formes de savoir, ce débat est celui des pères et des fils, et tel est l'orage subi par les peuples africains. Il est très remarquable en ce roman, si juste d'écriture, si mesuré de ton, de voir ce peuple — ici une famille et un village mallens — sortir de la tourmente sans sacrifices extrêmes : la parole sage a raison des passions, et le désordre de l'histoire finalement s'épuise face à l'ordre de la vie.

La mort de Chaka est une action dramatique évoquant la fin tragique du plus grand conquérant noir que l'Afrique ait connu.

Seydou Badian

sous l'orage

Suivi de
La mort de Chaka

ISBN : 978-2-7087-0287-5

Collection : Dictionnaire Bouquay



9 782708 702875

Présence Africaine

SOUS L'ORAGE
(KANY)

suivi de

LA MORT DE CHAKA

2006/58



SEYDOU BADIAN

SOUS L'ORAGE
(KANY)

roman

suivi de

**LA MORT
DE CHAKA**

pièces en cinq tableaux

DU MÊME AUTEUR

LES DIRIGEANTS AFRICAINS FACE A LEURS PEU-
PLES, Ed. François Maspéro, Paris, 1964.

PRÉSENCE AFRICAINE
23 bis, rue des Écoles, Paris-5^e

SOUS L'ORAGE

Sous l'orage, © Présence Africaine, 1963.
La mort de Chaka, © Présence Africaine, 1961.
La présente édition réunie, en livre de poche,
© Présence Africaine, 1972.

PRÉFACE

Dans ce livre c'est l'âme de l'Afrique qui parle.

Avec pudeur.

Ce que j'aime dans ces pages, m'écrivait Jean Paulhan, c'est leur ton juste.

Cette justesse de ton, c'est la pudeur même de l'âme de l'Afrique noire, héritage sans doute d'une très vieille et très complexe histoire, caractéristique essentielle, à mon goût, de sa civilisation.

Contrairement à ce que croient beaucoup d'Européens l'Afrique, et particulièrement cette région du Soudan où est né Badian Seydou, n'est point une terre vierge de passé. Terre de rencontres, rencontres de races, de peuples, de religions, elle a hérité d'un passé peu connu, mystérieux, que ses jeunes intellectuels s'attachent à révéler patiemment.

D'une histoire, à peu près légendaire encore,

*A mon ami,
à Yacinihe Lat Senghor.*

et qui n'a pas toujours été tendre pour les hommes noirs, les peuples noirs ont hérité une sensibilité peu commune, mélange puissant d'instinct vital, de besoin de joie et de pudeur qui fait d'eux peut-être les hommes les plus capables d'aimer et d'assimiler par l'amour.

Voilà pourquoi j'ai accepté d'écrire ces quelques lignes en guise de Préface à ce livre. Aujourd'hui, c'est chez les peuples noirs que je crois le mieux retrouver, comme un instinct naturel, l'inspiration qui anima la culture de l'homme d'Oc au siècle des Troubadours occitans, lorsque, sur l'Europe en train d'accéder à une nouvelle civilisation, régnaient Amor et Paratge opposés à Démesure et Déloyauté.

Je sais bien que ce n'est pas avec de beaux mots qu'on résout les problèmes, et je sais bien d'hui un rôle déterminant. Mais l'histoire, la plus récente même, est là pour nous apprendre la force de l'idée en face de la force tout court. Le mépris de l'idéalisme s'est toujours tourné contre l'homme, en définitive. Avec plus de cruauté et de mépris envers lui, quand il fut — quand il est — question de ces faux idéalismes, hypocrites et menteurs, qui prétendent se légitimer par l'économie ou la matière.

Il n'est, pour sauver l'homme, que l'humain. Ce sens de l'humain, qui caractérisa d'abord une certaine civilisation méditerranéenne, que

souffrit avec éclat la civilisation occitane du siècle d'or et que les peuples européens modernes semblent vouloir perdre de plus en plus, entrainant dans leur sillage les peuples d'Asie et du monde entier, vous le trouverez à chaque page du livre de Badian Seydou, parce que, sans doute, Badian Seydou est ici l'interprète de cet instinct qui fait des peuples noirs une des plus importantes possibilités d'avenir pour la civilisation du bonheur.

C'est la chance de l'Afrique noire et de la France. Par-dessus les problèmes matériels, le problème moral. Comprendre les hommes qui aspirent à être compris. Aimer qui aspire à être aimé. C'est le meilleur moyen pour résoudre les problèmes que le livre de Badian Seydou effleure avec une délicatesse extrême tout en ayant l'art d'en faire sentir l'importance.

Aimer et comprendre ; et non point écouter les fausses doléances, ou subir les chantages de mercantis ou de chevaliers d'industrie qui ne sont même ni Français ni Africains. Aimer et comprendre et non point se laisser bernier par la « nécessité » de sauvegarder des intérêts sacrés et saints qui camouflent seulement des égoïsmes sordides.

On ne peut comprendre et aimer que suivant les lois de Paratge : cette règle des égaux, dans l'honneur et non dans la bassesse, qui n'accepte d'autorité que celle du mérite et de la valeur

reconnus et acceptés. Mistral donne en viatique à son héros Calendal, héritier de la vieille civilisation occitane :

« Siegues umble emé l'umblé e mai fièr que li fièr. » « Sois humble avec les humbles et plus fier que les orgueilleux », maxime qui suppose l'amour pour autrui, mais également son corollaire : l'opposition énergique à tous ceux qui foulent aux pieds celle seule loi de l'humain, la seule dont le « ton soit juste ».

Il y a chez les hommes noirs, le titre de *Badian Seydou* en fait foi, une réserve énorme de « justesse de ton ». C'est là l'outil essentiel qui peut permettre de résoudre le problème africain qui se pose déjà et se posera chaque jour davantage.

Si les Noirs du Soudan et de toute l'Afrique française, si les Français de bon vouloir savent le comprendre, nous pouvons connaître sous peu une fraternité de Français noirs et blancs qui donne au monde d'aujourd'hui même, l'exemple de ce que peut la civilisation lorsqu'on ne fait pas de ce mot le synonyme exclusif d'intérêts matériels. Ce qui est d'ailleurs le meilleur moyen de créer le bonheur matériel.

Charles CAMPROUX,
Professeur à la Faculté des Lettres,
Montpellier.

Ce jour-là, le père Benfa s'était levé plus tôt que de coutume. Il était debout avant les premières clartés de l'aube. Rien dans la cour ne bougeait. Seuls, de temps en temps, bruissaient les feuillages du petit manguier, non loin du puits. Était-ce le vent ? ou des oiseaux de nuit ? Il est difficile de le dire.

Le père Benfa s'installa sur le petit tara qui dans la journée portait les calebasses de maman Téné. Le tara était mouillé, mais le maître de la maison n'y fit guère attention ; il était si soucieux... Toute la nuit, il s'était tourné et retourné sur sa natte sans pouvoir dormir. Comment aurait-il pu fermer les yeux avec de tels projets ? Non, cela n'était pas possible. Le père Benfa se voyait pour une semaine au moins, le premier personnage du quartier ; il n'était plus loin le jour où les aèdes les plus populaires, les plus recher-

chés le chanteraient, il serait leur point de mire, on parlerait de lui ; on dirait les louanges de ses pères, de ses frères et de tous ses proches.

Que faire pour éblouir tout ce monde ? Que faire pour contenter tout ce monde ? Il faut être ingénieux dans les moindres détails, afin que nul ne trouve à redire ; alors on se souviendra de ces jours ! ! Les aèdes en parleront ailleurs, les vieux en diront un mot à leurs petits-enfants et, lorsqu'on verra paraître Benfa au milieu d'un cercle quelconque, on dira avec respect et admiration : « Le voilà ! »

Rêveur sur le tara humide, le père de Kany semblait scruter inlassablement l'horizon. On eût dit qu'il avait d'importantes affaires à traiter avec le soleil qu'il guettait par-dessus les cimes épaisses des kalcédrats. Mais le soleil ne se montrait pas encore.

Le père Benfa se leva, fixa longuement l'horizon d'un regard mélancolique, poussa un soupir et tira son chapelet. Il fit quelques pas vers la cuisine, se baissa, retourna une calebasse renversée et s'arrêta un moment.

Il fit plusieurs fois le va-et-vient entre la cuisine et la porte de la véranda, dans un silence que troublait seulement le tintement régulier des grains de chapelet.

Le soleil se montrait peu à peu, mordait davantage sur l'horizon ; mais en plusieurs endroits, il paraissait si timide qu'il cherchait à s'abriter derrière les kalcédrats géants de l'horizon. Une leur indécise gagnait la cour. Les premiers oiseaux faisaient leur apparition ; la vie s'installait progressivement autour du solitaire.

D'un coup de pied, le père Benfa fit dégringoler la planche qui fermait le poulailler. Il alla jusqu'au bout de la cour, s'appuya un moment contre le goyavier sous lequel ruminait le mouton, caressa la tête, puis le dos de l'animal qui vint se mettre contre lui, bêlant et reniflant.

Le père Benfa était fier de son mouton. Les vieux du quartier l'admiraient ; il était bien nourri et propre. Il accompagnait souvent son maître dans la rue et ne le quittait pas d'un pouce. Le père Benfa le caressait jalousement et devenait furieux lorsque les enfants s'amusaient à faire tinter la clochette que le mouton portait au cou.

A plusieurs reprises, des marchands avaient offert de fortes sommes au père Benfa, mais il ne voulait à aucun prix se séparer de son mouton, car l'embonpoint de ce dernier témoignait de la bonne chère dont jouissait la famille.

Le père Benfa faisait voir son mouton à tous les visiteurs.

— Il y a seulement six mois que je l'ai acheté, il était aussi maigre qu'une biche ; à présent, voyez-le, dans un an, il ne pourra plus passer la porte.

Ce mouton était si choyé par le maître, qu'aucune de ses femmes n'osait se plaindre quand l'animal leur mangeait de la farine de mil ou des brisures de manioc.

Le père Benfa murmura quelque chose et regagna le tara. Il devint encore plus songeur.

Le jour était là. Du sol humide sortaient des éphémères qui par leur vol maladroit et indécis attiraient les oiseaux. Du haut des manguiers, les mange-mil et quelques tourterelles s'élançaient vers ces proies faciles. Ils venaient presque à ras de sol et repartaient vers les feuillages au milieu des gazouillements et des battements d'ailes.

Dans le ciel, de temps en temps passaient des cigognes en arc de cercle, des canards sauvages toujours précédés par un guide, et des dolens déployant avec une gracieuse nonchalance leurs grandes ailes grises aux reflets d'argent.

L'épervier tournoyait, et les poules répondaient à chacun de ses cris par des glousse-

ments de frayeur et, plus haut toujours plus haut, les vautours semblaient se saluer du bout de leurs ailes.

Le père Benfa, égrenant patiemment son chapelet, dit une invocation à mi-voix, passa trois fois ses deux mains sur sa figure et se tourna vers l'Orient. Soudain, il fit un geste brusque, comme s'il administrait un soufflet à quelque impertinent. C'était encore le petit singe qui, s'étant sournoisement approché, lui avait arraché son chapelet.

Boubouny, le petit singe, avait été abandonné par les siens lors d'une incursion que son peuple effectua dans les champs d'arachides. Depuis, il avait été recueilli par Karamoko, le dernier-né de la famille Benfa. Mais Boubouny, ainsi d'ailleurs que tous les siens, préférerait de loin l'espièglerie à la sagesse. Aussi, s'attirait-il fréquemment les malédictions du vieillard.

Cependant, les premiers jours de son arrivée, Boubouny avait eu part à l'amitié du père Benfa. Ce dernier le défendait contre maman Téné, dont Boubouny buvait effrontément le lait caillé, tout en couvrant de poussière les cuvettes et les calebasses soigneusement rincées.

— C'est ta faute, grondait le père Benfa ;

si tu prenais bien soin de tes affaires, le petit singe n'y toucherait pas.

En réalité, il était aisé de s'expliquer l'amitié que le maître de la maison portait à Boubouny ; fils, petit-fils et arrière-petit-fils de chasseur, la présence de Boubouny mettait le père Benfa dans l'ambiance de sa jeunesse. Il revoyait les jours où il accompagnait à travers les lianes et les ronces de la forêt son frère aîné Djigui, qui dans le village de ses ancêtres continuait dignement la tradition familiale. Il revoyait l'atmosphère chaude, passionnée et parfois hallucinante des veillées secrètes au cours desquelles les chasseurs rivalisent d'adresse et de magie ; le père Benfa allait jusqu'à caresser Boubouny, lui parlant comme s'il s'adressait à une vieille connaissance. Maman Téné le regardait alors curieusement, souriait et secouait la tête. Par le peu qu'elle savait de Boubouny, elle était persuadée que cette amitié était des plus précieuses.

Les choses se gâtèrent le jour où Boubouny, sautant du manguiier dont les branchages lui servaient de couchette, arracha le bonnet du père Benfa et le jeta dans le puits ; le maître de la maison, qui discutait tranquillement avec un de ses camarades, s'écria :

— Quoi !

Le petit singe, après son forfait, disparut dans les feuillages. Mama Téné, avec un sourire de triomphe, s'en fut dans sa case. Le père Benfa resta planté au milieu de la cour, sans un mot ni un geste pendant un bon moment. Puis, il alla repêcher son bonnet et lança à Boubouny la plus terrible des injures :

— Que tes ennemis te méprisent !

Depuis ce jour, le père Benfa changea d'attitude à l'égard de Boubouny. Il ne lui ménagea ni coups de babouches, ni injures, ni malédictions.

Le père Benfa reprit son invocation après s'être armé de la grosse cuiller de bois que Boubouny connaissait bien.

Venant de la véranda, un bruit de calebasse dégingolant attira l'attention du solitaire. Maman Téné et Kany, qui venaient de se lever, préparaient leurs ustensiles pour la cuisine du matin. Elles se dirigèrent vers le puits après que Kany eût dit bonjour à son père.

— Tiens, il a plu cette nuit, dit maman Téné ramassant la corde du seau.

— Oui, répondit le père Benfa. Je me suis levé pour voir si les toits tenaient bon ; tout s'est bien passé cette fois.

— Je crois que la petite case du milieu aura besoin d'être revue.

— Il n'y a pas que la case du milieu ; nous aurons du travail cette année.

Maman Téné plongea le seau dans le puits tandis que Kany posait à côté d'elle une grande calebasse remplie de mil.

Le père Benfa se mit à inspecter sa maison, case par case. Il cherchait à se rendre compte des réparations qu'il y avait à faire, car il savait déjà le visage qu'il devrait donner à l'ensemble, afin que le grand événement qui se préparait eût un cadre éblouissant.

« Tous les murs ont besoin de kaolin, pensa-t-il. La margelle du puits doit être entièrement refaite. Je parlerai de cela à Fadiga le muezzin. Pourvu qu'il ne me pose pas de question, il a la langue trop légère.

« Je ferai balayer la cour tous les jours pendant une semaine, les chanteurs s'installeront là, juste à côté du manguier, le petit singe ira coucher ailleurs. » Le père Benfa s'arrêta à côté de sa fille et la considéra longuement. A cet instant même, tout le passé de Kany se déroulait sous ses yeux. Il la voyait, alors qu'elle n'était qu'une enfant, à califourchon sur le dos de maman Téné. Il la voyait aux prises avec les agents du service d'hygiène,

lorsque ceux-ci reprochaient à sa mère d'avoir laissé l'eau séjourner longtemps dans le canari. Kany n'était plus la petite fille qui faisait rire par ses mots maladroits, s'entêtait à imiter les pas de danse des grandes personnes, sautillant avec l'agilité de Boubouny. Elle n'était plus celle qui jouait à la maman avec d'autres petites filles, s'affairant entre la cuisine et le puits et imitant maman Téné dans ses moindres petits gestes. Aujourd'hui elle est une grande jeune fille ; elle sera sous peu une femme, oui dans quelques jours seulement, elle sera la femme de Famagan le marchand.

Le père Benfa aimait bien Kany. Il parlait de son savoir à tous les vieux du quartier. Il leur disait comment elle savait manier l'écriture du blanc et avec quelle facilité elle savait lire les lettres d'où qu'elles vinssent. De temps en temps, il la faisait appeler devant la mosquée, et là, au milieu de ses compagnons, lui faisait lire et traduire tout ce qui lui passait par la main. Alors, d'un ton mystérieux, il disait :

— Elle sait lire ce qui est écrit par la machine.

Mais le père Benfa n'aimait pas voir sa fille en compagnie de garçons qui fréquentaient

l'école et sa colère éclata à ce propos lorsque Samou, le fils de Coumba, osa demander la main de sa fille.

— Que je ne vous voie plus ensemble, avait ordonné le père de Kany, tu auras le mari que je voudrai.

Kany n'était pas exactement de l'avis de son père et, en cela, elle paraissait donner raison à Fadiga le muezzin, lequel disait à qui voulait l'entendre que l'école était l'ennemie de la famille. Le muezzin ajoutait que les filles qui fréquentent ce milieu cherchent à tout résoudre par elles-mêmes et que certaines vont jusqu'à vouloir se choisir leur mari!

« Ma fille à moi ne verra jamais les portes de ce lieu », concluait le muezzin en crachant sa cola et en se tapant sur les cuisses.

Alors que le père Benfa regardant sa fille pensait à Famagan le marchand, Kany, au fond d'elle-même se sentait liée à Samou, liée pour la vie... oui, pour la vie. Ce mot, ils se l'étaient maintes et maintes fois dit depuis qu'ils s'étaient vus.

Kany et Samou s'étaient rencontrés au cours d'une kermesse organisée au bord du fleuve. Leurs regards s'étaient croisés une, deux, trois fois ; Samou, le lendemain, avait écrit. Il avait parlé d'amour, d'étoiles, de sè-

ches de feu et de Kany aux dents de lumière.

La fille de Benfa, cette lettre à la main, avait rêvé, elle avait rêvé de la petite maisonnette dont leur parlait l'institutrice européenne, maisonnette ornée d'un salon éblouissant aux meubles lourds ; elle avait rêvé du petit jardin où, s'enchevêtrant, la jacinthe, le géranium et la rose mélangaient miraculeusement leur parfum aux senteurs tropicales. Elle avait rêvé de promenades au bord du Djoliba à l'heure où le soleil mourant étale son lincoln d'or sur le fleuve au repos.

Kany rêvait d'amour et d'avenir. Elle voyait un merveilleux avenir embelli par la présence permanente de Samou. Et, souvent on l'entendait chanter le chant du serment que les jeunes filles disent quand elles ont choisi :

O que ma tête soit entre deux glaives

Je lui resterai fidèle.

Le berger pense à son étoile,

Le pirogier reste fidèle aux murmures du fleuve.

L'oiseau salue le lever du jour,

L'enfant rit sur les genoux de l'ancêtre,

Et moi je pense à celui

Que je chante par ces mois de tous les temps.

Qu'on me jette les mains liées

*Au plus profond des eaux,
Je le chanterai encore.*

Malgré la colère du père Benfa, Kany et Samou n'avaient pas cessé de se voir. Mais se sentant menacés et craignant de succomber à quelque stratagème, ils firent appel aux pouvoirs des croyances. C'est ainsi, qu'après le serment du sang, ils rendirent visite à un devin.

Le féticheur, après avoir entendu Samou, ricana, à grand bruit et, sans un mot, tira d'une corne deux rubans d'une demi-coudée de longueur, les enduisit de beurre de karité auquel il mélangea une goutte de sang de chacun d'eux, les tressa en une mèche à laquelle il mit le feu. Puis, le regard incisif, le front plissé, les bras levés au ciel, l'homme s'écria :

— Avec vous les deux forces du feu et du sang, contré vous la force de la mort.

Le devin ricana à nouveau, poussa une sorte de hennissement et, sans plus se soucier des jeunes gens, se mit à chanter à tue-tête le pouvoir de la nuit et la puissance des dieux.

Forts de leurs nouveaux appuis, Kany et Samou devinrent plus confiants, plus sûrs de leur avenir. Ils jugèrent cependant sage

d'éviter, quand ils étaient ensemble, les lieux où ils pouvaient être vus du père Benfa ou d'un de ses amis. Ils s'écrivaient souvent quand ils ne pouvaient sortir. Karamoko, Nianson ou même parfois Birama, portaient les lettres.

La famille Benfa était donc divisée à propos de cette affaire ; Birama, Nianson, Karamoko étaient du côté de Samou, tandis que le père Benfa et Sibiri, l'aîné, ne pensaient qu'à Famagan.

En réalité, l'harmonie de la famille Benfa n'était qu'apparente et cette affaire Samou permit de voir au grand jour une division qui avait toujours existé. Bien souvent, à propos d'école, de vaccination ou d'autre chose, les jeunes n'étaient pas de l'avis des anciens et, s'ils ne manifestaient pas bruyamment leur désaccord, c'était par égard ou simplement par crainte de représailles. Ils riaient entre eux et poussaient des exclamations parfois irrévérencieuses lorsque le père Benfa disait que les tourbillons rouges charriaient des graines de maladie ou que la rareté des pluies était la réponse divine à l'inconduite de la jeune génération. Ils riaient lorsque le père Benfa faisait des offrandes pour conjurer le mauvais sort en période d'épidémie.

De l'autre côté, le père Benfa et Sibiri riaient également quelquefois. Ils riaient lorsque les jeunes leur disaient que les malades étaient dues à des êtres, si petits qu'on ne pouvait les voir à l'œil nu.

— Et comment les as-tu vus, toi, petit menteur ? dit un jour le père Benfa à Birama.

Ils riaient lorsque Birama refusait de boire dans la calebasse commune parce qu'elle contenait ces maudits petits êtres. Un jour, Birama reçut un soufflet pour avoir dit qu'il n'était pas prudent de manger à plusieurs dans le même plat.

— Mon père et le père de mon père ont fait ainsi ; si tu t'en trouves mal, va-t'en avec les Blancs. Je t'ai mis à l'école pour que tu saches lire. Je n'ai jamais voulu que tu deviennes un Blanc.

Le père Benfa riait de bon cœur lorsqu'on lui disait que les Blancs aimaient se promener avec leur femme.

— Et qui reste à la maison, alors ? répondait-il. Le chien!!!

Le père Benfa et Sibiri étaient du même monde. Un monde que les jeunes trouvaient étrange et barbare. Né dans le petit village qui a vu grandir son père, façonné à la

manière ancestrale, Sibiri stupéfiait ses frères quand il leur parlait de son enfance et des principes qui avaient guidé ses premiers pas.

Au village, les jeunes entourent de respect et de sollicitude leurs aînés. Ils vénèrent les anciens et tout ce qui a été établi par eux. Ils les écoutent religieusement quand ils leur racontent les faits passés ou quand ils leur enseignent les fruits de leur expérience et de celle de ceux qui les ont précédés. Jamais, entre cadet et aîné, il n'y a la moindre discussion ; toute la vie est régie par une seule loi, celle de la hiérarchie de l'âge, de l'expérience et de la sagesse. C'est seulement après avoir séjourné dans la « case des circoncis » que les cadets sont considérés comme des hommes. Ils sont alors censés avoir acquis tout ce qui fait l'Homme. Ils ont appris à vaincre la peur. Ils savent souffrir, endurer sans se plaindre. Ils savent veiller sur un secret en résistant aussi bien à la corruption qu'aux tortures. Ils ont appris à se sentir liés à leurs semblables, car « l'homme n'est rien sans les hommes, il vient dans leur main et s'en va dans leur main ».

Mais avant de franchir le seuil de la

« case des Hommes », les cadets subissent une série d'épreuves. On juge ainsi de leur valeur, et l'on élimine ceux qui doivent attendre encore des années pour mériter le grade d'homme.

Sibiri pensait à ces épreuves avec une certaine fierté.

A quelques jours du grand événement, le père Djigui, à la tombée de la nuit, lui avait confié un message pour un ami dont le village se trouvait à une demi-journée de marche. Certes, on lui avait donné un fusil, mais Sibiri était seul, affreusement seul parmi les petits sentiers de la brousse et, tout le long du chemin, les fauves aux aguets avaient fait battre son cœur par leurs cris d'affamés. Sibiri parlait aussi avec enthousiasme des séances de « Kotéba » au cours desquelles les cadets subissent l'épreuve du fouet ; le fouet siffle sur leur dos ruisselant de sueur et de sang, et gare à celui qui laisse entendre le moindre gémissement ! Il est alors irrémédiablement ajourné ; un homme endure et ne crie pas. Birama, Nianson et Karamoko écarquillaient les yeux, lorsque Sibiri racontait que les cadets, le torse meurtri par la flagellation du Kotéba, doivent à l'aube se jeter dans l'eau froide du fleuve,

en sortir courant pour grimper par trois fois sur l'arbre sacré des anciens.

Birama avait des frissons lorsqu'on lui parlait de l'épreuve du feu. Les jeunes en passe d'être circoncis doivent pénétrer dans une case en feu, et ramener un objet qu'ils ont laissé les aînés. Au début, l'objet est une corbeille ou une marmite, mais au septième tour, il s'agit souvent d'une aiguille plantée au mur.

Après ces grandes journées d'apprentissage, les cadets sont rassemblés en un lieu hors du village. Ils y vivent trois mois durant : là commence la vie d'hommes. L'un d'eux commet-il une faute ? Toute la communauté subit la sanction, et les coups de fouet rythment alors le chant rituel.

Je ne suis rien sans lui.

S'il fait un faux pas et trébuche,

Je trébuche avec lui, si je ne peux le retenir.

On chante en chœur, on chante la discipline, on chante le courage, on loue la fraternité. Les anciens veillent, ordonnent, flagellent et enseignent. Et chacun de leurs gestes est accueilli avec la déférence de tous les jours, car, comme dit le chant :

*Ils m'ont précédé en tout,
Je recevrai de leurs mains
Cette sagesse que je laisserai à mon tour,
A ceux qui me suivront.*

— Tout cela est dépassé, disait Birama autour de lui, la civilisation demande autre chose. Nous ne sommes pas faits pour cette vie dont parle Sibiri ; elle est bonne pour les ignorants. Aujourd'hui il faut être instruit si l'on veut être respecté. Voyez, les Blancs ne respectent que ceux qui parlent leur langue et s'habillent comme eux ; car ceux-là seuls sont civilisés. L'instituteur le dit bien souvent ; vous deux, Nianson et Karamoko, si vous voulez suivre l'exemple de Sibiri, tant pis pour vous ! Allez dans un bureau, dans un magasin, vous verrez que le Blanc vous accueillera différemment selon vos habits ; il aura quelques égards pour vous si vous êtes comme lui, il n'hésitera pas à vous souffleter si vous êtes autrement. Les agents de police ne vous épargneront aucun mauvais traitement si vous ne savez leur parler correctement la langue du Blanc. Pour ma part, j'ai choisi, je ne me laisserai jamais dépasser par les autres.

Nianson et Karamoko n'hésitèrent pas

longtemps, entre la vie rude de Sibiri et la civilisation de Birama. Ils choisirent d'être modernes et considérèrent comme Birama que Sibiri n'était qu'un ignorant. Comment du reste, lui qui ne savait ni lire, ni écrire, pouvait-il les guider, eux ? Ils se rangèrent du côté de Birama et laissèrent Sibiri et le père Benfa s'accrocher en vain à ce passé qui est la vie du village.

Le père Benfa, après avoir longuement médité, fit appeler Sibiri auprès de lui. Le déjeuner n'était pas encore servi ; maman Téné était toujours dans la cuisine d'où sortait maintenant une fumée blanche et épaisse.

— Je voudrais parler à mes frères Tie-moko, Moussa et Sori. Je veux qu'ils soient autour de moi au coucher du soleil.

Sibiri acquiesça et se leva. Le père Benfa le rappela.

— Nous devons parler aujourd'hui du mariage de Kany. Aujourd'hui nous dirons quelque chose à Famagan qui attend depuis un an.

Sibiri, lourd de ce secret, prit un air d'importance, il devint grave et soucieux. Il imaginait, lui aussi, les grands jours qu'on venait de lui annoncer. Il imaginait, lui aussi,

les mille choses qu'il devait faire afin que son nom figurât dans la mémoire du peuple, aux côtés de ceux de ses camarades qui, en pareille occasion, avaient su éblouir le monde.

Maman Téné avait aménagé la véranda, elle avait balayé le sol et nettoyé les murs. Elle avait transporté à la cuisine les vieilles calebasses et cuvettes qui d'ordinaire encombraient ces lieux. Elle avait rempli la lampe de beurre de karité et y avait glissé une mèche tressée par elle-même. Après tout ce travail, elle avait étendu les magnifiques nattes réservées aux grands jours.

Le père Benfa, superbe dans son boubou doré, chapelet en main, s'était déjà installé. Il était si majestueux, si imposant que tous ceux qui, venant vers la véranda, l'apercevaient, marchaient sur la pointe des pieds pour ne pas se faire entendre. Il resta ainsi seul avec ses prières jusqu'à l'arrivée des autres.

Les trois frères du père Benfa étaient venus les premiers ; puis un étranger qui s'était

annoncé dans la cour par des plaisanteries et des jurons pittoresques. Tiemoko, Moussa et Sory ne semblaient pas très tranquilles. On lisait sur leur visage de la gêne et même de l'inquiétude. C'est que les conseils de ce genre portent rarement bonheur à tout le monde... Le plus souvent, quand les hommes d'une même famille se réunissent ainsi, c'est que l'épouse de l'un d'eux a parlé. C'est qu'il y a eu plainte et l'histoire aboutit souvent à une flagellation. Les frères du père Benfa n'étaient donc pas sans appréhension. Soucieux, chacun semblait chercher dans ses derniers souvenirs quel litige, quel différend pouvait lui attirer la colère des autres. Des minutes s'écoulèrent ainsi, mais les inquiétudes se dissipèrent lorsque Sibiri, solennel, vint poser près de son père un panier rempli de colas. La vue de ces fruits orientaux les esprits vers une cérémonie, probablement un mariage, le mariage de Kany ; et, sur les visages, le gris de l'inquiétude fit place à une lueur de joie. Le geste de Sibiri, en même temps qu'il tranquillisait les esprits, indiquait l'ouverture de la séance. La cola avait donné à l'assemblée un cachet de solennité. Les regards se posèrent alors sur le père Benfa, qui empocha son chapelet soigneu-

sément roulé, se racla la gorge et se tourna vers l'un de ses frères.

— Tiemoko, dit-il, Dieu est grand ; puisse notre volonté s'accorder à la sienne. Je t'ai appelé, toi et tes frères, pour que nous examinions quelque chose. Il s'agit d'une question qui, relevant de l'intérêt de notre famille, exige le point de vue de chacun de nous. Voici bientôt deux ans que Famagan, par ses salutations, ses largesses et ses nombreux messagers, demande à être des nôtres. Il a suivi sans relâche le chemin de nos coutumes. Il a honoré chacun de nous, honoré nos amis et voisins. Et comme l'on dit : « Quand on cherche, c'est avec l'espoir de trouver. » Aussi, par l'homme que voici (il désigna l'étranger), Famagan nous demande ce que nous pensons de lui. Je suis votre guide, il est vrai, mais sur les questions d'avenir, votre avis doit primer le mien. Je suis le plus proche de l'au-delà, les ans me mènent de plus en plus vers nos ancêtres et, quand je ne serai plus, vous aurez la charge de tout ce qui a trait à notre famille. Mon devoir à moi est de consolider ce qui est ; c'est à vous à préparer ce qui doit être. Ceci est ma parole...

Après ces mots, le père Benfa prit sa taba-

tière en peau de bouc posée à côté de lui par les soins de maman Téné, y plongea le pouce et l'index et déposa une poudre jaune sur sa langue, puis il tendit la tabatière à son frère Tiemoko et poussa une sorte de gloussissement.

Tiemoko, les yeux baissés, en signe de respect, assis maintenant en tailleur, demeura immobile. Il regarda tour à tour ses frères cadets comme s'il cherchait dans leur attitude cette déférence, que les plus jeunes, éternellement doivent à leurs anciens. Il se racla la gorge, se rajusta dans son attitude, manipula la tabatière et se décida à parler.

— Nous avons entendu tes paroles, dit-il au père Benfa ; mais comme toujours, « les pintades regardent celle qui les guide ». Pour avoir voulu être un des nôtres, Famagan nous a comblés. Il y a mille jeunes filles dans le quartier et sur ces mille jeunes filles il a choisi Kany. Ce geste, pour nous, a une signification autrement plus importante. Il veut dire que notre famille a su se maintenir dans les traditions laissées par nos pères. Il s'agit là de louanges et de louanges qui s'adressent à toi, Benfa. Famagan nous a rehaussés aux yeux du monde. Nous sommes donc ses serviteurs. Nos pères disaient : « J'ai

plus peur de celui qui me respecte que de celui qui me menace. »

— Vrai s'exclama l'étranger. Famagan l'a pensé.

— Ce n'est pas pour ce qu'il nous a donné, continua Tiemoko, ce n'est ni pour ses présents, ni pour les sommes d'argent que nous avons reçues de lui. Avant Famagan, avant même Kany, nos dents étaient solides et nous tenions ferme sur nos pieds. Ce qui nous mène vers Famagan c'est sa démarche, son heureuse conduite à notre égard, en un mot son savoir ; car nos pères disaient également : « La meilleure des connaissances est celle qui mène l'homme vers les hommes. » Famagan a su nous gagner, c'est notre devoir. N'est-ce pas, Sory ? cria-t-il à l'un de ses frères.

— Vrai, ce que tu dis est vrai ; la vérité s'appelle Dieu.

— Tel est, enchaina Tiemoko, mon avis à moi. Cependant, mon avis est peu à côté du tien, Benfa ; tu es notre maître. Et si les ans te mènent vers nos ancêtres, leur sagesse aussi habite en toi. Nous te suivons comme toujours et demandons à Dieu la faveur de bénéficier le plus longtemps possible de tes conseils.

Le père Benfa ne pouvait douter une

seconde de la sincérité de cette déclaration. Il ne s'agissait pas là d'une formule usée depuis des siècles, d'une formule consacrée que l'on sert par acquit de conscience. Mais ces mots émanaient de la profondeur même du cœur ; à travers eux s'exprimait un état d'âme forgé par des siècles et des générations. Ils ont quelque chose d'un cantique. Reprenant sa tabatière, le maître de la maison se tourna vers l'étranger.

— Ton ami est un brave homme, dit-il ; du moins, nous l'avons vu tel jusqu'ici. On a dit : « La panthère a ses taches au dehors, l'homme a les siennes en dedans. » Cependant, connaissant sa souche, nous lui faisons confiance, car, comme les anciens, nous croyons également que : « De la racine à la feuille la sève monte et ne s'arrête pas. » Mais, qu'il sache ceci. Nous autres, parents de Kany, nous ne sommes que des exécutants. C'est Dieu qui dirige. Ceci dit, le jour où Kany sera chez lui, qu'il se souvienne d'où elle vient, qu'il n'oublie jamais comment il l'a gagnée ; ainsi il saura comment se comporter à son égard. Le jour où un différend naîtra entre eux, que Famagan sache que : « La langue et les dents appelées à cohabiter toute une vie se querellent. » Alors, avant de prendre

une décision quelconque, qu'il réfléchisse : « C'est à force de réfléchir que la vieille femme parvient à transformer le mil en bière. » Nous ne voulons pas que Kany ait soif tant que Famagan se désaltère. Nous ne voulons pas que Kany ait faim tant que Famagan est rassasié. Si Kany lui désobéit, qu'il l'oriente. Mais que jamais il ne songe à l'humilier, car le ridicule ne s'arrête jamais à une seule personne... Kany aura des bijoux sur elle ; que Famagan n'emprunte jamais à l'étranger tant que les avoires de notre fille peuvent lui être de quelque utilité. Qu'il dispose des bijoux si les temps l'exigent, mais que Kany n'ait jamais rien de moins que ses coépouses. S'adressant alors à son frère Tiemoko, l'orateur lui dit :

— Voici mes paroles, as-tu quelque chose à ajouter ?

— Non ! fit ce dernier, tu as tout dit. « On ne peut, en se poussant, dépasser le mur. »

L'étranger se mit à parler à son tour. Il fit l'éloge de la famille de Famagan, du père Benfa et des frères du père Benfa. Puis le chef de la maison prit le paquet de colas et donna à chacun une poignée des précieux fruits. On se serra les mains.

les chants que les jeunes filles disent à leurs amis.

Maman Téné avait été témoin de petites scènes combien choquantes entre Kany et certaines de ses camarades d'enfance. Chaque fois que Mata, Soukhoura ou Korïa venaient narguer Kany en lui montrant les magnifiques cadeaux de leurs soupirants, marchands, commis ou boutiquiers, la fille de Benfa criait qu'elle n'était pas à vendre et qu'elle aimait Samou.

Elle savait également, maman Téné, que Kany, ainsi du reste que son frère Birama, rudoyaient les messagers de Famagan à que fois que ces derniers, conformément à l'usage, essayaient de plaisanter avec eux. On comprend donc que ce projet de mariage, au lieu de joie, inspirait plutôt de l'inquiétude à maman Téné. Celle-ci prévoyait des orages, elle imaginait déjà les pleurs et les sanglots de sa fille le jour où on lui apprendrait qu'elle appartenait à Famagan.

Durant toute la séance, maman Téné n'avait pas quitté la cour; elle avait eu comme on dit un œil sur sa marmite et l'autre sur la véranda. Ayant deviné l'objet du débat, maman Téné s'était mis à cœur d'en éloigner les indiscrets. Les indiscrets qui auraient pu renseigner Kany et déchaîner ainsi le drame auquel elle s'attendait. Il faut dire qu'à l'égard du mariage de Kany, maman Téné était beaucoup moins optimiste que le père Benfa. Elle savait que Kany et Samou n'avaient nullement tenu compte des menaces du père. Ils se revoyaient encore, dans la rue ou chez d'autres élèves. Plus d'une fois d'ailleurs, Kany avait donné à sa mère la preuve que rien n'avait changé. C'est ainsi que, lavant le mil autour du puits, ou filant du coton sous la grande véranda, elle prononçait le nom de Samou dans tous

et couvraient la voix chevrotante du muezzin. Dans la rue, les cris des enfants se mêlaient aux cantiques des mendians.

Soudain, le sifflement des flûtes domina les bruits de la rue. C'était l'appel aux enfants du quartier qui devaient affronter d'autres enfants à la lutte ancestrale. Maman Téné arrêta sa quenouille, le père Benfa se redressa.

— La lutte! fit-il. Les enfants vont lutter. Il se recoucha et pensa à sa jeunesse, aux exploits de sa jeunesse. Il fut un peu triste à l'idée que la lutte populaire de jadis mourait aujourd'hui, dédaignée par les enfants qui vont à l'école.

Maman Téné, distraite un moment de ses lourdes pensées, fredonna l'hymne aux maîtres lutteurs, et ce chant la transporta dans ses jours de liberté, dans les beaux jours de son enfance. Mais la réalité était là; Kany venait de rentrer. Maman Téné devint à nouveau soucieuse. Des minutes et des minutes s'écoulèrent; sentant que ses doigts n'avaient plus l'agilité de tous les jours, maman Téné s'arrêta, se leva, rangea ses quenouilles après s'être débarrassée des débris de coton qu'elle avait sur les bras et sur les vêtements; puis elle s'habilla convenablement et vint à côté du père Benfa.

Après le souper, maman Téné resta pensive. Elle se demandait comment résoudre les mille difficultés qui fatalement naîtraient de ce mariage.

Filant son coton de tous les soirs, elle jetait de furtifs regards sur le père Benfa. Elle eût voulu lui parler, elle eût voulu lui dire tout ce qui, en cette minute même, la tracassait; mais elle n'osait, car elle savait que le père Benfa la croirait de connivence avec sa fille Kany et s'en prendrait à elle.

Étendu sur son tara, l'air satisfait, le maître de la maison contemplant les étoiles. Douce était la nuit; le clair de lune inondait la cour d'une lueur à laquelle le ciel donnait sa couleur; on eût dit, en regardant l'horizon, qu'une main ingénieuse avait dessiné des arbres et des collines sur un immense tapis bleu orné d'étoiles. Les tam-tams résonnaient

— Je vais faire une commission, lui dit-elle.

Mais le père Benfa dormait. Maman Téné resta un moment indécise, puis se rendit auprès de ses coépouses qui filaient du coton dans leur case, demanda à l'une d'elles de prévenir le maître de la maison au cas où il se réveillerait.

Connaissant tous les soucis que donnait à maman Téné le mariage de Kany, on pouvait deviner aisément où elle allait à cette heure-ci. Où allait-on chercher la tranquillité et la paix de l'esprit, si ce n'est chez le féticheur ? Oui, maman Téné se rendit chez Tiekoura. Elle allait chercher, par l'intermédiaire de ce dernier, des appuis surnaturels. Elle allait se faire indiquer des offrandes à faire pour conjurer le mauvais sort et obtenir l'accord de ses ancêtres. Cheminant à travers les rues poussiéreuses, la femme du père Benfa butait souvent contre un caillou ou passait sans mot dire à côté d'un vieillard au regard étonné. Elle avait l'esprit lourd de crainte et de projets. Elle imaginait de son mieux les prescriptions de Tiekoura dont il lui semblait entendre déjà la voix prophétique. Mais maman Téné était, aussi, fière de sa démarche. « Si toutes les mères fai-

saient comme moi, pensait-elle, aucune famille ne connaîtrait la honte et le désaccord. »

Arrivée devant la porte de Tiekoura, maman Téné sentit son cœur battre. Elle se trouva un peu embarrassée. Elle ne savait plus comment aborder le sujet ; elle eut peur de l'éventuelle sentence du devin. Elle s'arrêta et voulut retourner sur ses pas, mais ayant aperçu un homme qui semblait venir à elle, maman Téné courageusement franchit le seuil du vestibule, arriva dans la cour, salua à mi-voix un groupe d'hommes qui discutaient devant un monceau d'arachides et vint s'arrêter devant la case de Tiekoura.

Assis sur une vieille peau de mouton, les regards fixés au sol où s'éparpillaient des cauris, Tiekoura s'entretenait avec les puissances invisibles. Maman Téné se pencha instinctivement vers lui et le salua. Tiekoura ne répondit pas, il se mit à griffonner de curieux signes, autour des cauris et demeura immobile. Un temps s'écoula, enfin Tiekoura, se retournant lentement, regarda la mère de Kany de la tête aux pieds.

— T'es-tu bien levée ce matin ?

— Benfa et les enfants te disent bonsoir, répondit maman Téné, en s'asseyant sur un

escabeau. Tous deux observèrent un silence. Maman Téné regardait les curieux objets qui entouraient Tiekoura. Elle vit, suspendus au mur, des queues de taureaux cerclées de bandes de coton rouge, des statuettes, des masques qui, par leur aspect terrifiant, donnaient l'impression d'être des dieux prêts à transformer l'univers en un immense brasier. C'étaient là des idoles devant lesquelles s'étaient agenouillés le père et l'arrière-grand-père de Tiekoura.

— Qu'y a-t-il ? demanda le devin d'une voix terne. Je t'écoutes, Téné ; tu es soucieuse, je le vois. Mais nous te donnerons la paix, la paix.

Une lueur de joie s'étendit sur le visage de maman Téné ; les mots de Tiekoura l'avaient déjà guérie.

— Tiekoura, dit-elle, « quand le feu gagne la forêt, l'animal court vers la rivière ».

— Vrai ! hurla Tiekoura.

— Il y a deux ans que Famagan, homme vertueux et brave, demande la main de ma fille. Famagan n'a que des amis, je le sais ; cependant, ce mariage s'annonce difficile. Ma fille est à l'école. Elle a appris à voir les choses par elle-même et, comme tu sais, on doit s'attendre à tout de la part des enfants

d'aujourd'hui. J'ai peur. C'est pour cela que je suis chez toi.

— Tu dis vrai. Téné. Ta démarche est louable, et ta confiance m'honore.

D'un geste lent, le devin prit sa tabatière, — le tabac aide l'esprit à voir clair.

Se levant brusquement, au point qu'il fit sursauter maman Téné, Tiekoura décrocha deux de ses fétiches suspendus au mur, il les brandit, hurlant des mots étranges. Il resta quelques minutes figé comme ses statues, puis posa les fétiches sur un carré de sable et endossa un boubou couleur sang perlé d'amu-lettes. Il se plaça ensuite devant un masque au visage infernal. Tout d'un coup, d'une pièce intérieure voisine, on entendit résonner des tam-tams, lourds, lugubres, au rythme lent et irrégulier. Ces tams-tams n'avaient rien de commun avec ceux qui dans les rues enthousiasmaient matin et soir jeunes et vieux du quartier. A les entendre, on imaginait un monstre sortant des profondeurs de l'abîme.

Cette atmosphère, ces masques aux grimaces terrifiantes, ce tam-tam sinistre, cet étrange boubou couleur sang glacèrent maman Téné. Les tam-tams devenaient de plus en plus puissants ; Tiekoura s'agenouilla devant une des idoles, se releva et vint prendre

derrière la femme du père Benfa une calebasse remplie de cauris. Il en déversa le contenu sur un autre carré de sable au fond de la petite case, examina longuement les cauris éparpillés et prononça quelques mots. Ensuite, plongeant deux fétiches dans une calebasse remplie de sang, le devin cria : « Tuez l'insolent, protégez le fidèle, linceul des vivants, frappez l'indiscret au milieu de la tête, frappez-le, qu'il n'y ait ni sang, ni pus, ni fracture, ni fêlure, cependant que sa tête garde votre empreinte, mais protégez les amis et, si vous êtes puissants, je vous attends. »

Maman Téné ouvrit de grands yeux, son front se couvrit de sueur, elle trembla. A peine Tiekoura eut-il prononcé ces derniers mots que la case se remplit de fumée en même temps que de nombreux gémissements s'élevaient ; de longues minutes s'écoulèrent ainsi ; maman Téné, isolée, ne voyait ni Tiekoura, ni les fétiches, ni rien.

Enfin les tam-tams ralentirent, devinrent faibles, lointains et s'éteignirent finalement dans les ténèbres d'où ils étaient nés. La fumée se dissipa peu à peu et Tiekoura, assis en face de maman Téné reparut, machant sa salive. Trois fois il toussota et trois fois maman Téné sursauta. Une impatience mêlée d'an-

goisse serrait la femme de Benfa à la gorge. Mais elle se contenait. Enfin, Tiekoura se décida à parler...

Maman Téné sortit, satisfaite et tranquille sur le sort de Kany et la paix de la famille. Le lendemain matin, elle apporta à Tiekoura deux calebasses de lait, une poignée de colas et un coq rouge. Ensuite, à l'heure où le soleil est au zénith, elle se rendit derrière la ville et là, s'arrêtant à la septième clairière, elle offrit au premier passant qu'elle aperçut douze bandes de coton et une poignée de colas.

Maman Téné ne dit mot à personne de ce qu'elle avait fait, ni de ce qu'elle savait désormais. Elle se conduisit comme d'habitude à l'égard de tout le monde ; cependant, un oeil observateur aurait vu qu'elle devenait encore plus tendre, plus maternelle avec sa fille. Était-ce là une prescription de Tiekoura ? Mystère!...

de Kany vient d'être accordée à Famagan ; père me charge de vous transmettre la nouvelle et de vous remettre ces quelques noix de cola.

Karamoko prit sa part et s'en fut en courant. Mais Birama resta debout et immobile, les mains dans les poches de son pantalon européen.

— Comment! Tu n'aimes plus la cola? demanda Sibiri.

— Si.

— Alors, qu'attends-tu pour prendre ta part?

Birama resta silencieux, toujours immobile, les yeux tournés vers la cour, comme s'il cherchait on ne sait quoi, parmi les feuilles du manguiier.

— Qu'y a-t-il dohc? demanda Sibiri que l'attitude de Birama exaspérait.

— Je ne peux pas accepter ces colas, fit dédaigneusement Birama.

— Pourquoi? Juges-tu qu'il y en a peu pour toi? Si c'est cela, je t'en donnerai davantage.

— Non, ce n'est pas cela.

— Alors, ne reste pas ainsi, parle, je t'écoute. Il s'agit de ta sœur, ne le sais-tu pas?

Le père Benfa, cérémonieux, appela Sibiri et lui dit :

— Après le repas de midi, tu feras part de la nouvelle du mariage de ta sœur à tes cadets.

Sibiri s'était composé, avant même la fin du repas, un visage sérieux et grave ; il avait pris l'air du responsable. Il se retira dans sa case après quelques bouchées et manda les jeunes. Karamoko se présenta le premier.

— Va chercher Birama et Nianson.

Karamoko sortit en courant et faillit écraser le petit singe qui s'était faulé entre ses jambes. Il revint quelques instants après tandis que, nonchalant comme s'il venait à contrecoeur, marchait Birama.

— Birama est là, fit Karamoko, mais Nianson est absent.

— Entrez, répondit Sibiri, assis sur son tara, un voile de souci sur le front. — La main

— C'est justement parce qu'il s'agit de ma sœur.

— Alors! dis-moi ce que tu penses, dis-moi ce que tu as.

— Tu veux que je parle?

— Oui.

— Tu le veux?

— Oui, j'y tiens.

— Je n'accepte pas ces colas, parce que je n'aime pas ce mariage, j'y suis absolument opposé.

— Que dis-tu? fit Sibiri en riant. Et pourquoi serais-tu opposé à ce mariage? Est-ce parce que tu ne voudrais pas te séparer si tôt de Kany? Ce ne serait pas raisonnable de ta part! Tu sais bien qu'une jeune fille est appelée tôt ou tard à quitter ses parents. Et puis, le mariage n'est pas encore fait. Kany restera encore quelques mois avec nous et, même quand elle sera chez son mari, rien ne t'empêchera d'aller l'y voir. Il n'y a ni ville, ni village entre nous.

— Il ne s'agit nullement de tout cela. Je sais très bien que Kany, un jour ou l'autre, devra nous quitter. Karamoko le comprend : à plus forte raison...

— Alors moi, je ne te comprends plus. Cependant, j'aimerais bien savoir ce qui se

passé en toi. Nous sommes entre nous, et cette affaire est nôtre. Tu as le droit de dire ton mot à propos du mariage de Kany. N'oublie pas que nous sommes appelés à vous laisser ici-bas. Le jour où Kany aura les larmes aux yeux, c'est vers toi qu'elle ira. C'est toi qui auras à la consoler, à la défendre. Tu as tort de ne rien dire. Si tu sais quelque chose sur Famagan, c'est le moment de nous l'apprendre; il est encore temps de revenir en arrière.

Sibiri tendait un habile piège à Birama. Ces dernières paroles avaient un ton de douceur et d'amitié. Birama ne s'y trompait d'ailleurs pas. Mais voyant que Sibiri semblait disposé à l'entendre, il rassembla son courage et dit : — Ce mariage fera le malheur de Kany; c'est pour cela que je suis contre. Notre sœur n'aime pas Famagan; elle ne sera jamais heureuse avec lui. Et puis, il a déjà deux femmes. Kany aime un autre garçon. Pourquoi vous opposeriez-vous à leur union? Ce garçon réussira un jour, croyez-moi.

Sibiri partit d'un éclat de rire :

— Je te savais insolent, Birama, je viens de découvrir que tu es fou. Il faut que tu sois fou pour me dire ce que je viens d'entendre. Que vient faire le point de vue de Kany dans

cette affaire ? C'est nous qui décidons, comme il est d'usage. C'est à Kany à suivre. Depuis que le monde est monde, les mariages ont été faits comme nous le faisons. Tu es trop petit pour nous montrer le chemin.

Les yeux de Birama brillèrent de colère, son visage devint dur.

— Ah, c'est ainsi hurla-t-il. Eh bien ! depuis que le monde est monde, les mariages ont été mal faits ! Ce n'est d'ailleurs pas un mariage, reprit-il, mais une vente aux enchères. Vous agissez comme si Kany était non une personne, mais un vulgaire mouton. Ce qui vous intéresse, c'est combien vous en tirez. Vous la livrez au plus offrant et vous ne vous souciez plus de savoir ce qu'elle devient. Qu'elle soit l'esclave de Famagan, reléguée au fond d'une case au milieu d'autres esclaves, vous vous en moquez. Pour vous, ce qui compte, c'est ce que vous recevrez !

— Je crois que tu as perdu la tête. D'ailleurs, tout ce que tu viens de dire cadre bien avec votre conduite, à vous qui reniez votre milieu, à vous qui avez honte de votre origine, à vous qui ne rêvez que d'imiter vos maîtres, les Blancs. Oui, nous avons le droit d'imposer qui nous voulons à Kany parce que Kany a quelque chose de nous : elle porte

notre nom, le nom de notre famille. Qu'elle se conduise mal et la honte rejaillit sur notre famille. Il ne s'agit donc pas d'une personne, mais de tout le monde. Tu me parles de ton camarade ? Voyons, qui est-ce qui l'a choisi ? Kany, me diras-tu ; mais, dis-moi, crois-tu que Kany, à elle seule, puisse mieux juger que nous tous réunis ? Le mariage n'est pas une plaisanterie, il ne peut être réglé par ceux qui ne rêvent que de cinéma, de cigarettes et de bals. Nous connaissons Famagan. Nous nous sommes renseignés sur lui. Il a sa place parmi nous. C'est pour cela que Kany l'épousera. Tu me parles de l'argent qu'il nous a donné. Tu sais bien que bien avant Famagan nous vivions et nous ne mendions pas. Et puis, il faut que tu sois Birama pour croire qu'un homme puisse être assez riche pour se payer une âme. L'argent symbolise l'effort que fournit Famagan pour accéder à notre famille.

Sibiri était méconnaissable. Ce n'était plus l'autoritaire prodigue en gifles, mais un homme qui discute et qui cherche à convaincre.

— Il ne s'agit ni d'un nom, ni d'une famille, mais de Kany. C'est elle qui se marie. C'est à elle de choisir. Vous croyez que les choses doivent demeurer en l'état où elles

étaient il y a des siècles. Tout change et nous devons vivre avec notre temps. Tu comprends bien que Kany ayant été à l'école ne peut être la troisième femme de Famagan. Si vous la lui donnez, le divorce s'ensuivra, immédiatement.

— Voilà ce que j'attendais : l'école! Mais, dis-moi, il n'y a pas de divorce chez le Blanc? Que le Blanc garde ses coutumes! Nous, nous suivons nos pères. S'il y en a qui ne rêvent que d'être Blancs, l'avenir se chargera de leur faire comprendre que « le séjour dans l'eau ne transforme pas un tronc d'arbre en crocodile ». Je ne sais ce qu'on nous met dans la tête à l'école. Mais vous nous revenez gâtés, insolents et irrespectueux. Dans la rue, vous feignez de ne pas voir les grandes personnes afin de ne pas avoir à les saluer. Vous vous croyez supérieurs à tous les autres. Les Blancs sont nos sauveurs! Mais de quoi nous ont-ils sauvés? Un jour viendra où nous vous ferons changer de langage, à moins que vous ne cherchiez refuge au pays des Blancs, de vos maîtres, esclaves que vous êtes.

Birama s'appréta à hurler lorsqu'entra maman Téné.

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il encore? demanda

la maîtresse de maison. Vous, vous me ferez mourir de chagrin. Deux frères du même sang, du même lait, qui n'arrivent pas à s'entendre! Que deviendra donc la famille après nous, si vous, vous devez la continuer? Écoutez-moi bien, je prie nuit et jour pour une famille unie. Croyez-moi, celui d'entre vous qui sera cause du désaccord aura mon éternelle malédiction.

— Birama, Sira vous fait dire qu'elle vous attend chez elle, Kany et toi.

Birama sortit la rage au cœur, car il n'avait pu répondre au dernier mot de Sibiri.

courant annoncer qu'un des locataires battait sa femme. Tout le monde se précipita dans la cour. Le locataire avait pris soin de fermer sa porte à clef. Les invités de Sira se regardèrent. Soudain, Sidi, les poings fermés, marcha résolument vers la petite case. Il cogna une, deux, trois fois et attendit. Le fouet sifflait toujours et la femme hurlait invariablement. Sidi cogna encore plus fort, rien ! Il se retourna vers ses camarades et haussa les épaules. Puis, serrant les mâchoires, il recula pour prendre son élan, afin de mettre en branle toute la puissance de ses muscles. Mais la clef venait de tourner dans la serrure. La porte s'ouvrit. Une petite femme, chétive, la camisole en lambeaux, les tresses défaites, s'élança dans la cour. Elle s'assit sur la margelle du puits et se mit à pleurer.

Sidi, triomphant, rejoignit ses camarades. Tous se tenaient immobiles, les yeux tournés vers le puits.

— Non ! mais vous vous rendez compte ! Est-ce un mariage ou un esclavage ? lança le tribun. Quelles sont ces façons ? Je vous l'ai mille fois dit : il faut absolument flanquer toutes ces mœurs par-dessus bord. Ouil cette situation que nous faisons à la femme nous mettra éternellement en état d'infé-

Dans sa case, Sira avait installé une grande table surchargée de verres, de bouteilles de sirop, de cigarettes ; un phono et une pile de disques Birama « le musicien aux doigts de virtuose », et Sidi « le révolutionnaire ».

— A quatre heures et demie, Sira mit le phono sur un tabouret. Il était environ quatre heures de l'après-midi. Tous les invités n'étaient pas encore là. Birama s'amusait à la guitare. Kany, Sira, Aminata et deux jeunes filles chantaient. Samou battait la mesure sur une caléasse renversée. Dans ce cercle, trois garçons faisaient beaucoup parler d'eux : Samou « le philosophe », en marche.

— Si on dansait un peu, dit-elle.

— D'accord, répondit Sidi, il faut bien que les retardataires perdent quelque chose.

Mais à peine avaient-ils fait deux ou trois danses que les petites sœurs de Sira vinrent en

riorité à l'égard des autres peuples. Qu'il flanquons toutes ces coutumes en l'air ; libérons la femme si nous tenons à vivre. Ces coutumes font notre faiblesse. Si nous voulons vivre, il nous faut devenir un peuple fort. C'est la femme qui fait démarrer la société. C'est elle qui la fait progresser. Elle est le principal agent de l'émancipation. Débarrassons-nous de toutes ces vieilleries ! Soyons un peuple fort. La force résout tout. La force peut tout ! Regardez les Blancs, ils parlent bien d'humanité, mais ils tranchent tous leurs litiges à coups de canons et chacun de son côté défend l'humanité !

Sidi s'arrêta, regarda tour à tour les visages qui l'entouraient ; mais aucun de ses camarades ne broncha. Sidi n'aimait pas beaucoup le silence. Aussi trouva-t-il cette attitude bizarre et même un peu vexante.

— Voyons, reprit-il, vous ne dites rien aujourd'hui. Aucun de vous ne porte la contradiction ? Samou, tu ne défends plus tes coutumes ?

Sidi ne comprenait pas. Il savait pourtant que tous n'avaient pas la même opinion que lui sur ces problèmes. Il les regarda encore un à un. Samou esquissa un sourire. Aliou fit

une grimace. Sidi sentit qu'il se heurtait là à quelque chose de bien concerté.

— Espèces de thermidoriens que vous êtes ! lança-t-il en ricanant. Et ce fut le rire général.

Si Samou, meilleur ami et adversaire numéro un de Sidi n'avait rien dit ce jour-là, c'est qu'au moment même où « le révolutionnaire » se battait contre la porte, les jeunes filles, Kany en tête, avaient parlé au garçon.

— A son retour, Sidi fera un discours, avait dit Kany. De grâce, laissez-le parler. Que personne ne réponde, les filles veulent danser.

— Je ne dis pas non. Je trouve que Sidi a pleinement raison lorsqu'il s'élève contre certaines de nos pratiques ; en particulier la situation faite à la femme. Mais vois-tu, les évolués, non plus, ne sont pas sans reproches. La jeune génération est marquée par le goût du luxe, l'égoïsme et la vanité. Regarde, quand ils se réunissent, c'est pour faire la foire. Les chefs de famille laissent leur femme chez eux et courent les rues. Dans les bureaux, c'est une lutte à mort pour conquérir des grades ou gagner la faveur des maîtres. Les vieux barrent le chemin aux jeunes. Les jeunes se mangent entre eux. On ne s'occupe guère des enfants, on les laisse dans la poussière des rues. Avec ça, que veux-tu faire ? Qu'est-ce que ces gens peuvent reprocher aux anciens ? Un de nos professeurs disait que nous avons transplanté la jungle dans les villes.

Le crépuscule s'étendait peu à peu. Le soleil n'était plus qu'une immense boule de feu qui cherchait à mourir là-bas dans les profondeurs du fleuve. Les rues du quartier indigène s'animaient. C'était l'heure où s'organisent les marchés du soir. Les jeunes filles passaient, nonchalantes, des paniers d'oranges ou de bananes sur la tête. Dans le

Sur le chemin du retour, Kany et Samou parlaient de Sidi et des propos de Sidi.

— Je suis contente, dit Kany, que tu n'aies pas discuté avec Sidi, vous auriez gâché la soirée.

— En tout cas, il a été bien attrapé, répondit Samou. Sidi aime tout, sauf le silence.

Un cycliste faillit renverser Samou.

— Ah ! ces gens ! fulmina l'ami de Kany ; quand ils ont un vélo, ils se croient les maîtres du monde ; il faut qu'ils fassent sentir qu'ils ont quelque chose de plus que les autres.

Kany lui prit la main.

— Laissons-leur la route et marchons de côté.

Ils firent ainsi un bout de chemin sans mot dire et Kany reprit :

— Ce que Sidi disait ne manque pas de vérité, il suffit d'ouvrir les yeux.

brouhaha de la foule, on distinguait de temps en temps les cris des marchandes :

— Des oranges, de belles bananes!

Certaines vendeuses étaient déjà installées devant de grandes cuvettes que survolaient les abeilles. C'étaient des marchandes de jus de citron ou de crème au miel. D'un peu partout affluaient les marchands. Quelques cyclistes se faufilaient parmi la foule et faisaient crier leurs avertisseurs. Des petits groupes se formaient par-ci, par-là et l'on discutait, et l'on riait aux éclats et l'on se tapait dans les mains. Quelques hommes, debout derrière de grandes tables, étalaient leur pacotille : canifs, serrures, cuvettes, etc. Les marchandes de poisson débattaient leurs corbeilles et en déversaient le contenu sur des nattes.

— Manque d'hygiène! s'écria Samou. A-t-on idée de vendre des aliments sur ces vieilles nattes?

Kany jeta un coup d'œil autour d'elle et haussa les épaules. Samou la prit par la main et essaya de se frayer un chemin parmi une foule d'hommes qui occupait toute la rue.

— Il est fou Ousmane! cria une voix. Il est fou de vouloir me tenir tête à moi. Je dépendrai cent, deux cents, trois cents mille francs s'il le faut, j'épouserai cette femme!

— Tu entends? dit Samou à son amie. Il dépensera trois cent mille francs en cadeaux, il combiera les aèdes et musiciens, il fera vingt jours de tam-tam pour épouser cette femme; puis, quand elle sera chez lui, il lui fera brouter de l'herbe. Quelles mœurs!

Ils s'éloignèrent sans prêter attention aux cris des vendeuses, aux gestes et aux paroles des marchands qui hélèrent Kany et lui montraient des flacons d'eau de Cologne, de brillantine, des boîtes de poudre et ces mille petites choses avec lesquelles les femmes européennes savent si bien s'arranger.

Ils arrivèrent au quartier européen, presque désert à cette heure-ci. Sur les kalicédrats géants qui bordent les rues, les oiseaux : cigognes, tourterelles et éperviers voleurs de poussins se posaient bruyamment. Les chauves-souris virevoltaient. Elles semblaient, curieuses bêtes, s'éveiller à ce moment-là où tout s'apprête au repos et au sommeil. Quelques rares cyclistes passaient. Samou et Kany devinrent silencieux, comme s'ils craignaient de troubler les esprits de la rue.

Brusquement Kany lâcha la main de Samou et s'arrêta, attentive.

— Qu'y a-t-il? demanda vivement Samou.

Kany devint soucieuse et triste. Samou lui reprit la main.

— Mais que t'arrive-t-il ? Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— J'ai peur, dit Kany à mi-voix.

Samou se mit à rire.

— En voilà des façons ! Et de quoi as-tu peur ?

— Ne ris pas, c'est très sérieux. Je viens d'entendre par deux fois le cri du mauvais oiseau.

Ils se regardèrent un moment. Samou devint soucieux à son tour, puis d'un air détaché, il s'écria :

— N'y attache pas d'importance ; moi, je ne crois plus à ces choses-là. C'est de la superstition pure et simple.

Il se mit à chanter. Mais sa voix n'était pas celle des autres jours. Samou s'efforçait de jouer auprès de Kany son rôle d'homme. Kany le regarda, essaya de sourire. Elle avait compris. Comme par un effet de magie, les lampes du quartier s'allumèrent et toute la rue devint lumineuse.

— Quel contraste ! s'écria Samou, heureux de trouver un sujet de conversation. Quel contraste entre ce quartier et le nôtre. On ne se croirait pas dans la même ville. Ici au

moins les yeux servent à quelque chose. Regarde-moi ces rues. Elles sont larges, goudronnées, alors que les nôtres !... Ici, une demi-heure après la pluie, les rues sont nettoyyées et plus propres que jamais. Après la pluie, les rues des quartiers indigènes deviennent des mares, des bourbies. Et dire que c'est le même administrateur qui est responsable de tout cela ! Tu te rends compte ? Je viens de compter trois lampes en moins de cent mètres et, dans tout notre quartier, il n'y en a pas une seule. Non, mais il y a de l'abus.

Kany ne répondit pas. Elle était préoccupée par les cris du « dabi » et les significations des cris du « dabi ». Elle se demandait quel pouvait être ce malheur que l'oiseau venait de lui annoncer. Tout le monde se portait bien à la maison. Ses oncles, et leurs enfants étaient en bonne santé.

Une automobile braqua ses phares sur les deux amis. Kany se jeta sur Samou et l'attira vivement vers elle.

— Arrêtons-nous, dit-elle, laissons la route. Ils s'arrêtèrent.

— Tu vois cette maisonnette, Kany ? Tu la vois, juste devant nous ? C'est ce genre qu'il nous faudra.

Kany leva la tête ; son visage devint radieux.

— En tous cas, c'est moi qui choisirai les meubles, fit-elle avec un sourire enfantin.

— Comme tu voudras, répondit Samou, content d'avoir libéré sa camarade du « dabi » et de son cri lugubre.

Et ils parlèrent de leur futur ménage.

Maman Téné faisait le va-et-vient entre la maison et la rue. Elle attendait Kany. Elle était impatiente et un peu inquiète, car le muezzin avait crié la prière du soir et Kany n'était toujours pas là.

Quand elle apercevait des silhouettes qui pouvaient être celle de Kany ou de Birama, maman Téné allait à leur rencontre. Elle fit ainsi plusieurs va-et-vient avant de rassurer à l'idée que Sira habitait assez loin et que les enfants, une fois ensemble, s'oublièrent dans de longs bavardages, chacun tenant à dire son petit mot à propos de tout.

Finalement, maman Téné alla s'asseoir dans la case de Kany et regarda les images collées au mur ou les timbres des vieilles lettres que sa fille avait reçues. Elle imaginait avec tristesse la façon dont Kany allait réagir tout à l'heure lorsqu'elle saurait qu'elle

n'était plus libre, que Famagan l'avait gagnée : car le père Benfa avait chargé maman Téné de faire comprendre à sa fille qu'elle devait modifier son comportement et l'adapter à sa situation. Elle devait désormais saluer comme il se doit et avec l'attention qu'il faut les parents, amis et voisins de son futur époux.

— Tiens, qu'est-ce que tu fais là ? dit Kany surprise de trouver sa mère assise sur son tara.

— Je t'attendais, je veux te parler, répondit maman Téné sans lever la tête.

Kany se déchaussa et prit place à côté de sa mère. Elles restèrent silencieuses quelques minutes, Kany soucieuse, se demandait bien ce que maman Téné pouvait avoir d'aussi sérieux, d'aussi important à lui dire. Elle se trouvait en bons termes avec tous ses frères et ne voyait rien de répréhensible à sa conduite, aussi bien à l'égard de ses parents qu'à des voisins. Non, elle ne voyait pas du tout ; à moins que quelques méchants aient rapporté à maman Téné que Samou lui tenait la main dans les rues. Cette pensée sur laquelle s'arrêta l'esprit de Kany, l'emplit de tristesse et elle baissa les yeux.

— J'ai à te parler de la part de ton père ; écoute-moi, écoute bien et réfléchis à ce que je

vais te dire. Aujourd'hui, tu es une grande fille. Dieu merci. Plusieurs des camarades de ton âge sont déjà mères de famille ; elles sont heureuses, elles remercient Dieu. Car la plus noble aspiration d'une jeune fille est le foyer, oui le foyer, un mari et des enfants : c'est le plus grand bonheur. Tu as été à l'école, peu de tes camarades en savent autant que toi. Tu sais lire une lettre venant de n'importe quelle ville. Tu sais écrire une lettre à n'importe qui. C'est largement suffisant pour toi. Moi qui suis ta mère, je n'ai rien su de tout cela. Et pourtant, j'ai été comme les autres, Dieu merci...

« Kany, ton père et ses frères se sont réunis. Ils ont décidé que tu épouseras Famagan. Sache donc te conduire en conséquence. Dans la rue, au marché, partout où tu seras, n'oublie pas que tu n'es plus libre. Tu as un mari désormais. Et les gens t'observeront. C'est la parole de ton père. »

Kany resta immobile, les yeux grands ouverts.

— Tu auras la bénédiction de Dieu, continua maman Téné, si tu suis tes parents.

A ces mots, Kany se laissa tomber sur le tara, couvrant son visage de ses mains et

sanglota. Maman Téné mit la main sur son épaule et, d'une voix neutre, lui dit :

— Tu n'as pas à pleurer, tu n'es ni la première, ni la dernière.

— Je n'aime pas Famagan, je n'aime pas Famagan, cria Kany au milieu des sanglots.

— Il n'est pas question d'aimer, fit maman Téné, tu dois obéir ; tu ne t'appartiens pas et tu ne dois rien vouloir ; c'est ton père qui est le maître et ton devoir est d'obéir. Les choses sont ainsi depuis toujours.

— Mâ ! fit Kany qui s'était vivement redressée. Pardonne-moi, mais je ne peux être la femme de Famagan. Faites de moi ce que vous voudrez, je préfère mourir.

Maman Téné demeura interdite. Elle regarda longuement sa fille et porta la main au menton en signe d'étonnement.

— Comment oses-tu parler ainsi ? Comment oses-tu dire de pareilles choses ! Est-ce la malédiction qui descend sur toi ?

— Non ! mâ. Mais je veux vous faire comprendre que ce que vous envisagez est impossible. Pourquoi donc refusez-vous Samou ? Que vous a-t-il fait de mal ? Pourquoi le repoussez-vous ? Pourquoi donc ne me laissez-vous pas continuer mes études ? Je vous en supplie !

— Kany, fit doucement maman Téné, écoute-moi. Tu n'es plus une enfant, tu sais voir et comprendre certaines choses ; j'ai souffert dans cette maison, j'y souffre encore. Pour toi et tes frères, j'ai tout accepté et je suis prête à continuer. Vous êtes ma seule joie. Si tu obéis, j'en serai heureuse et je prierai pour que la vie te soit douce. Mais si tu te dresses contre ton père, tu augmenteras mes souffrances et je ne pourrai plus paraître au milieu de mes semblables.

Maman Téné avait les larmes aux yeux. Sa voix n'était plus celle de l'autorité, mais de l'amitié et de la douleur. On eût dit qu'elle comprenait Kany, qu'elle savait que ce mariage était une épreuve pour elle.

Kany, les joues mouillées de larmes, restait la tête baissée. A présent, elle avait un peu de remords. Elle se sentit égoïste vis-à-vis de celle qui lui avait donné le jour. Les dernières paroles de sa mère lui avaient montré un aspect des choses auquel elle ne semblait plus penser : les misères de maman Téné. Oui, maman Téné avait été délaissée par le père Benfa dès que ce dernier avait épousé ses deux jeunes femmes. Il avait transporté ses affaires chez ses nouvelles épouses et était devenu étranger à maman

Téné. Il ne plaisantait plus avec elle, ne se confiait plus à elle. Kany voyait tout cela à présent. Elle voyait les jolies coépouses de maman Téné faire la loi dans la maison. Elle se rappelait que le père Benfa hurlait sur maman Téné chaque fois qu'elle se disputait avec la plus agaçante de ses coépouses : Mata, la dernière venue. Oui, maintenant Kany voyait tout cela. Elle voyait sa mère vendant des pagnes au marché, filant du coton matin et soir, faisant de la teinture, tressant pour les femmes du quartier et tout cela pour pouvoir habiller ses enfants : Birama, Karamoko, Nianson et elle-même Kany.

— Ma, dit Kany d'une voix qui frémissait de sympathie, tu ne voudrais pas que je souffre comme tu as souffert, n'est-ce pas ? Alors, ne m'oblige pas à épouser Famagan, laisse-moi continuer mes études et, quand je serai institutrice, tu n'auras plus rien à craindre. Je t'aiderai à entretenir mes jeunes frères Karamoko et Nianson.

Maman Téné mit la main sur les lèvres de Kany.

— Ne parle pas de ces choses-là, murmura-t-elle. Tais-toi, tais-toi ! Je ne puis rien, tu le sais bien, je ne suis rien. C'est ton père

qui décide ; auprès de lui, nous ne sommes rien, ni toi, ni moi.

— Si c'est ainsi, je n'épouserai jamais Famagan. Il se fatigue pour rien. J'aime Samou et je l'aimerai toujours. Mais Ma, comprends-moi, je resterai ta fille.

A peine Kany eût-elle prononcé ces mots que le père Benfa fit irruption dans la case. — Qu'ai-je entendu ? gronda-t-il. Que disais-tu, fille de Satan ? Parle ! Dis un mot.

Kany s'éloigna, le père Benfa la suivit au fond de sa case. Kany s'était recroquevillée, mains aux tempes ; le père Benfa la regardait, furieux.

— Que disait Kany ?

— Des enfantillages, répondit maman Téné, un peu troublée. Kany est encore une enfant, ne l'oublie pas.

— Tu la gâtes ! C'est toi qui la soutiens dans ses projets de fille perdue.

— Comment veux-tu que je la gâte ?

— Oui, oui ! Tu l'écoutes, tu la soutiens. C'est même toi qui l'incite à désobéir. D'ailleurs j'ai compris ! C'est parce qu'elle reste auprès de toi qu'elle a un tel esprit. Je vais les envoyer dès demain, elle et Birama, au village, chez mon frère Djigui.

— Tu m'accuses à tort! Mais Dieu est grand, il nous voit tous!

— Oui, oui, hypocrite, Dieu nous voit tous. En attendant, va dire à ta fille de se préparer, dépêche-toi.

Kany, assise à même le sol, pleurait encore lorsqu'arriva maman Téné.

— Lève-toi, lui dit-elle, tu vas salir ta robe.

— Tu l'as vu, Mâ ?

— Qui ? Ton père ? Ton père! Lève-toi. Il me charge de te dire que tū iras demain au village avec Birama. Accepte, si tu m'en crois. Accepte tout. Dieu est grand. Mets tes espoirs en lui.

Maman Téné s'en retourna. Kany resta quelques minutes interdite, puis elle se leva, se glissa vers le vestibule et se trouva nez à nez avec sa mère qui revenait de la rue.

— Où vas-tu ?

— Je vais chercher quelques affaires.

Maman Téné considéra longuement sa fille.

— Prends au moins ton foulard ; tu as les cheveux en désordre ; ne reste pas longtemps. Ton père pourrait te demander.

Kany, dans la rue, ne voyait personne. Elle ne voyait rien ; elle ne répondait même

pas aux saluts que lui adressaient les passants. D'un pas lent, presque traînant, pieds nus, elle marchait dans la poussière, essuyant de temps en temps ses yeux du revers de la main. Tout changeait pour elle, la rue n'était plus la même. Le tam-tam l'agaçait. Les éclats de rire qui lui parvenaient lui étaient fort désagréables. Elle faillit se faire écraser par une des rares autos qui empruntent les rues du quartier. Les passants s'émurent et proférèrent des jurons. Mais rien ne touchait Kany. A quoi bon ? Pourquoi vivre alors qu'il n'était plus possible d'être soi-même ? Ce mariage élèverait tout un monde entre Kany et ses camarades de classe. Avec Samou, elle aurait discuté, elle aurait donné son avis sur telle ou telle chose. Mais au milieu des deux femmes de Famagan, elle serait comme Téné et comme tant d'autres.

— Dis-moi quelque chose. Est-ce maman Téné qui est malade ?

— Non, fit Kany de la tête.

— Alors, pourquoi pleures-tu ?

— Il a été décidé que j'épouserai Famagan.

— Quoi ! fit Samou en se relevant.

— Et demain, je quitte la ville. On nous envoie au village, Birama et moi, pour le reste des vacances.

Samou restait immobile, les mains dans les poches, le regard dirigé vers la porte de sa case. En un clin d'œil, son visage était devenu sombre. Ses yeux s'enténébrèrent et se fermèrent à demi. Kany leva la tête puis se releva et vint à lui.

— Samou, je te jure que je ne l'épouserai pas !

Samou ne dit rien. Il fit quelques pas et alla s'asseoir sur son tara, la tête entre les mains.

— Samou, rien au monde ne pourra nous séparer.

Samou ne disait toujours rien. A quoi bon ?

Il se sentait écrasé par le poids des siècles. Son cœur était en feu, il regarda Kany et eut pitié d'elle. Kany chez Famagan ! Kany reléguée au fond d'une case, abrutie par les

Samou lisait un vieux journal quand il entendit frapper à la porte. Kany vint s'asseoir dans un fauteuil, juste à côté de la table et demeura silencieuse. Samou, un peu surpris, considéra son amie d'un air intrigué.

— Qu'y a-t-il ?

Kany ne répondit pas.

Samou s'approcha et vit le visage triste, les yeux mouillés de Kany. Il fronça les sourcils, prit la tête de son amie entre ses mains et d'une voix qui mêlait la surprise à l'inquiétude, lui dit :

— Tu as pleuré ? Que s'est-il passé ? Vous est-il arrivé quelque chose ? Quelqu'un est-il malade ? Parle-moi ! ne reste pas muet !

Deux larmes descendirent le long des joues de Kany. Samou, profondément troublé, les lui essuya vivement et s'accroupit en face d'elle.

agenouillements, brutalisée matin et soir au gré des humeurs du maître, Kany abandonnée à ses misères alors que le maître court inva-riablement les rues à la recherche de nouvelles proies! Samou pleura.

— Non, non, fit Kany en se jetant à son cou, non Samou, je ne veux pas te voir pleurer.

Kany ne savait plus que faire. Plus que les mots de son père, plus que tout au monde, les larmes de Samou lui causaient un mal inouï, car pour elle Samou n'était pas comme les autres.

A cet instant même, elle eut fait n'importe quoi contre son père, contre son oncle et contre tous ceux qui causaient les larmes de Samou. Ils restèrent longtemps debout, la tête de Kany appuyée contre la poitrine de son ami, dans un silence que troublaient seuls les sanglots saccadés de Kany.

— Samou, es-tu là ? cria la mère du jeune homme.

— Je m'en vais, murmura Kany, mon père doit me demander.

— Ma, fit Samou à maman Coumba qui versait une calebasse de farine de mil dans la marmite d'eau bouillante, il m'arrive quelque chose. J'ai veillé toute la nuit. Je n'ai pu dormir.

Sa mère le regarda un moment, souffla sur le feu car le bois ne flambait pas et la cuisine s'emplissait d'une fumée âcre qui piquait les yeux.

— Attends-moi dans la cour, lui dit-elle. Il y a trop de fumée par ici.

Samou sortit ; il fit quelques pas et alla s'asseoir sur le vieux tara, au milieu des calebasses et des cuvettes que venait de laver maman Coumba. Il caressa le petit chat qui était venu à lui, ronronnant. Le ciel était obscur, de gros nuages le parcouraient. Un vent léger secouait les branchages. Les oiseaux ne chantaient ni ne se montraient.

— Oui Mâ, il m'arrive quelque chose, reprit Samou tandis que maman Coumba s'asseyait sur un escabeau qu'elle avait ramené de la cuisine.

— Qu'y a-t-il donc? Je t'ai toujours dit de faire attention. Que t'arrive-t-il?

— Mâ, ce n'est rien de ce que tu imagines. Il s'agit des parents de Kany. Ils lui ont trouvé un mari : un certain Famagan.

— Si ce n'est que cela, reprit maman Coumba, sois tranquille, Dieu est grand.

— Mais... Mâ, c'est très sérieux!

— Que veux-tu! Dieu est bon. Si lui décide que Kany doit être ta femme, nul ne pourra s'y opposer.

Samou baissa les yeux et parut songeur.

Maman Coumba le regardait et devenait de plus en plus soucieuse. Elle sentait que son fils attendait autre chose d'elle.

— Et Kany? Qu'en dit-elle?

— Kany a pleuré, fit Samou prêt aux confidences. Elle est venue me voir hier soir. Elle pleurait encore. J'oubliais, les parents de Kany, pour la punir, l'envoient chez son oncle pour le reste des vacances.

Maman Coumba devint pensive.

— Crois-tu vraiment que Kany pourra être une bonne épouse?

— Une très bonne épouse, fit Samou avec ardeur.

— Tu sais, ton oncle m'a promis sa fille pour toi. Tu as des femmes un peu partout. Réfléchis donc et ne te tue pas pour une seule fille.

— Mâ, le temps n'est plus de ces choses-là. Je ne connais pas la fille de mon oncle. Il y a longtemps que je fréquente Kany. Elle peut me comprendre. Elle me comprend déjà.

— Oul, mais la fille de ton oncle fera tout ce que tu voudras. Si les parents de Kany ne veulent pas de toi, que comptez-vous faire?

— Nous ferons n'importe quoi, mais elle ne sera pas la femme de Famagan!

— Tu y tiens tant que cela? Fais bien attention, Samou, les femmes qui ont été à l'école ne craignent plus leur mari. Elles disent qu'elles ne craignent plus leur mari. Elles ne craignent pas leur mari, elles n'aiment que leur mari. Or, tu sais, une femme doit obéir, elle doit être patiente...

— Mais non, Mâ. Kany et moi nous nous entendons très bien.

— Oui, mais il n'y a pas que toi! Elle doit pouvoir maintenir la famille unie. Elle doit savoir offrir l'hospitalité aux gens qui viendront dans ta maison et on ne vous enseigne

rien de cela à l'école. Pour un garçon encore, cela peut passer; mais une jeune fille doit bien connaître ces choses-là, sinon ses enfants n'en sauront rien et leurs familles ne seront plus comme celles des autres.

Maman Coumba parlait lentement. Elle articulait bien ses mots comme si elle craignait que leur sens échappât à son fils.

— Oui, oui, Mâ, tu as raison. Mais j'ai déjà parlé de tout cela avec Kany. Tu la connais bien! Ne te salue-t-elle pas dans la rue? N'a-t-elle pas plusieurs fois pilé le mil pour toi? Quand elle te voit au marché, ne prend-elle pas ta corbeille?

Samou ne comprenait pas que maman Coumba pût douter des qualités de Kany. Il était un peu déçu par les réticences de sa mère. Ses yeux étaient presque suppliants.

— Tu as raison, elle est gentille.

— Alors, fit Samou triomphant, tu vois donc qu'elle peut être ma femme!

Maman Coumba ne répondit pas tout de suite. Elle se leva et dit:

— Je vais revoir le feu. Attends un moment.

Samou avait le visage rayonnant de joie.

Il était parvenu à convaincre sa mère et c'était là quelque chose de très important pour lui.

Samou avait une réelle vénération pour sa

mère. Depuis la mort de son père, il n'avait jamais manqué de rien. Maman Coumba travaillait sans cesse pour lui et uniquement pour lui. Elle revendait du lait caillé qu'elle achetait aux éleveurs, faisait confectionner des couvertures qu'elle présentait, infatigable, sur les marchés des villages environnants.

— Samou, fit maman Coumba, si ton père était vivant, tu aurais épousé la fille de ton oncle. Mais moi, je ne t'y oblige pas. Je sais que beaucoup de tes camarades font comme toi. C'est Kany que tu aimes. C'est toi qui l'a choisie. Le jour où elle sera ta femme, puissent la paix et la bonne entente régner parmi vous. Tu as été orphelin de père à huit ans; nous sommes restés tous les deux, tu as ma bénédiction. Que les parents de Kany te veuillent ou non, Dieu ne t'abandonnera jamais!

Samou écouta religieusement les paroles de sa mère. Il se sentit en mesure d'affronter le monde entier.

les places et y avait installé les bagages. Il avait affronté la bousculade alors que Birama et Kany s'étaient mis à l'écart. A présent, Sibiri discutait avec des camarades qu'il avait aperçus dans la foule.

Debout à la portière, Kany cherchait Samou. Elle savait pourtant que son ami ne viendrait pas, car sa présence aurait créé de nouvelles complications avec Sibiri. Mais elle le cherchait, tant était grand son désir de le voir.

Des coups de sifflet retentirent. Les mains se tendirent de partout ; des cris de recommandation se mêlèrent. Sibiri se fraya rapidement un passage parmi la foule.

— Faites attention tous les deux, dit-il. Dans leur compartiment, Kany et Birama avaient comme voisins deux marchands dignement drapés dans leurs boubous de bazin, deux jeunes hommes d'une trentaine d'années, une femme de la ville au front couvert d'or, et une vieille grand-mère pensive devant ses vieilles corbeilles. L'un des jeunes hommes se leva et vint se placer devant la portière. Il y resta quelques minutes et rejoignit sa place en secouant la tête.

— Ouf ! fit-il en se rasseyant. Je suis content de quitter cette ville. Quelle boîte !

Le wagon dans lequel Kany et son frère avaient pris place était bondé de voyageurs. On y voyait des gens de toutes sortes : des femmes portant leurs bébés sur le dos, des marchands traînant de lourds paniers, des militaires, des gardes de cercle, etc. De la portière, Kany entendait des conversations, les cris des enfants et les dernières recommandations entre les voyageurs, leurs parents et amis massés sur le quai.

— Tu lui diras de compter sur moi pour les impôts, cria un homme d'une cinquantaine d'années à une vieille femme qui était tout près de Kany.

— Et surtout, venez assister au mariage de Salé, répondit la vieille femme.

Ni le père Benfa ni maman Téné n'étaient venus. Seul Sibiri était là. Il avait été du reste gentil, Sibiri. C'est lui qui avait choisi

Son camarade à qui il s'adressait hocha la tête, l'autre continua :

— Je te l'ai dit, il n'a jamais su rédiger un rapport. Il ignore jusqu'aux règles élémentaires de la grammaire. C'est moi qui faisais tout le travail.

Il pinça les lèvres et secoua la tête de nouveau.

— Avec cela, il est négrophobe. Pour lui, le nègre ne peut rien, ne représente rien. Or, lui passe tout son temps à boire sous nos yeux. Il fallait le voir hurler contre le planton : « Nègre! Vaurien! » Et le planton, que disait-il? Que peut-il dire? Il a deux frères et sa mère à nourrir.

— Les Blancs sont venus gâter les choses, dit la vieille femme, qui avait ôté son bou-bou et s'était mise à le raccommo-der. J'ai des maris à côté de moi. Ils ne me regardent pas et causent dans une langue que je ne comprends pas.

Tout le monde se mit à rire.

— Tu as raison, fit l'un des commis. Mais ce que nous disons est une affaire d'hommes.

— Non! Non! protesta la grand-mère. La vérité est que nous autres ne sommes plus rien à vos yeux. Voilà celle qui vous intéresse, ajouta-t-elle en désignant Kany. Mais si

elle est aussi courageuse que moi, qu'elle accepte de lutter avec moi, je la prends à la lutte.

— Je refuse, dit Kany en riant. Je te laisse tous les maris.

— Ah! vous voyez bien! elle a peur de moi.

La vieille grand-mère riait et faisait rire tout le monde. Il se créait maintenant une atmosphère de famille et de camaraderie.

— Si tu veux reconquérir tes maris, dit l'un des marchands à la grand-mère, il faudra que tu t'achètes des robes, que tu te peignes les cheveux au lieu de les tresser et que tu chausse des souliers.

— Moi! fit la vieille en se tapant dans les mains. Que Dieu m'en garde. Je n'irai jamais m'emprisonner dans un sac. Vous appelez ça des vêtements!

— Alors tu perdras! fit la femme aux beaux bijoux.

— Non. Les maris me reviendront. Je sais faire la bonne cuisine. Je sais labourer la terre. Je confectionne les couvertures comme personne. Que voulez-vous de plus? Que savent faire ces « poupées »-là, sinon s'arranger les ongles, les cheveux et les sourcils?

Et l'on rit de plus belle.

Le train siffla. Une fumée noire et épaisse envahit le wagon. La grand-mère toussota, se moucha à grand bruit, maudit la toux, la fumée et le train.

L'un des marchands prit dans ses bagages une cuvette enveloppée d'un mouchoir.

— De quoi manger, dit-il. Approchez! Les commis, Birama et Kany imitèrent son geste, chacun apporta ce qu'il avait. Ils se lavèrent les mains avec l'eau que contenaient les bouilloires des marchands, formèrent un petit cercle autour des plats et chacun choisit selon ses préférences.

— Mon voyage en Gold Coast m'a laissé une éblouissante impression. J'y ai vu des choses merveilleuses. J'ai vu des Noirs à la tête de grosses maisons de commerce. J'en ai vu directeurs de banque. Dans tous les bureaux où mes affaires m'ont conduit, je n'ai vu que des Noirs. Très peu de Blancs ; c'est inimaginable.

— Il en est de même à Kano, en Nigéria. Là-bas, toutes les maisons sont comme celles des Blancs de chez nous. Les rues sont éclairées dès le coucher du soleil. Les commerçants noirs font des affaires avec le pays des Blancs. Ils sont beaucoup plus riches que nous.

Les autres convives écoutaient avec intérêt les deux marchands. Birama et Kany se jetaient des coups d'œil. Les commis se regardaient également et secouaient la tête. Tous, à part la grand-mère qui n'écoutait rien, semblaient émerveillés par ce qu'ils entendaient sur la Gold Coast et la Nigéria.

— Ah! soupira un des commis. Vous autres marchands vous avez beaucoup de chance. Que n'ai-je fait comme vous!

Birama le regarda d'un air étonné.

— Oui, reprit le commis, ma carrière m'a été pénible. J'ai toujours eu affaire à de mauvais patrons. Et vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir un mauvais patron. Il vous rend la vie impossible. Quoi que vous fassiez, il est mécontent. Il vous crée des histoires, vous crie après à longueur de journée et le bureau devient un véritable enfer. Marchand, nul n'aurait eu à me donner des ordres. Je serais mon propre maître et n'aurais pas le déplaisir d'entendre matin et soir un patron négrophobe crier sa haine pour ma race. Je travaille comme un imbécile et n'importe quel nouveau débarqué gagne deux fois plus que moi. Ce n'est pas le travail, mais la couleur qu'on paie.

— Ami, fit l'un des marchands, tu as

peut-être bien choisi. Le marchand n'a pas de patron, dis-tu ? Crois-moi, il en a plusieurs, il en a des milliers. Avec le Blanc, il faut des papiers, surtout des papiers. Il faut des bons, des autorisations, des laissez-passer et quoi encore ? Or, nous ne savons ni lire, ni écrire ; comment voulez-vous que nous n'ayons pas des maîtres ? Vous allez dans un bureau ; le commis, pour vous montrer qu'il est puissant, vous crie dessus. On vous malmène, on vous terrorise et finalement, vous êtes obligés de mettre le portefeuille sur la table afin d'avoir la paix. Et puis, quoi vendre en fin de compte ? Les Blancs veulent tout vendre eux-mêmes. Le mil que nous cultivons, il faut qu'ils nous le revendent ; il en est de même du riz, des arachides... Leurs marchandises, ils les vendent d'abord aux Syriens, et nous autres, marchands noirs, sommes obligés de tendre les mains afin que les Syriens nous permettent de vivre. Quels bénéfices voulez-vous que nous réalisions ? Quand un Blanc est ruiné, la banque peut lui avancer de l'argent. Mais nous, qui est-ce qui nous vient en aide ? C'est dur ! c'est très dur ! Les Blancs se soutiennent entre eux. Le commandant blanc est le frère du commerçant blanc et un coup de téléphone arrange

tout. C'est dur ! Mais toi tu sais lire, cela peut-être t'aurait aidé. Moi, je regrette de n'avoir pas suivi les conseils de mon vieux père. J'aurais dû rester au village, cultiver la terre comme mes frères.

— Billets ! Billets ! cria le contrôleur. Et chacun se tâta les poches. La vieille fouilla dans ses corbelles. Le compartiment devint silencieux.

— Je vois que tu ne connais rien, fit la vieille au marchand, dès que le contrôleur eut passé dans le compartiment voisin. Tu ferais mieux de continuer à acheter les marchandises aux Syriens. Vous ne connaissez aucun ennui à la ville et vous vous plaignez.

Les regards se fixaient sur la grand-mère. Celle-ci, impassible, essayait d'enfler son aiguille. Mais ses mains tremblaient et les secousses du train la faisaient balloter entre les marchands et les commis.

— Au village, dit-elle, en enfonçant son aiguille dans ses tresses, tout voyageur qui sait lire l'écriture du Blanc est un maître. Quand le commandant (de cercle) arrive, c'est la panique. Il en est de même des commis et des gardes de cercle. Nous traillons dans le champ du Blanc. Nous lui donnons du mil ou du caoutchouc. Nous

travaillons sur les routes et tout cela pour rien. Nos enfants envient ceux de la ville. Ils ne pensent qu'à fuir le village. Ceux qui vont à l'école ne nous reviennent plus, ne nous reconnaissent plus.

La vieille, le regard lointain, posa ses mains sur ses genoux.

— Voyez-vous, dit avec assurance le deuxième commis qui avait de grosses lunettes, nous nous plaignons, nous nous plaignons tous. Pourtant c'est notre faute; si nous savions nous organiser, les choses iraient beaucoup mieux. D'ailleurs, avec la politique tout va changer.

Birama et Kany l'approuvèrent de la tête. Les marchands les regardèrent, surpris et intéressés.

— Et qu'est-ce que c'est que ça, la politique? fit la vieille en bâillant.

— Nous allons pouvoir dire aux Blancs ce qui est mal. Nous allons leur dire ce qui doit disparaître afin que tout le monde soit heureux. Il faut reconnaître que les Blancs nous ont apporté beaucoup de biens.

— Non, non! protesta la vieille, parlons de la politique. Dites-moi? vous allez vous plaindre à quelques Blancs? A ceux d'ici?

— Non, à ceux de là-bas.

— Mais, ceux d'ici et ceux de là-bas ne sont-ils pas parents?

— Euh! si! je n'en sais rien!

— Alors, vous allez croire que les Blancs vont abandonner leurs frères pour vous?

— Non... mais nous voulons la justice.

— Et qui est-ce qui va les juger? Les Blancs?

La vieille se mit à ricaner. Elle se leva, le train ralentissait. Le commis la regarda avec des yeux chargés de mépris, mais la grand-mère ne s'en soucia nullement. Elle rangea ses corbeilles. Birama et Kany se levèrent et regagnèrent les portières. Le train venait de s'arrêter.

Sur les quais de la petite gare, des vendeuses de poissons frits, de lait frais ou caillé, d'igname, de patates ou de manioc grillé circulaient, allaient d'un wagon à l'autre, criant et exhibant leurs marchandises. Des voyageurs descendaient tandis que d'autres, paniers sur la tête, cherchaient à s'installer.

— Que Dieu vous protège! cria la vieille à ses compagnons. Que l'œil des chefs vous respecte!

— Amen! répondirent les marchands, tandis que Birama, Kany et les deux commis riaient.

— Ouit reprit le commis aux grosses lunettes, aussitôt que le train se fut remis en marche. Ce que je dis est vrai. Si nous savions nous organiser, les choses iraient beaucoup mieux. Par exemple, nos commerçants ne devraient pas rester à la remorque des maisons de commerce européennes et des Libano-Syriens. Ils devraient pouvoir traiter directement avec les usines de la Métropole. C'est nous qui produisons les matières premières. Pourquoi ne pas les envoyer en Europe nous-mêmes? C'est à nous que sont destinées les marchandises européennes. Pourquoi nos marchands doivent-ils les acheter à d'autres marchands? Il faut que nos commerçants puissent s'associer, unir leurs forces pour être de taille à lutter contre les intermédiaires. Ce sont les intermédiaires qui rendent la vie difficile. Lorsque nos marchands associés seront forts, ils pourront créer à leurs frais des écoles de commerce permettant ainsi à leurs enfants de s'initier aux sciences commerciales.

Un voyageur entra dans le compartiment. L'un des marchands qui s'était allongé à la place de la vieille se releva. Le nouveau venu salua et s'assit.

— Dans le domaine agricole également,

reprit le commis, il nous faut une organisation. Il faut créer des écoles de pratique rurale. Ainsi naîtra une génération de paysans éclairés, laquelle s'érigera d'elle-même contre la routine et les méthodes séculaires. Il y a tellement de choses à faire, tellement de choses à faire!

Le commis devint rêveur; il alluma une cigarette et secoua la tête, laissant entendre par ce geste qu'il en savait plus long qu'il n'avait dit. Les marchands devinrent également rêveurs. Ils se voyaient déjà au sommet de la fortune, entourés d'amis, de musiciens et de poètes. Ils voyaient à leurs côtés de jolies femmes chargées d'or, se voyaient distribuant des cadeaux, créant eux-mêmes d'autres fortunés autour d'eux.

Soudain, l'autre commis se redressa.

— Crois-tu sincèrement, dit-il à son camarade, que les Blancs vous laisseraient réaliser tout ce que tu viens de dire?

Les marchands tressaillèrent.

— Pourquoi pas? Ces genres d'entreprises seront d'ailleurs encouragées par l'Administration, lança le commis aux grosses lunettes avec une inébranlable assurance.

L'autre commis partit d'un éclat de rire, se leva et s'en alla vers la portière. Son camarade

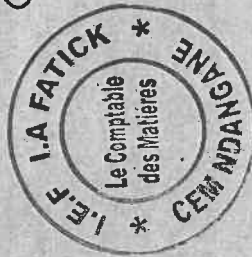
haussa les épaules. Les commerçants le regardaient, déçus. Birama et Kany étaient déçus eux aussi. Le commis aux grosses lunettes ne dit plus rien.

Les marchands se mirent à bâiller.

Birama et Kany demeuraient songeurs. On ne se dit plus rien.

Le train entra en gare de K... Birama et Kany descendirent après avoir salué leurs compagnons. Leurs valises à la main, ils se rendirent au bord du fleuve : le village du père Djigni était situé sur l'autre rive.

La berge était aussi animée que les marchés du soir de la ville. Les femmes étaient les plus nombreuses. Elles circulaient, discutaient, marchandaient et riaient aux éclats. Un peu plus loin, les laveuses étaient à leurs besognes et là encore on discutait et on riait aux éclats. Les filets mouillés étaient étendus par endroits sur le sable. Les enfants nus ou court vêtus en étendaient d'autres. Des gen darmes circulaient. Les piroguiers s'affairaient. Certains réparaient leurs vieilles pirogues et le bruit de leur cognée se percevait de temps en temps à travers le brouhaha. D'autres appelaient les voyageurs.



D'autres encore, déchargeaient les chalands lourds d'oranges, de bananes ou de poissons fumés. Les femmes se ruaient sur eux et cherchaient à marchander. Birama s'installa avec Kany dans un chaland après avoir discuté avec les piroguiers. La traversée ne fut pas longue. Sitôt qu'ils furent dans le chaland, les deux citadins se sentirent envahis par de tristes et amères pensées. Ils n'avaient plus leurs compagnons du train. Or, les compagnons du train représentaient un peu la ville. A présent, ils étaient seuls, entourés de gens qui n'ont rien de commun avec eux : piroguiers au torse nu, villageois vêtus de grossières cotonnades. Non, ces figures ne représentaient rien pour Birama et Kany. Elles leur étaient absolument étrangères. Aussi, ne s'intéressaient-ils à rien. Ils étaient indifférents à tout, et tout contribuait à leur faire comprendre qu'ils étaient loin de la ville, loin de mille choses qui font le charme de la ville. Ils restèrent donc silencieux et ne portèrent aucun intérêt, ni aux bruyantes conversations, ni même au chant monotone des piroguiers.

Ils débarquèrent sur la rive gauche et suivirent un petit sentier bordé de hautes herbes, contournèrent de nombreux bosquets,

des termitières géantes. A leur passage, l'herbe craquait. Les oiseaux se taisaient ou s'envolaient. Ils marchaient tous deux silencieux, l'esprit chargé d'appréhension. Après quelques minutes, ils aperçurent des femmes et des enfants groupés autour des puits. C'étaient là les femmes du village du père Djigui. Ils se dirigèrent vers le petit groupe. Les enfants qui jouaient à quelques mètres du puits s'arrêtèrent à la vue des deux citadins. Ceux qui étaient assis se levèrent, ceux qui parlaient se turent et tous, immobiles, regardaient avec une curiosité mêlée de crainte. Voyant que Birama et Kany venaient à eux, les enfants prirent la fuite et rejoignirent leurs parents autour du puits. Les femmes qui tout à l'heure bavardaient avec tant d'entrain ne disaient plus rien. Toutes regardaient curieuses, inquiètes, craintives, ces deux étrangers qui, de par leur allure, ne pouvaient être qu'un commis et sa compagne.

Immobilisées, elles restèrent figées dans leurs mouvements : debout sur la margelle du puits, la corde du seau à la main, ou même la calebasse d'eau sur la tête.

Birama, qui précédait sa sœur, alla droit à une vieille qui se tenait un peu à l'écart. Celle-ci marcha hardiment à sa rencontre.

— Nous cherchons la maison du chasseur Djigui, fit Birama d'une voix qu'il s'efforçait de rendre rassurante.

— Il n'y a pas de chasseur Djigui dans notre village, répondit la vieille d'un ton agressif.

Birama et Kany se regardèrent, perplexes, tandis que quelques enfants fuyaient déjà vers le village.

— Nous sommes les enfants de Benfa, le frère de Djigui, fit la douce voix de Kany.

La vieille les regarda un moment. Son visage s'épanouit.

— Houl Houl s'exclama-t-elle en se tapant les mains. Vous êtes mes petits-enfants. J'ai vu votre père chasser les singes et grimper sur les tamariniers.

La grand-mère prit Birama par les bras, se retourna vers ses compagnons et s'écria :
— Ce sont les enfants de Benfa, le frère de Djigui. Ils viennent de la ville.

D'autres femmes se précipitèrent, au milieu des exclamations diverses. Chacune d'elles cherchait à dire un mot sur la gentillesse et la bonne conduite du père Benfa, puis la vieille prit sa calebasse et demanda aux citadins de la suivre.

Tout le nord de ce petit village était comme cerclé par la forêt. Il ne s'agissait pas d'un arrangement fait par la main de l'homme, mais de la forêt elle-même avec sa vie, son mystère et ses légendes. Des buissons épais couverts d'épines et de nids d'oiseaux, formaient l'avant-garde. Puis venaient les grands arbres aux branches rares et au feuillage clairsemé. Quelques-uns avaient autour de leurs troncs toute une tignasse de lianes qui s'imbriquaient et cherchaient à atteindre les cimes. Enfin, venaient de géants rôniers. Les oiseaux étaient là. Leurs chants se mêlaient. Les mange-mil s'abattaient en rafales sur les buissons.

Les champs occupaient le sud et s'étendaient à perte de vue. Quelques enfants, la fronde à la main, debout sur des terrasses de fortune, défendaient par leurs cris et leurs pierres le maïs contre les perroquets, infatigables voleurs.

A l'est, le soleil dorait les cimes de collines.

plus de fusil, l'âge ne lui permettant plus le va-et-vient entre les bureaux du commandant et le village, va-et-vient dont son seul fusil était la cause. Mais le père Djigui était chasseur. Tout le village voyait en lui le fils et le petit-fils des chasseurs dont les noms figurent encore dans les chants des veillées. Il n'était donc pas question d'abandonner la tradition familiale.

Le père Djigui peut tout ce que peut un chasseur, mais son pouvoir, il l'use contre les fauves. Pour les hommes, il doit demeurer homme. C'est pour cela qu'il ne faisait appel à aucune des forces surnaturelles qui, depuis son arrière-grand-père, s'étaient mises au service de la famille.

A l'ombre d'un grand arbre, le père Djigui, au milieu d'autres vieux du village, cousait des bandes de coton. Il savait déjà que deux étrangers le demandaient, les enfants le lui avaient dit. Certains avaient même précisé « un commis et sa femme ». Mais le père Djigui, imperturbable, cousait ses bandes de coton et crachait son tabac. Les autres vieux se demandaient, inquiets, ce qu'avait pu faire Djigui, tandis que le maître des chasseurs s'efforçait de garder tout son calme. Il était non seulement un homme, mais un chasseur, c'est-à-dire un de ceux qui, d'un coup de bâton, peuvent mettre le lion en fuite. Mais là, il ne s'agissait ni de lion, ni de panthère, ni même de grands êtres de la nuit.

Le père Djigui se rappela que l'année dernière il était allé déclarer au cercle qu'il n'avait

Quand tout le monde fut satisfait, le père Djigui conduisit ses enfants à la maison.

Birama et Kany avaient fait connaissance avec tous leurs parents. Certains parmi les anciens leur avaient parlé avec force détails de l'enfance du père Benfa, leur énumérant les qualités de leur père. Ils avaient rendu visite aux chefs et notables du village. Le père Djigui, infatigable, les avait guidés de porte en porte, de case en case. Il ne voulait oublier personne, car dans pareille occasion, on se fait facilement des ennemis.

— Ah ! il ne les a pas amenés chez moi, je ne suis donc rien à ses yeux.

Les vieux que Birama et Kany abordaient leur parlaient de la ville et de mille choses.

— J'ai mon fils là-bas, à la ville. Il y est allé travailler pour payer nos impôts. La première année, il a envoyé quelque chose ; depuis, plus rien. Le connaissez-vous ?

— Le mien n'a pas eu de chance, il n'a pas pu trouver du travail et les Blancs l'ont mis en prison parce qu'il n'avait pas de travail ; est-ce sa faute ?

— Ici au village, nous n'avons pas d'argent, nous ne pouvons pas payer d'impôts ; nos enfants vont travailler à la ville pour nous envoyer de l'argent, mais ils ne revien-

Birama et Kany arrivèrent avec leur escorte. Les vieux qui les avaient aperçus tournèrent le dos. Le père Djigui feignit de ne rien voir.

— Les enfants de Benfa sont venus te voir, s'écria la vieille, à une vingtaine de mètres de l'arbre.

Le père Djigui se redressa, sourit et tendit la main. Birama accourut.

— Si tu viens nous voir, fit le vieillard, il faudra porter nos habits.

Birama sourit. Les autres vieux se levèrent et vinrent entourer le père Djigui et ses neveux. Alors commencèrent les salutations un peu de partout.

— Comment va Benfa ?

— La paix est chez nous.

Et chacun là encore disait ce qu'il savait de Benfa, de sa gentillesse et de son courage.

nent plus. L'herbe gagne les champs. Ne pourriez-vous pas dire aux Blancs que nous ne sommes pas bien ! Les jeunes ne sont pas comme nous. Ils préfèrent la ville. Ils disent qu'on y est plus tranquille. Ils disent que là-bas on est plus heureux. Est-ce vrai ?

— Dites au Blanc que vous avez assez appris, qu'il vous laisse à présent, vous êtes en âge de fonder un foyer. Soyez commis et venez nous protéger.

Le père Djigui lui-même avait dit :

— Le chef blanc vient au village avec ses gardes. Il veut qu'on le salue, la main à la tempe ; nous sommes vieux, cela nous fatigue, ne le sait-il pas ? Dans le village voisin, il a mis un chef qui n'est pas du pays, personne ne le veut, sauf le Blanc ; les gens ont peur, alors ils tremblent. Le Blanc ne sait-il pas que quand on tremble devant un chef, on désire secrètement le voir trembler à son tour ?

« Un chef qui fait trembler est comme une grosse pierre qui barre une piste. Les voyageurs l'évitent, la contournent, puis un jour ils s'aperçoivent que le chemin serait moins long s'il n'y avait pas la pierre, alors ils viennent en grand nombre et la déplacent. La force ne crée pas un chef, mais un adversaire à abattre. »

« Le Blanc nous oblige à nous découvrir pour le saluer ; dites-lui que, chez nous, un vieux ne se découvre pas. Dites-lui aussi que c'est au jeune à saluer le vieux. Avant, les affaires du village ne sortaient pas du village ; pourquoi nous oblige-t-on à aller au cercle où le commis nous insulte ? Dites-lui que nous ne sommes pas bien. Nous lui donnerons encore plus de poulets, nous lui donnerons encore plus de mil, s'il le faut, s'il le veut, mais nous ne sommes pas bien. »

cases couvertes de chaume, ses greniers au toit conique, elle pensait à l'odeur de karité que dégageaient la plupart des habitations. Elle voyait les fétiches, étranges statuettes, masques aux mille tatouages sur les petits murs d'argile ; les cours où déambulent moutons et chèvres, tandis que la volaille s'affaire au pied des greniers.

Elle pensait aux femmes, aux éclats de rire fusant autour des puits, aux pagnes de cotonnades et aux histoires qui se racontent au cours de la journée, histoire des semailles, de grandes péches, de battues ou de feux de brousse.

« Quelle vie ! soupira Kany. Les vieux assis sous le grand arbre au tronc orné de cornes de buffles et d'amulettes. Singulier arbre ! Est-ce vrai que, le soir venu, il se change en vieille femme et, à travers le village, vient choisir ceux qui doivent mourir ? Kany eut un frisson. Les chiens du père Djigui se mirent à aboyer. Qu'y a-t-il ? Car les chiens n'aboient jamais sans cause. Il y a toujours quelque chose quand un chien aboie : un animal, un monstre, un étranger ou un des grands êtres invisibles pour les humains. Serait-ce le grand arbre ? Kany ferma les yeux. Des éclats de rire s'élevèrent dans la rue : un peu rassurée, la

Kany, allongée sur le tara d'une de ses tantes, n'arrivait pas à s'endormir. La vieille lui avait dit :

— Je me trouve mieux sur la natte, à même le sol. Je sais qu'à la ville vous n'aimez pas cela ; je t'ai donc aménagé le tara, tu seras bien ainsi. D'ailleurs, pourquoi fuir le sol ? N'est-il pas le lieu qui nous attend tous ?

La vieille avait ri, montrant ses gencives garnies de quelques dents. Une foule de pensées se pressaient dans l'esprit de Kany ; si Birama avait été à ses côtés, elle aurait parlé de beaucoup de choses.

Mais le père Djigui avait dit : « Birama, tu resteras du côté des hommes. » Et Kany se trouva seule au milieu de ses tantes et cousines.

Kany se tournait sans cesse et soupirait quelquefois. Elle voyait le village, ses petites

filles de Benfa se redressa, jeta un coup d'œil dans la cour.

« Tout est calme, se dit-elle. C'est peut-être les passants qui font aboyer les chiens. »

Kany pensa à la grande clairière, non loin de l'arbre ; lieu où se réunissent les mauvais génies de la région et d'où s'élevaient, la nuit, d'étranges clameurs ! fatales clameurs, car qui les entend a ses jours comptés. Quelle vie !

Les hommes du village, couverts le plus souvent d'amulettes, défilaient sous ses yeux : vieux taciturnes au regard sombre ; jeunes dans leurs boubous jaunes de cotonnade. Non, ce n'est pas la ville, rien ici ne la rappelle. Le feu s'obtient avec le silex ; la bouillie de mil se mange salée ; pas de sucre, pas d'argent ; ici, on n'achète pas, on échange.

Les femmes ne connaissent rien des mille choses avec lesquelles on se pare si bien. Elles ont leur pagne autour des reins ; quelques-unes ont une camisole, et quelle camisole ? Kany soupira.

Les vieux ont interdit le port des perles et le père Djigui trouve cela très sage.

— Oui, disait le vieux, quelques marchands de la ville sont arrivés, les corbeilles remplies de perles ; chaque femme a voulu posséder le plus joli collier, le plus fin bracelet, les femmes

se sont jalouées, les hommes se sont donnés des coups ; alors nous avons décidé : plus de perles !

Quelle vie ! Kany se retourna. Et pour se distraire, ils n'ont que le tam-tam. Les fêtes ? Semailes, battues, grandes pêches... Tout le village est alors sur pied ; les vieux dirigent, tout le monde s'affaire, du plus jeune au plus âgé, et les tam-tams grondent.

Tam-tam partout et toujours.

Kany se mit à bâiller, dégoutée.

Tout d'un coup, un épouvantable hurlement rompit le silence ; Kany se crispa.

La vieille, qu'elle croyait endormie, se leva en sursaut, mit une natte devant la porte de la case, s'assura que la porte était bien fermée, se gratta le dos à grand bruit et se recoucha.

Les chiens n'osèrent aboyer. Glacée de peur, Kany disparut sous les couvertures.

Le hurlement s'éleva de nouveau, puis une voix d'une puissance extraordinaire tonna :

Totem des morts !

Linceul des vivants !

Je frappe l'insolent,

Je frappe sans trace,

Mais où je frappe s'installe la mort !

Kany tremblait de tous ses membres.
La voix reprit :

Sortez, l'heure arrive.

Kany comprit ce qui se passait ; les sociétés secrètes, contrairement à ce qui se disait en ville, n'étaient pas mortes. Elle se blottit sous les couvertures et ferma les yeux, car elle savait que la mort était là devant elle. Les trompes sonnèrent, graves, et firent place peu à peu à de lugubres tam-tams. C'est « la danse de la mort », se dit Kany. Mon Dieu, protégez-nous, mon frère et moi !

Birama et Kany s'étaient levés plus tôt. Ils s'apprétaient à rendre visite à quelques amis du père Djigui dans le village voisin. Il était environ sept heures.

Déjà, le père Djigui confectionnait des nattes dans sa case. Une de ses femmes pilait le mil et chantait. Kany se lava le visage, se cura les dents et se dirigea vers les bagages posés dans un coin de la case. Mais à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle courut, hurlant, vers son frère.

— Birama, Birama, Birama ! Un lézard ! Un énorme lézard !

Sur la valise de Kany, un lézard d'environ quatre-vingts centimètres de long se reposait, tranquille. Birama sauta de son tara, et tous deux s'élançèrent vers la cour. Kany vint au père Djigui, tandis que Birama prenait une hache.

- Que fais-tu ? lui cria le vieillard.
 — Un lézard ! répondit Birama, la frayeur dans les yeux.
 — Tu es fou ! hurla le vieillard retenant son neveu. Le lézard fait partie de notre famille. Birama, bouche bée, fixait tour à tour Kany et son oncle. Ce dernier, catégorique, tourna le dos. Kany prit la main de son frère.
 — M'est avis que le Blanc ne vous apprend pas assez de choses, fit une des vieilles femmes du père Djigui.
 — Non, la vérité est qu'ils ne voient plus les choses anciennes. Le Blanc leur apprend les écrits, pas autre chose, observa le père Djigui.
 — Faudrait le lui dire alors, vaudrait mieux qu'il sache tout, lança la vieille en s'en allant vers la cuisine.
 — C'est toi Birama qui as crié ?
 — Non, je n'ai pas crié.
 — Ne crie jamais, un homme ne crie pas. Certains chefs ne s'adressent à leurs administrés qu'en criant ; ils crient et ils menacent. Or, vois-tu, un chef qui crie pour se faire craindre, sent qu'il lui manque quelque chose. On te l'a appris, cela, là-bas ?
 — Non.

- Alors, retiens-le, ne crie jamais. Ne crie jamais et ne fuis jamais, quel que soit ce que tu auras en face. Un homme ne court pas. Quand on doit la vie à la fuite, on ne vit plus qu'à moitié. On est dominé soit par le souvenir de la peur, soit par la honte. On n'est plus un homme libre.
 — Mais face à un ennemi puissant, n'est-il pas plus sage de reculer pour mieux se battre plus tard ? me disait Tieman-le-Soigneur.
 — Non, il faut se battre, le destin l'a voulu.
 — Doit-on se battre les mains nues, même contre un fauve ?
 — La seule arme que craignent les fauves est le courage. Tous fuient devant le courage, mais quand ils voient la peur dans vos yeux, c'est votre perte. Pour l'homme, c'est pareil. Si tu as peur, ton ennemi n'en a que plus de courage. L'homme ne doit avoir peur que de la honte, il ne faut jamais accepter la honte.
 Tu as beaucoup de choses à apprendre encore. On m'a dit : « A la ville, les enfants disent « Moi ». Ils ne parlent que d'eux. » J'ai ri et j'ai répondu : « Nous faisons une bonne chose chez nous : lorsque quelqu'un

dit « Moi, moi, moi », nous l'envoyons à la ville. Il n'a plus d'amis parmi nous. »

Quand tu seras grand, tu ouvriras ta porte à l'étranger, car le riz cuit appartient à tous. L'homme est un peu comme un grand arbre : tout voyageur a droit à son ombre. Lorsque personne ne viendra chez toi, c'est que tu seras comme un arbre envahi par les fourmis rouges : les voyageurs te fuiront.

Tiéman-le-Soigneur m'a dit : « Si tu ouvres ta porte à tout le monde, les paresseux seront nombreux. »

Je lui ai dit : « Avec tes paroles, tu détruiras le village. Il est des pensées qu'on doit taire. Nous sommes comme des guerriers sur un champ de bataille. La peur est en chacun. Lorsqu'on voit le voisin courir à l'ennemi, on se dit : « il est fou », puis on fait comme lui, et on devient brave. Si chaque guerrier avait dit sa peur au voisin, on aurait palabré et peut-être décidé la fuite. »

Tiéman-le-Soigneur m'a dit à propos de bataille : « Les Blancs ne sont pas d'accord, il y a encore des différends entre eux, une autre bataille est à craindre. »

Je lui ai dit : « Les Blancs se battent tous les jours car ils ont fait fausse route, ils se sont mesurés aux dieux et ils ont perdu ; vouloir

défaire ce qui était fait par les dieux afin de mettre à la place ce que désirent les hommes, voilà le geste audacieux dont rêvent les Blancs, voilà aussi la source de leurs litiges.

« Si les laboureurs, les bâtisseurs de case, le pirogquier, le tisserand et le chasseur travaillaient pour le village, il n'y aurait pas de litige. »

— Mais il y a eu des guerres entre villages, m'a dit Tiéman-le-Soigneur.

— Oui, dans les terres du Nord, cela est arrivé. Deux villages ont voulu se mesurer pour savoir lequel avait les plus intrépides guerriers ; des villages voisins s'y sont mêlés, prenant parti selon les liens de parenté. Les meilleurs laboureurs, les meilleurs pirogquiers moururent dans la bataille, et la famine s'abattit sur la région. Cela me rappelle ce que disaient nos aînés : « Les dieux aident surtout ceux qui veulent détruire. »

— Il faut agir sur la nature comme les Blancs, m'a dit Tiéman-le-Soigneur. Les Blancs suivent le progrès, c'est cela la bonne voie.

— Et où cela mène-t-il ?

— Les machines finiront par tout faire, l'homme se reposera.

— L'homme n'est pas fait pour se reposer,

lui ai-je dit. Sans les travaux des champs, il n'y a pas de bonne musique.

— Il y aura de belles maisons, de belles villes, de belles autos. On se trouvera bien.

Alors j'ai ri et je lui ai dit :

— Suis le progrès, les litiges te suivront et ces maisons, ces autos, ces machines, tout cela t'écrasera un jour et tu regretteras le village et la fatigue des champs, les chants des piroguiers, le va-et-vient des tisserands. Car l'homme doit pouvoir dominer ses créations. Si, par le progrès, vous supprimez l'effort des laboureurs, vous vous trouverez de nouvelles besognes et vous vous sentirez moins bien à l'arrivée qu'au départ. Par le progrès, vous croyez dominer la nature, alors que vous devenez prisonniers de vos propres créations.

Le père Djigui cracha son tabac et se remit à confectionner ses nattes. Birama et Kany se levèrent.

Sur le toit d'une de ses cases, le père Djigui, la tête déjetée en arrière, le cou tendu et les joues gonflées, soufflait puissamment dans une corne armée d'amulettes. Les femmes se retirèrent dans leurs cases, les animaux domestiques, moutons et chèvres s'enfuirent. Le père Djigui sonna trois coups, s'arrêta et sonna à nouveau longuement, cette fois, promenant sa tête d'une épaule à l'autre. Quelques instants après, d'autres trompes retentirent, les unes puissantes, les autres faibles, lointaines. Le père Djigui descendit lentement du toit et vint s'arrêter au milieu de la cour. Il resta immobile, les yeux fermés, le front plissé. Il toussa trois fois, puis se dirigea à petits pas vers sa case et en revint avec un coq rouge aux pattes solidement liées.

Deux autres vieux rejoignirent le père

Djigui ; tous deux portaient le bonnet rouge des chasseurs et tenaient à la main, insigne de leur dignité, une queue de buffle ornée de cauris.

Le frère de Benfa posa le pied droit sur les ailes du coq et tira son couteau. Il y eut une minute de silence ; solennels, les compagnons du père Djigui se tenaient à ses côtés et fixaient le coq d'un regard profond et songeur.

Après quelques mots qu'ils échangèrent à voix basse, les trois hommes s'accroupirent ; le vieux égorgea le coq, puis le lança le plus loin possible. La bête se débattit. Le vieux chasseur mâcha une noix de cola rouge et cracha sur les traces de sang. Birama et Kany, du seuil de leur case suivaient, stupéfaits, les gestes de leur oncle. Ils se sentirent envahis par une sorte de peur à laquelle se mêlait un sentiment religieux.

Le père Djigui, à quelques heures de la veillée annuelle des chasseurs, venait de saluer les anciens. Il venait de leur offrir le coq rouge traditionnel accompagné des mots rituels :

« Recevez-le en même temps que notre salut. » « Vous êtes toujours parmi nous dans les cases et dans la brousse. »

Pendant le repas du soir, Birama et Kany, dont les trompes avaient éveillé toute la curiosité, voulurent en savoir plus long sur la chasse et sur la science des chasseurs. Mais Birama n'osait, en pensant au coq rouge, parler de chasse. Il voyait encore le front plissé du père Djigui debout au milieu de la cour. Le coq se débattait sous ses yeux alors que son sang tout chaud imprégnait le sable ; les deux vieux étaient là et Birama les voyait murmurant aux côtés du père Djigui. Ce tableau lui inspirait une peur religieuse. Il avait peine à imaginer que c'était le même Djigui qu'il avait devant lui, ce vieillard qui, maintenant, disait des mots qui font rire et riait le premier.

« Si je lui pose des questions, il se mettra en colère », pensa Birama. Pourtant, Birama aurait voulu savoir des tas de choses sur les animaux et même sur les « Grands Êtres » de la nuit. Certes, il avait lu les ouvrages sur les « animaux sauvages », mais il savait que ces livres ne disaient rien de sérieux et le père Djigui devait en savoir beaucoup plus que n'importe quel auteur.

Il se souvint de Fadiga le muezzin et de ce que ce dernier racontait un jour qu'il avait

vu Nianson malmcner Boubouny, le petit singe.

— Sois gentil avec lui ; dans la forêt, ce petit singe est le salut du chasseur ; oui. Le connaisseur qui entend son cri, sait qu'un danger est proche. Le singe prévient le chasseur de la présence de « Ourani Kalan » — la panthère. Ah ! la panthère, qu'elle soit trois fois maudite, avait ajouté Fadiga en crachant.

Après une pause, le muezzin avait repris :
— La panthère ne connaît pas d'amis, elle tue par plaisir.

Birama avait entendu également les propos que tenait le père Benfa sur l'hyène, dont le cri sinistre éveille toute la forêt, l'hyène, la peureuse. Mais tous ceux qui parlaient d'animaux, de chasse, traitaient avec respect le lion, le maître, noble jusque dans sa démarche. Birama fixa longuement le père Djigui ; il remua les lèvres, mais aucun son ne sortit. Un temps s'écoula.

Puis encouragé par la bonne humeur que son oncle manifestait, le jeune citadin, sans relever la tête, lui dit :

— Je voudrais assister à la veillée de ce soir.

Le père Djigui devint sombre.

— Non, fit-il d'un ton sec, que voudrais-tu y faire ?

— Je voudrais aller avec toi comme Sibiri quand il était là.

Le père Djigui ne répondit pas. Il devint soucieux.

— Oui, se disait-il, tu es mon neveu, au même titre que Sibiri. Mais toi, tu as fréquenté les Blancs. Tu parles leur langue, tu as leur manière. Il est vrai que je suis le maître ; si je t'emmène, nul ne trouvera à redire.

Le père Djigui se disait également que ses compagnons l'admiraient encore plus s'il pouvait leur dire : « Voilà mon fils, il a été chez les Blancs sept ans, maintenant il nous revient. » Il sourit à cette idée et se lissa la barbe.

— Oui, se répétait-il, je leur dirai : « Il a été chez les Blancs sept ans durant et à présent il nous revient. »

Et j'ajouterai : « Le séjour dans l'eau ne fait jamais d'un tronc d'arbre un crocodile. » Le père Djigui, s'il n'avait rien contre les Blancs, ne voulait rien d'eux non plus. Il eût préféré, ainsi que les autres vieux, que le Blanc restât dans les villes et ne vînt jamais dans le village. Le Blanc veut tout savoir, il n'oublie même pas les vaches.

— Tu as combien d'enfants, combien de bœufs, as-tu un fusil ? etc.

Les jeunes du village avaient fini leur danse. Il était environ une heure du matin. Tout était calme. Les crapauds, par leur coassement continu, appelaient la pluie. Le fleuve gémissait. Le père Djigui, étrangement habillé, vint trouver Birama.

— Il est temps, viens.

Une trompe venait de retentir, suivie de sept coups de tam-tam. Birama avait été « préparé » par son oncle. Il s'habilla aussi étrangement que lui. Sur le seuil de sa case, il répétait maintenant ce que lui disait la voix solennelle du chasseur :

« Mes yeux verront, mais ma bouche restera close.

« Rien de vous ne m'étonnera.

« Vous m'avez précédé en tout.

« Que votre pouvoir un jour m'habite afin que je transmette à l'enfant obéissant. »

A ces mots, la case se remplit de fumée. Des voix s'élevèrent.

— Mais... fit Birama.

Le père Djigui se mit à rire.

En un clin d'œil, la fumée se dissipa.

Birama fixa curieusement son oncle. Ils échangèrent un sourire et le père Djigui se mit en route. Déjà, la peur naissait en Birama.

Mais il se rassurait. Devant les pas fermes et le bonnet rouge de son oncle, il semblait se rappeler les mots de l'Aède : « Celui qui est sur le dos de l'éléphant ne doit pas craindre la rosée. »

deux pas d'obtenir son-diplôme d'instituteur, a-t-il préféré rester infirmier dans un village ? Il est certainement beaucoup plus instruit que la plupart des commis que nous voyons à la ville. Ah ! Tiéman ! Pourquoi donc ne l'ai-je pas connu plus tôt ? Il m'aurait parlé longuement de tous les pays qu'il a vus. J'ai confiance en lui. Il m'a promis de parler au père Djigui ; il m'a dit :

— Je ferai mon possible auprès du vieux afin que tu puisses continuer tes études ; ainsi, Famagan ira chercher ailleurs et tu seras avec Samou. Ah ! Tiéman ! que je suis heureuse de pouvoir continuer mes études et rester avec Samou.

Samou, si tu savais ce qui se prépare en ce moment ! Oui, quelque chose se prépare. Si encore je pouvais t'écrire, mais dans ce trou, il n'en est pas question. Le « courrier » passe tous les quinze jours et les lettres arrivent rarement à bon port. J'aurais pu envoyer un mot par un voyageur, mais depuis mon arrivée, personne n'a encore quitté le village.

J'aimerais tant savoir ce qui s'est passé depuis mon départ, j'aimerais tant savoir ce qu'est devenue la ville depuis mon départ. J'aimerais tant savoir ce que tu fais, Samou.

« Je suis contente d'avoir fait la connaissance de Tiéman, se dit Kany quand elle fut seule. Il est vraiment gentil, il donne de bons conseils. D'ailleurs, s'il a pu gagner l'amitié du père Djigui, c'est qu'il doit connaître beaucoup de choses. Ah ! si tous les aînés de la ville étaient comme lui, les jeunes auraient de sages guides. Le père Djigui l'aime bien. »

— Voilà mon ami Tiéman-le-Soigneur, nous fit-il ; nous ne sommes pas toujours du même avis, car il n'y a pas qu'une seule piste pour aller à la rivière. Tiéman a souvent la sagesse des vieux ; il avait raison celui qui disait : « Le jeune qui a parcouru cent villages est l'égal du vieux qui a vécu cent années. »

Où, Tiéman est un sage ; il est instruit, il a voyagé étant soldat, à travers l'Europe. Mais diable, pourquoi Tiéman, qui était à

fil, mais Samou répondait invariablement qu'il n'avait rien et qu'il se sentait très bien. Il demeura en dehors de la vie du quartier jusqu'à ce que deux événements aient secoué la ville.

Le premier fut une épidémie de méningite cérébro-spinale. Elle avait commencé par les quartiers du nord et avait petit à petit gagné tous les quartiers de la ville. Cette maladie, disaient les vieux, n'avait été connue en Afrique que durant cette guerre. Ils disaient également que les soldats noirs l'avaient ramenée du pays des Blancs.

— Nos pères ne nous en avaient jamais parlé, c'est une maladie de l'ère européenne. « La nuque de bois », comme fut surnommée la cérébro-spinale, fut pour la ville une véritable calamité. L'enfant se plaignait de la tête, vomissait et mourait sans que rien n'ait pu y faire. Des cris de douleur, de consternation se multiplièrent et toute la ville revêtit une physionomie de deuil.

Les rues des quartiers indigènes, ordinairement éclairées par les petites lampes des marchandes de fruits, étaient devenues sombres, ténébreuses ; les marchandes ne vendaient plus. Les tam-tams aussi s'étaient tus. Et les enfants qui organisaient leurs rondes

— Le petit n'est pas bien ; un matin lui a sans doute lancé un mauvais sort ; Coumba, tu devrais en parler à Ousmane le marabout.

Massa la marchande de fruits était venue voir maman Coumba. Elle trouvait Samou bizarre depuis quelque temps ; des voisines avaient fait la même constatation ; elles avaient longuement murmuré entre elles ; et Massa, en raison de ses liens d'amitié avec maman Coumba, avait décidé de lui en glisser un mot.

En effet, depuis le départ de Kany, lui qui d'habitude aimait tant plaisanter les vieilles, qui écoutait patiemment leurs histoires, leur disait tout juste bonjour. Il ne fréquentait plus les places où se réunissaient ses jeunes compagnons.

Maman Coumba savait bien de quoi il s'agissait. Elle essaya en vain de raisonner son

joyeuses et criardes après les repas du soir ne se montraient plus. Les vieux, désemparés, criaient à la malédiction, car la cérébro-spinale semblait surtout en vouloir aux jeunes :

« Malédiction, disaient les anciens, ceux qui devraient nous enterrer meurent avant nous, qu'allons-nous devenir ? »

Un lourd silence planait sur toute la ville, interrompu quelquefois par le chocneur sinistre des pleureuses. Le deuil allait de porte en porte et chaque famille attendait passivement son heure. On fit des offrandes, on organisa une prière publique et, ce soir-là, la voix de Fadiga, le muezzin, avait quelque chose de pathétique. Tous les vieux étaient là, recueillis, le visage marqué par l'angoisse. Debout sur le toit de la mosquée, la silhouette blanche de Fadiga le muezzin avait quelque chose de divin. Certes, les mots étaient les mêmes que ceux des autres jours, mais dans sa voix, on sentait quelque chose de profond, et ces paroles avaient le souffle d'un dernier espoir. Tous les vieux priaient et s'adressaient à Dieu. Ils n'avaient pas peur de mourir, les anciens. Ils avaient déjà vu des choses et des choses, ils demandaient donc ce soir-là au Tout-Puissant de frapper plutôt parmi les vieux, d'orienter la cérébro-spinale vers

eux qui n'attendaient plus rien, vers ceux qui avaient connu la jeunesse et la sagesse, mais d'épargner ceux qui avaient sur leurs épaules les charges des jours à venir. Ainsi, l'ordre des choses serait respecté.

Samou était sorti de sa réserve. Les vieux lui demandaient sans cesse des explications sur cette curieuse maladie; ils lui demandaient aussi des moyens pour se garantir. Mais Samou, qui n'était pas instruit en ce domaine, se contentait de leur dire ce qu'il savait de l'école.

C'est-à-dire que la maladie était due à un microbe et qu'il fallait arroser les cases avant de les balayer.

Après avoir satisfait ses macabres désirs, le génie de la cérébro-spinale se retira, laissant derrière lui le deuil et le désespoir.

Le second événement couvrait déjà depuis longtemps. Il fut d'abord annoncé par les premiers soldats qui étaient revenus de la guerre.

— Bientôt, tout le monde sera citoyen, disaient-ils. On nous a parlé là-haut. Il n'y aura plus de travail forcé. Dans l'armée, il n'y aura plus de différence entre soldats. Tous seront habillés de la même façon, tous auront droit au même traitement. Il y aura les mêmes écoles pour tous les enfants, Blancs

comme Noirs. Il y aura également la même justice et nul n'ira en prison sans être jugé. Bientôt, tout le monde sera bien.

Les gens s'étaient emparés de la nouvelle, mais les vieux, qui disaient être habitués à des bruits de la sorte, demeurèrent sceptiques, et leur attitude contrastait fort avec l'enthousiasme que connaissaient les jeunes ; les dires des soldats avaient été commentés et recommandés par ces derniers ; tout cela était si merveilleux...

Il y eut un peu de remue-ménage dans la ville, puis on n'en parla plus, ce fut l'oubli.

Sitôt l'épidémie de cérébro-spinale éteinte, les premiers voyageurs venus de l'Ouest avaient annoncé de profonds changements. Quelques commis avaient cette fois-ci confirmé la nouvelle et la foule avait pris la chose à cœur.

Au marché, devant les magasins, sur les places, on discutait, on gesticulait, on se passionnait.

Dans les bureaux, il n'était plus question que de cela, c'était sûr ; certains commis assuraient avoir lu la nouvelle dans les communications.

On se passionna de plus en plus ; les jeunes dans les salles de danse, les femmes sur les

routes du marché, les vieux eux-mêmes dans leur cercle, partout où l'on pouvait se voir, il n'était plus question que de jours sans travail forcé, de jours de liberté et de justice.

Un dimanche matin, sur la grande place du quartier, une assemblée se forma. La foule était de plus en plus remuante, de plus en plus dense. On parlait des jours de misère dont on annonçait l'agonie et chacun disait à son voisin ses souffrances particulières. Des murmures s'ajoutaient en une sorte de grondement sourd. Visiblement, ces gens-là attendaient quelque chose. Tout d'un coup, et comme par enchantement, il y eut un grand silence. On leva les yeux. Makhan, un fils du quartier, venait de grimper sur un toit, face à la foule.

— Nous sommes pour la justice et l'égalité ! hurla-t-il. Nous ne voulons plus être d'éternels subordonnés. Nous ne voulons plus qu'il y ait deux poids et deux mesures. Nous ne voulons plus être des sujets ! !

C'est le coup de tonnerre. Le mot est lâché, on regarde autour de soi, personne ne bouge, les policiers sont là et ne font aucun geste à l'adresse de Makhan, ils écoutent et acquiescent eux aussi. Est-ce possible ? Dire ça tout haut !

Mais toujours rien, rien ne bouge. Makhan est là, pas en prison ; décidément, les temps ont changé !

— A travail égal, salaire égal. Nous en avons assez de travailler pour rien ; nous voulons la justice !

La foule tonne, mains et visages se tendent vers Makhan.

Makhan a parlé, il a dit tout haut ce qui hier encore ne se disait qu'entre frères, et rien n'en est résulté. Makhan est un homme ; les temps ont changé.

Temps nouveaux ! Temps nouveaux ! Le villageois qui s'était réfugié dans la ville envisage le retour parmi les siens, car le travail forcé va mourir et il sera désormais protégé par les lois ; il devient un homme libre. Le commis est heureux, il ne sera plus l'éternel subordonné, il aura le salaire qu'il mérite. Les jeunes pourront faire les études qui leur plaisent. Ils ne seront plus limités... Le soldat sera dans les mêmes conditions que le soldat blanc. Oui, tout le monde sera bien, et le tam-tam gronde de plus belle.

Sidi avait couru chez Samou : « Viens, avait-il dit, l'heure sonne... » Ils avaient écouté avec transport la voix de Makhan. A côté de Sidi, un Blanc fumait sa pipe et écoutait. C'était

Monsieur Donzано, leur ancien directeur d'école. Après le discours, M. Donzано se tourna vers ses anciens élèves.

— Bonjour jeunes gens.

— Bonjour Monsieur.

— Vous avez entendu ?

— Oui, Monsieur.

— Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien...

— Il a raison, je suis de son avis.

Surprise chez Sidi et Samou.

— Vous devriez venir chez moi, reprit

Monsieur Donzано, on discutera de tout cela.

— Vraiment tout a changé. C'est la première fois que Monsieur Donzано s'entretient si familièrement avec ses élèves... Il est question d'élire des représentants...

— Voyez-vous, jeunes gens, je suis entièrement d'accord avec Monsieur Makhan, mais je trouve qu'il nous faut aller doucement. Il ne faut rien précipiter.

— Monsieur, c'est une question de vie ou de mort. Les gens souffrent...

— Certes il y a beaucoup d'erreurs qu'il faut réparer, mais il est question de créer des assemblées ici, n'est-ce pas trop tôt ?

— Mais, Monsieur, il y a toujours eu des assemblées en Afrique. Il n'y avait pas que

l'anarchie et l'esclavage avant l'arrivée des Européens.

— D'accord, mais nos méthodes sont toutes nouvelles pour vous.

— Oui, mais le tort est de vouloir implanter toutes vos méthodes ici ; à ce compte-là, il nous faudrait des siècles. Il n'y avait certes pas de machines avant l'arrivée des Européens, mais il y avait une organisation sociale.

— Oui, je suis de votre avis, mais dites-moi ce que désirent les vieux.

Et Monsieur Donzано prit un carnet et un crayon.

— Voyez, Monsieur, avant l'arrivée des Européens, les vieux avaient leur mot à dire dans les affaires du village ; il y avait, auprès du chef, un conseil de notables ; aujourd'hui il n'y a qu'un chef, lequel reçoit et exécute les ordres de l'administrateur blanc.

— Oui, mais les vieux sont illettrés, comment voulez-vous qu'ils puissent gérer les affaires du village ?

— Le chef est aussi le plus souvent illettré, Monsieur. D'ailleurs, les vieux, s'ils ne savent pas lire, connaissent mieux que quiconque les besoins de leurs communautés. Pourquoi ne pas constituer des conseils de notables et adjoindre à chacun d'eux un agent de l'admi-

nistration pour traiter des questions modernes. Il faut que nous participions à la gestion des affaires des villes et des villages.

Il faut abolir le travail forcé pour qu'il y ait la bonne entente, il faut qu'il n'y ait plus de discrimination du tout.

— D'accord, vous pouvez compter sur moi. Je vous ai toujours estimés. Dites-le autour de vous, vous avez un ami en moi.

— Tu vois, Samou, ce que je te disais, tout va changer à présent, nous pourrions connaître enfin la belle vie.

Sidi parlait et gesticulait dans la rue. Il faisait des projets, il parlait de ses études. Mais Samou était moins enthousiaste. Il pensait à Kany. Sidi finit par s'en apercevoir.

— Ne t'en fais pas, lui dit-il, le père Benfa comprendra à présent que l'avenir est de ton côté. Famagan aura sûrement peur, tu vas voir.

« Sidi a peut-être raison, pensa Samou quand il se trouva seul chez lui. Le père Benfa comprendra que les temps ont changé. Il comprendra que je peux être quelqu'un, que je serai quelqu'un. Tout s'arrange. Ah! si je pouvais annoncer cette bonne nouvelle à Kany, si je pouvais lui parler de tout cela, comme elle serait heureuse! »

Birama et Kany se retournèrent. A quelques mètres d'eux, celui qui venait de parler ainsi était un petit vieux couvert de haillons et tenant en main sa petite guitare, sorte de calebasse couverte d'une peau de lézard sur laquelle s'étire un crin de cheval. Le lion rugit de nouveau et le petit vieux, visage épanoui, les narines dilatées, reprit :

« Si le roi a son sceptre, tu as ta crinière, et ta démarche est aussi belle que la danse royale. »

Un monceau de bois flambait, pétillant au milieu du cercle que formait une foule enthousiaste et bruyante. Les tam-tams ne battaient pas encore. Les femmes s'impatientaient, chantaient et dansaient. Tout était désir de rythme et soif de mouvements ! Soudain, un homme, torse nu, un masque étrange sur le visage, s'avança au milieu du cercle, tirant derrière lui un bouc qui avançait à grand-peine. Le silence se fit comme par enchantement. L'homme fit face aux tam-tams, posa le pied sur la corde à laquelle était attaché l'animal, leva les bras au ciel, se tourna vers les femmes, fit le même geste et quitta la scène. Immédiatement après lui, des battements de mains crépitérent. Les trompes retentirent. Le sol parut trembler, les arbres frémirent, les

— Je suis venu vous chercher. Je vous emmène au tam-tam. Aujourd'hui commentent les préliminaires de la troisième danse : la fête des piroguiers.

Tiéman parlait tandis que Kany le dévisageait. Birama bavardait avec le père Djigui. Le ciel était aussi bleu que le fleuve au crépuscule. La lune infatigable fuyait les nuages.

De loin parvenaient les cris lugubres de l'hyène, la plus peureuse des bêtes.

Quelques femmes, le torse oint de beurre de karité, passaient rieuses à côté de Tiéman et de ses amis.

Un rugissement se fit entendre. Des moutons et des chèvres qui rumaient contre les petits murs des maisons s'éparpillèrent, effarouchés.

— La brousse est à toi. O crinière d'or, toi que jalouse la foudre du chasseur !

flûtes sifflèrent et le tambour gronda ; tous ces instruments mêlant leurs sons annonçaient aux villages environnants les préliminaires de la troisième danse.

Une demi-douzaine de jeunes filles avançaient en dansant. Une demi-douzaine de garçons marchaient vers elles. Autour du feu de bois évoluaient des torsos noirs, séparés par la lueur et des sourires joyeux.

— Vous n'avez pas ça à la ville ! dit Tiéman avec une enfantine fierté.

— Je n'allais pas au tam-tam, répondit Birama, sans quitter des yeux la danse et les danseurs.

— Pourquoi ?

— Euh!... Eh bien...

— Ah ouï!... je vois, ça ne t'intéresse pas.

Tu n'es d'ailleurs pas le seul, tous les jeunes évolués sont comme toi.

Tiéman s'approcha et mit la main sur l'épaule de son ami.

— Mon vieux ! vous avez tort. Nous avons de très belles danses, une très belle musique.

Birama fit l'étonné. Il regarda Tiéman sans mot dire.

— Oui, oui, insista l'infirmier, vous avez tort de vouloir tout laisser tomber. Vous avez

tort d'essayer d'imiter les Européens en tout. Comprends-moi bien. L'homme européen n'est qu'un des multiples aspects de l'homme. On ne vous demande pas d'être Européens. On ne vous demande pas de vous défigurer.

Birama essaya de placer un mot. Mais Tiéman ne lui en laissa pas le temps.

— Il n'est pas question pour vous de fuir votre milieu. Cherchez plutôt à agir sur lui. Cherchez à sauver ce qui doit être sauvé et essayez d'apporter vous-mêmes quelque chose aux autres : une figure dans l'ébène, le paysage rutilant de chez nous sur une toile de peintre !

Tiéman oubliait le tam-tam. Il prononça ces dernières paroles avec une chaleur toute particulière. Puis, il bourra sa pipe de terre cuite et frotta une allumette.

— Il ne s'agit pas évidemment de tout accepter. Mais faites un choix. Les coutumes sont faites pour servir les hommes, nullement pour les asservir. Soyez réalistes ; brisez tout ce qui enchaîne l'homme et gêne sa marche. Si vous aimez réellement votre peuple, si vos cris d'amour n'émanent pas d'un intérêt égoïste, vous aurez le courage de combattre toutes ses faiblesses. Vous aurez le courage de chanter toutes ses valeurs.

J'étais comme vous. Quand j'avais ton âge, je ne connaissais rien de ces choses-là. Mais, crois-moi, j'ai compris ma bêtise, un jour. J'étais alors soldat en Europe. Il y avait eu une fête au régiment ; on nous avait demandé de présenter un numéro folklorique. Je ne savais rien ; ni danse, ni chant de chez moi ; je n'étais d'ailleurs pas le seul ; presque tous ceux de mes camarades qui avaient fait l'école étaient dans ma situation. Les Blancs ont dansé ; avocats, professeurs, ingénieurs, médecins avaient revêtu les costumes de leur région et avaient chanté dans leur dialecte.

Nous étions là dans une sorte d'angoisse, et le plus fort, c'est que nous avions honte de dire aux Blancs que nous ne savions rien de chez nous !

Heureusement, nous n'étions pas les seuls représentants de l'Afrique ; il y avait d'autres soldats. Ceux que nous nommions avec mépris les ignares. Nous étions fiers d'eux ce jour-là : fiers de les voir bondir le visage épanoui au son des tambours. Nous avions le sentiment qu'eux au moins apportaient quelque chose aux Européens, nous avions le sentiment que notre pays vivait en eux.

Sans eux, qu'aurions-nous fait ? Des danses européennes peut-être ! Cette soirée m'a fait

comprendre la vérité. L'humanité serait vraiment pauvre si nous devions tous nous transformer en Européens. Il est souhaitable que dans des rencontres de ce genre chacun puisse apporter son chant, sa danse.

Birama écoutait sans perdre de vue un pas de la danse ; les tam-tams ralentissaient ; il se tourna vers Tiéman.

— C'est la fin ?

— Non, c'est le commencement ; maintenant les vieux vont danser leur danse à eux, vous allez voir défilier les maîtres des corporations. Écoutez !

Les tam-tams reprirent sur un rythme nouveau et toute l'assistance se mit à genoux.

Un vieux, armé d'une houe, avança vers la scène.

— Les laboureurs, murmura Tiéman.

Les tam-tams jouèrent en sourdine, le vieux vint au milieu du cercle, poussa une sorte de hurlement, jeta la houe et leva les bras au ciel ; l'instrument se mit à tourner sur lui-même comme si des mains invisibles le maniaient.

— Formidable ! lança Birama à l'adresse de sa sœur. Tu as vu ?

Les tam-tams grondèrent, le vieux ramassa la houe, la jeta en l'air sept fois et hurla de

nouveau. Les visages se levèrent. La houe ne retomba pas et, tandis que les yeux semblaient la chercher à travers l'espace, le vieux alla s'agenouiller, immobile, devant les tam-tams. On le vit se relever quelque temps après, sa houe sur l'épaule.

— Terrible! s'exclama Birama.

Des murmures s'élevèrent parmi les spectateurs.

De petits tam-tams sonores annoncèrent les tisserands. Un vieillard sec, de haute taille, apparut sur la scène, un pagne à la main. Les tam-tams jouèrent en sourdine.

Le pagne se ramassait en boule, se tordait et s'étendait au cri du maître. Birama ne dit plus rien ; à quoi bon ! Il ne put réprimer un mouvement de surprise lorsque, les trompes sonnantes, le père Djigui dans ses habits de chasseur parut avec son fusil.

— C'est lui, c'est lui, dit-il à Kany, regarde-le.

Lettre de Tiéman à Samou

« Cher Samou,

Sans te connaître, j'ai été amené à jouer un rôle dans ta vie. Kany t'a sûrement parlé de moi... J'ai vu le père Djigui. Je lui ai parlé. Il a décidé qu'il interviendrait auprès de Benfa afin que Kany puisse continuer ses études. Or, si Kany continue ses études, tu seras son mari. Voilà donc qui est fait.

J'ai appris que tu es un brillant garçon. Sache que Kany est aussi une fille qui mérite beaucoup. Tous les deux, vous avez écorché l'un des plus importants problèmes de chez nous. Mais sachez ceci : vos parents ne cherchent nullement à vous nuire. Le sentiment de la famille chez nous est plus fort que par tout ailleurs. S'il y a des conflits entre les vieux et nous, c'est que nous représentons

un peu deux mondes différents. La conciliation est possible, c'est à vous à en prendre l'initiative. Nous avons vécu coupés de notre monde. Nous lui avons fait grief de n'avoir pu nous laisser ni machines, ni buildings. Cependant, les machines et les buildings ne sont pas tout dans la vie. Il y a les valeurs morales. Ce sont elles qui conditionnent l'homme. Vous en ferez bientôt l'expérience avec les temps qui naissent. L'homme n'est pas seulement celui qui crée, mais celui dont l'œuvre contribue à fonder la communauté humaine. La technique ne saurait être un critère de supériorité. Elle n'est en quelque sorte qu'une volonté, une orientation, un besoin. De nouveaux problèmes se posent à nous. Il s'agit de rétablir un équilibre détruit par l'aveuglement et la recherche des intérêts égoïstes. Ayez le courage de marcher de l'avant. Chez nous on croit, chez nous la ferveur est possible, et chez nous la fraternité est une vérité. Marchez avec nos valeurs, marchez courageux et refusez la haine, car si de la haine vous tirez votre ferveur, le jour où la haine disparaîtra, vous sciez un peuple mort!

TIÉMAN. »

Arriva le jour du départ. Ce jour-là, le soleil parut se lever plus tôt que de coutume, l'air était plus frais, plus accueillant. La veille, les jeunes du village avaient dansé dans la cour du père Djigui. Le tam-tam avait résonné en l'honneur de Birama et de Kany. Les cadeaux encombraient leurs cases.

Conduits par le père Djigui, Birama et Kany, comme le premier jour, étaient allés saluer le chef et les notables du village.

Kany avait attendu en vain un mot de Tiéman, un mot sur Samou et sur le père Djigui. Mais Tiéman n'avait rien dit, si ce n'était des choses absolument sans rapport avec son angoisse. Et la fille de Benfa avait pleuré. Maintenant, au bord du fleuve, les jeunes citadins attendaient Tiéman au milieu d'un groupe de villageois. Kany ne quittait pas des yeux le sentier du dispensaire. Elle

parlait à Birama, mais en réalité, elle ne savait pas ce qu'elle disait. Elle attendait et chaque minute accroissait son désespoir, augmentait sa peine. Enfin Tiéman arriva en courant.

— Ah, j'ai quelque chose pour toi, Kany. Tiéman tira de sa poche une lettre qu'il tendit à Kany.

— Un de mes amis qui vient de la ville me l'a confiée pour toi :

« Kany,

Du nouveau... et du beau.

Maman Téné est venue chez moi avant-hier. Elle a parlé à ma mère. Voilà ce qui a été dit :

Ton oncle Djigui, dans un message, a demandé au père Benfa de te laisser continuer tes études, de te laisser à l'école jusqu'à ce que tu deviennes ce que tu veux être. Que lui le veut ainsi.

Le père Benfa a transmis le message à Famagan. Ce dernier a répondu que lui, n'allait pas passer sa vie à attendre une fille alors qu'il y en a par milliers dans la ville. Il a failli se battre avec Sibiri. Ce n'est pas tout. Ton oncle a ajouté :

« Il est dans l'ordre des choses que la fille qui nage bien soit donnée à un bon piroguier. »

Ah! Kany! Toi! la liberté! Il me semble lire, écrit en lettres d'étoiles sur le toit du monde, que la vie continue. »

Kany se jeta au cou de Tiéman et pleura.

La lettre de Samou fit pleuvoir de la joie dans le cœur de Kany, ce fut comme si tout l'univers lui souriait, la nature à ses yeux revêtit la robe du bonheur.

Dans le chaland qui la ramenait, Kany rêvait. Elle parlait à Samou, ils riaient aux éclats face à un horizon merveilleux. Plus rien ne les arrêtait désormais. Les projets d'avenir qu'ils faisaient cette fois, semblaient déjà en partie réalisés.

Le chaland était lent, très lent ; tout au moins, c'est ce que pensait Kany. Les piroguiers chantaient invariablement et l'eau murmurait sous leurs longues perches verdâtres. Au loin, fuyait la sarcelle, tandis que l'aigrette, curieuse, suivait dans le ciel ce monstre noir qui glissait, glissait sur l'eau.

Une femme se leva, s'appuya sur le rebord du chaland, regarda la berge, cette berge qui s'éloignait progressivement. Elle se pencha, prit un peu d'eau dans le creux de la

main, la fit couler entre ses doigts, répéta à plusieurs reprises le même geste, murmura et entonna :

*O toi qui m'entends, ô Djoliba,
Guide-moi dans ta voie.
Tout en toi est force, car tout en toi est sagesse.*

.

*O tu es le même et tu as le même rire.
Fidélité, coule et coule vers le rendez-vous.
Fidélité, coule et coule vers le destin.
Combien t'ont vu et te voient encore !
Combien ne t'ont pas vu et te sentent quand
[même.*

*Tu as choisi un chemin, inlassable, tu le suis.
Au rocher qui l'arrête, tu souris.
Aux piroguier qui te guides, tu souris.
Tu sais avoir la fougue de l'épervier,
Et tu sais montrer la sagesse des années.
Enseigne-moi, ô fleuve de mes pères,
Enseigne-moi, ô Djoliba, enseigne-moi donc la
[fidélité.*

*Dans les jours de lumière, enseigne-moi,
O miracle, fidélité dans les jours sans étoiles.*

Mon cœur te supplie, enseigne-moi fidélité.

Kany eut les larmes aux yeux. Elle se tourna vers la chanteuse et lui sourit. La chanteuse resta debout quelques instants, puis soupira et regagna sa place. Kany la regarda et lui sourit encore. Sans un mot, la chanteuse mit ses mains en cornet devant la bouche :

*Que vais-je devenir à présent ?
Que vais-je devenir, ô mon Maître ?
Depuis que tu es parti, le soleil
S'éclipse à chaque instant,
L'oiseau perd de sa mélodie,
Ma voix tremble et me trahit,
Tandis que les pleurs me viennent.*

— C'est pour toi, dit-elle à Kany, toi à qui manque quelqu'un ; puisse mon chant vous lier davantage.

Kany ne put rien dire, elle remua les lèvres, ce fut tout.

Sitôt qu'elle eût posé ses bagages, Kany courut chez Samou. Le père Benfa était absent, Sibiri dormait ; maman Téné était à la cuisine

ses coépouses lavaient autour du puits. Toutes se mirent à rire lorsque Kany leur dit qu'elle allait faire une commission.

Samou était devant sa porte. Il discutait avec un camarade, un journal à la main. Kany arriva en courant et à une cinquantaine de mètres elle cria : « Samou, Samou ! » Samou jeta le journal et courut à Kany.

Samou ! Samou ! Kany ! Kany ! Ils restèrent immobiles et silencieux. Puis Samou l'entraîna chez lui ; et là encore ce fut le silence. Jamais Kany ne parut si timide ; maintenant s'était envolé tout ce qu'elle s'imaginait dire à Samou. Ils restaient pensifs tous les deux, rêvant peut-être à ce demain qu'ils bâtiraient ensemble.

Samou était accueilli dans la famille du père Benfa ; les coépouses de maman Téné l'appelaient déjà « notre gendre », les petits frères de Kany, Nianson et Karamoko, le taquinaient comme cela est de coutume ; et Samou leur apportait souvent des petits cadeaux ; il sortait avec Kany au vu et su de tous ; c'était tantôt une promenade vers la colline sous les yeux du malicieux cynocéphale, tantôt au bord du fleuve pour entendre les litanies des piroguiers. Kany était heureuse. Ses camarades partageaient sa joie et Sidi le tribun disait que le monde nouveau commençait.

Un jour, au cours d'une discussion chez Sira, le tribun avait déclaré :

— L'exemple de Kany doit être suivi ; quel que soit le « sacré » de certaines de nos institutions, il ne faut hésiter à leur faire la guerre, si elles doivent nous maintenir en état

d'infériorité par rapport aux autres peuples.

Nos parents hier avaient raison, mais aujourd'hui les choses ont changé, il faut qu'ils comprennent ; l'intérêt du pays le veut.

— Non, non, avait répondu Samou ; j'ai bien réfléchi à ce qui nous arrive, j'ai été aiguillé par un de nos aînés qui a été en Europe et y a vu beaucoup de choses. Voyez-vous, quelle que soit l'issue de cette affaire, je n'en voudrai jamais aux parents de Kany. Ils ne sont pas seuls responsables. Notre drame, c'est d'avoir été l'enjeu d'une bataille, d'avoir suivi le chemin le plus facile. Nous n'avons pas été élevés dans les valeurs de notre pays. On nous a éblouis et nous n'avons pas pu résister. Les Européens ont tout brisé en nous ; oui, toutes les valeurs qui auraient pu faire de nous les continuateurs de nos pères et les pionniers d'une Afrique qui, sans se renier, s'assimilerait l'enseignement européen. L'école, avouons-le, nous a orientés vers le monde européen. Le résultat a été que nous avons voulu transplanter l'Europe dans nos villages, dans nos familles. On ne nous a rien dit sur notre monde, sinon qu'il était arriéré.

— Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis, cria Aliou, et Sira mit le phono en marche.

Un soir, rentrant d'une promenade, Kany vit sortir de chez elle Famagan et quelques-uns de ses amis. Sibiri et le père Benfa les accompagnaient. Tout le monde était de bonne humeur. On riait aux éclats, on se donnait la main. A la vue de Kany, les rires cessèrent, tout devint silencieux. Kany s'arrêta dans le vestibule, son cœur battit à se rompre, elle alla dans sa case et se mit à pleurer. Elle sut que ce n'était pas fini...

Le lendemain, Kany, feignant d'oublier ce qu'elle avait vu la veille, se mit à chanter Samou devant toute la famille réunie. Le père Benfa fronça les sourcils ; ce geste, qui n'avait pas échappé à Kany, la confirma dans ce qu'elle savait désormais : ce n'était pas fini.

En effet, ce n'était pas fini.

Après le message du père Djigui, le père Benfa avait dit à Famagan :

— J'arrangerai tout cela avec mon frère. En attendant, patience, j'arriverai à mettre Kany à la raison.

Le père Benfa avait élaboré son plan. Ne pouvant désobéir au père Djigui qui était son aîné, il décida d'accepter Samou chez lui, un moment. Il pourrait alors, en sous-main, engager les démarches nécessaires

pour obtenir l'accord de son aîné. Il lui enverrait un messager choisi parmi les plus habiles troubadours de la ville et le père Djigui, sage parmi les sages, ne tarderait pas à rejoindre le camp des anciens. Et ce messager avait quitté la ville le soir même où Kany avait rencontré Famagan, ses amis, Sibiri et le père Benfa.

Le père Benfa ayant donc froncé les sourcils, Kany s'était tue. Il y eut un silence ; Birama et Nianson se regardèrent. L'atmosphère devint tendue. La colère grondait en Birama, mais il n'osa rien dire et se borna à jeter un regard de sympathie à sa sœur. Le père Benfa, comme s'il ne se souciait nullement de son entourage, parla de l'orage de la veille et de la crue probable du fleuve.

Le repas fut aussi silencieux. Du côté des hommes, les cadets, boudant Sibiri et leur père, avaient gardé un ostensible silence. Du côté des femmes, Kany demeurait triste, muette, rien ne pouvait la dérider, ni les taquineries de Boubouny, le petit singe, ni les petites histoires que racontaient les coépouses de sa mère. Maman Téné l'observait, lui lançait de furtifs regards, essayait de l'intéresser à ce qui se disait, mais elle demeurait lèvres closes.

Après le repas, Birama, qui avait reçu la visite de Sidi, raconta à ce dernier ce qui se tramait dans la famille. Sidi, un peu désemparé, lui dit qu'il n'y comprenait plus rien.

— Mon père croit avoir raison, lui dit Birama, jamais il ne consentira au mariage de Kany et de Samou. L'autre soir, j'ai saisi quelques bribes de ce qu'il disait à un de ses amis :

« Les jeunes, parce qu'ils savent lire, écrire, veulent nous mener. J'ai toujours eu des difficultés avec mes enfants qui sont à l'école. Cette fois-ci, je leur prouverai que je suis encore en vie. »

— La révolution n'est pas pour maintenant, dit Sidi mélancolique ; avec les vieux, nous ne savons plus que faire. Mais vois-tu, Birama, les vieux comme le père Benfa, qui n'ont connu que l'Afrique, sont en général sincères quand ils cherchent à nous imposer le passé. Je connais des familles de soi-disant « lettrés » qui sont aussi bourrés de préjugés. Eux, quand ils marient leur fille, c'est absolument par intérêt. C'est peut-être contre eux que nous devons lutter.

Il y eut un silence. Sidi passa sa main sur sa figure, soupira et reprit :

— Je viens de croiser Kerfa-le-fou ; il m'a

tenu un discours vraiment bizarre, lorsque je lui ai annoncé le prochain mariage de Kany et de Samou ; après son gloussement habituel, il m'a dit :

— Je serais fort étonné que le père Benfa accepte ce mariage ; j'ai beaucoup d'estime pour Samou et Kany, mais malheureusement les choses sont ainsi.

— Et pourquoi ?

— C'est une vieille histoire, m'a-t-il répondu d'un air fort mystérieux. Oui, c'est une vieille histoire ! J'ai passé mon temps auprès des vieux. Vous m'avez traité de fou parce que je suis toujours en compagnie des vieux ou des gens de mon village. Pourtant, ces fréquentations m'ont enseigné beaucoup de choses. Les vieux vous considèrent vous autres comme une légion de termites à l'assaut de l'arbre sacré. Ils savent que vous êtes impatients, selon ta propre expression à toi, Sidi, de « flanquer tout par-dessus bord ». Et crois-moi, tout votre comportement tend à leur donner raison. Vous avez tout fait pour les dresser contre vous. Chaque famille est devenue un champ de bataille où s'affrontent jeunes et vieux. Vous auriez pu composer avec eux avec un peu de diplomatie, vous auriez trouvé la voie de la

conciliation. Mais hélas, dans les rues, vous ne les saluez plus ; quand ils vous donnent des conseils, vous répondez plus ou moins par des railleries. « Les tourbillons charrient des grains de fièvre », cela vous fait rire, mais pourquoi donc enseigne-t-on à l'école d'arroser les cases avant de les balayer ? Non, non, le père Benfa n'acceptera pas. Il croit avoir raison. Il défend contre vous ce que lui ont laissé ses pères ; il aurait fallu peut-être discuter un peu avec eux, leur démontrer poliment certaines de leurs erreurs. Ils auraient été fiers de vous, les vieux. Ils auraient renoncé d'eux-mêmes à pas mal de choses. Mais sans confrontation aucune, sans la moindre explication, vous leur criez : « Tout est mauvais. » Vous vous êtes engagés dans une voie qui maintenant se révèle une impasse ; pauvre Kany, pauvre Samou. Mais c'est toujours ainsi, ce sont toujours les meilleurs qui payent.

— Fou, complètement fou, lui ai-je dit. Mais tu vois, Birama, Kerfa a un peu raison ; le père Benfa, comme je te l'ai dit, est sincère ! Enfin, pour Kany, Samou et pour nous tous, souhaitons que tout s'arrange.

Il y eut un silence. Maman Téné, qui était sur le seuil de la porte, entra et vint se mettre juste contre le tara sur lequel était couchée Kany.

— Tu te demandes encore pourquoi ton père avait froncé les sourcils, lorsque tu as chanté Samou? Tout ce que je sais, c'est qu'il est inconvenant de parler de son fiancé en présence de ses parents. As-tu un peu réfléchi à cela? ajouta-t-elle en sortant.

Kany sursauta. Serait-ce cela? Ce n'est pas possible, pensa-t-elle. Au fond, pourquoi pas? Peut-être que rien ne se trame, malgré tout; j'ai peut-être simplement imaginé. C'est mon imagination qui travaille. Oui, oui. Je reconnais mon tort. On ne chante pas son fiancé devant ses parents. On ne parle pas de lui. Oh! que je suis sotté. Son visage s'illumina une seconde. Mais tout d'un coup, elle se laissa tomber sur le tara, effondrée. Non, ce n'est pas parce que j'ai chanté Samou, quelque chose se prépare contre moi, sinon pourquoi donc cette visite de Famagan? Non, non, pourquoi Famagan, mon père et Sibiri étaient-ils de bonne humeur? Quelque chose se prépare!

Elle se leva tout de même et se dirigea vers le puits, puisa deux seaux d'eau, son petit

Le soir, Kany alla trouver maman Téné dans sa case, lui demanda pourquoi le père Benfa avait froncé les sourcils quand elle avait chanté Samou. Maman Téné ne savait rien. Kany se rendit chez Birama; ce dernier ne lui dit rien non plus. Tout ce qu'il savait, c'est que quelque chose se tramait. Les coépouses de maman Téné ne savaient rien elles non plus. Kany se sentit perdue, elle se crut dans un monde inconnu, au milieu d'êtres avec lesquels elle n'avait rien de commun. Elle se retira dans sa case.

Le lendemain, maman Téné ne l'ayant pas vue au petit déjeuner, vint la trouver.

— Alors, tu viens manger?

— Je n'ai pas faim.

— Allons, tu n'es pas maligne du tout. Viens.

— Non, non!

cure-dents entre les lèvres, fit sa toilette et alla rejoindre maman Téné et ses coépouses autour de la calebasse de bouillie fumante, non pas qu'elle eût faim, mais parce qu'elle espérait savoir.

Lorsque Kerfa entra chez Samou, ses camarades étaient assis, tous sur le même tara, dans des attitudes plus ou moins figées. La chambre était silencieuse à tel point que Kerfa fut surpris de la trouver occupée. Samou, le coude sur le genou, le menton dans la main, regardait inlassablement par la petite fenêtre. Sidi avait un livre ouvert à la main, mais il regardait plutôt le mur d'un regard immobile.

Kerfa, bien qu'il fût un camarade d'enfance de Samou, ne le fréquentait pas aussi assidûment que les autres ; et sa présence, en cette heure de la nuit (le muezzin avait crié la prière du soir), était quelque chose d'insolite.

Habituellement, une telle situation aurait donné lieu à des exclamations ou à des commentaires de la part de Sidi ; mais le tribun

ne réagit presque pas et répondit ainsi que les autres d'une voix monotone au salut adressé par l'arrivant.

Kerfa fut le premier surpris de cette inertie. Après la discussion qu'il avait eue avec Sidi sur le comportement des jeunes à l'égard des vieux, après tout ce qu'il avait dit à Sidi, il s'attendait un peu à être malmené par ses camarades. Mais Sidi avait d'autres soucis. Il avait surpris une conversation qui se déroulait entre Famagan et un de ses amis. Famagan, l'air triomphant, annonçait son mariage ; il assurait que ce n'était plus qu'une question de jours. Il avait adressé des messages à ses parents de la ville voisine. Il préparait, avait-il juré, une fête dont on se souviendrait.

Affolé, Sidi était venu trouver Samou. Il n'y avait plus rien à faire, Kany était perdue pour eux. Birama, arrivé quelque temps après, fut mis au courant. Samou n'avait plus d'espoir. Terriblement gêné, Birama s'assit et tourna le dos à ses camarades. Le frère de Kany éprouvait un certain sentiment de culpabilité, une honte certaine. Des camarades commentaient à la rentrée des classes le mariage de Kany. Le père Benfa serait en cause. On parlerait de son incompréhension

et certains iraient jusqu'à parler de sa cupidité. « Il a vendu sa fille », telle serait la conclusion générale.

Birama se sentait déjà humilié. Il se demandait s'il aurait le courage de retourner en classe. Il ne serait jamais le même, car il porterait comme une tare la marque du malheureux geste que son père venait d'avoir. Certains camarades de classe iraient jusqu'à le juger de la même manière qu'ils jugeaient le père Benfa. Eux, ne chercheraient même pas à comprendre, ni à savoir tout ce que Birama avait tenté pour empêcher ce mariage. D'autres qui, moins injustes, pourraient croire à la sincère amitié qu'il avait pour Samou, jugeraient peut-être qu'il n'a pas fait tout ce que cette amitié lui imposait. D'une manière ou d'une autre, Birama appréhendait son sort, il ne pourrait ni s'associer aux réflexions désobligeantes faites à son père, ni les accepter ; il ne pourrait pas non plus défendre le père Benfa, car il désapprouvait au plus haut point ce mariage qu'il avait essayé de combattre de toutes ses forces.

Sidi, lui aussi, pensait aux conséquences de ce mariage, bien que les choses, pour lui, fussent un peu différentes. « L'homme des rêves », comme on le nommait, avait considéré

cette épreuve comme une sorte de champ d'expérience, qui devait finalement consacrer leur combativité. Il n'imaginait pas une défaite, car cette épreuve était un prélude au grand combat futur que Sidi devait mener avec son équipe. La défaite eut été le désespoir et la fin de tous les rêves.

Samou, Birama et Sidi pleuraient donc sur leur malheureuse tentative d'évasion. Ils avaient, certes, connu des moments d'espoir et des raisons de se réjouir, mais voilà qu'inexorablement le cercle se fermait sur eux.

Leur détresse était fort compréhensible ; elle n'aurait nullement paru hors de proportion aux yeux d'un homme habitué à leur milieu et à ses lois. Les Africains, qui passent à juste titre d'ailleurs pour être les plus féroces et cruels du monde, savent aussi être féroces et cruels. Et le mariage de Kany donnerait sûrement lieu à des réactions qu'un étranger ne pourrait imaginer.

Ayant tenté de porter atteinte à certains principes du groupe, Samou et ses camarades s'étaient délibérément mis à l'index. Et ce mariage consommé, ils seraient des parias ; leur présence dans un cercle quelconque donnerait lieu désormais à des silences

pénibles, à des chuchotements vexants, ou à des réflexions cuisantes. Rien n'y manquait.

Ceux-là mêmes qui auraient admiré leur courage et salué leur succès, seraient les plus implacables. Ils les auraient admirés, bien que silencieux et apparemment soumis, car ils sentaient eux aussi ce fardeau écrasant qu'est la tradition. Ils se heurtaient à chaque pas de la vie à ces obstacles que constituaient ces vieux principes, que les anciens semblaient avoir ostensiblement hérités sur leur voie. Ils seraient, ces timorés, aussi cruels, sinon plus que les vieux, car Samou et ses camarades porteraient désormais le poids de leurs espoirs déçus. Il faut dire aussi que la tentative de Samou et de ses camarades retentira sur l'attitude future des vieux du quartier et même de toute la ville à l'égard de cette génération, chez qui ils avaient toujours décelé un penchant au sacrilège.

Samou et ses camarades auraient ainsi confirmé tout ce qui se disait sur ces jeunes irrespectueux et légers.

Mais par contre, si de par leur propre mouvement les jeunes avaient réussi à empêcher ce mariage, les vieux, toujours prudents et sages, auraient compris la nécessité d'un

repli, d'une concession. Car la jeune génération aurait fait preuve de fermeté et d'opiniâtreté, qualités qui sont toujours à l'honneur dans les cercles anciens.

— J'ai quelque chose à vous dire, fit Kerfa d'une voix traînante et indécise, quelque chose d'important, et je vous prierais de m'écouter jusqu'au bout.

Voilà... Samou, il y a quelques jours, ta mère, maman Coumba et moi, avions entrepris une certaine démarche. Nous n'avions rien dit à personne parce que nous voulions savoir ce que cela donnerait. Aujourd'hui, je vous en parle, parce que nous croyons avoir réussi. Kany est un peu au courant. Elle nous avait tenu compagnie les premiers jours, mais elle ignore tout de nos résultats.

Il y eut quelques mouvements ; des regards mornes se posèrent sur Kerfa qui, la tête baissée, les mains dans les poches, continua de sa voix tremblante :

— Maman Coumba et moi avons été voir quelques vieux ; cela n'a pas été facile. Nous sommes mal tombés au début ; en effet, les premiers à qui nous avons parlé étaient des soutiens de Famagan. Ils savaient, nous ont-ils assuré, que ce dernier s'était engagé dans une mauvaise voie, mais ils lui avaient donné

leur parole et le soutiendraient jusqu'au bout. Après des nuits de démarches, nous sommes parvenus à gagner quelques vieux notables, dont le père Aladji et Mamary le troubadour. Ils iront parler demain au père Benfa. Mamary a déjà été deux fois chez Famagan. Il y a été avec toute une équipe de troubadours.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Tu es fou ?

— Non, je ne suis pas fou. C'est vous qui êtes fou !

— Non, Kerfa, tu n'avais pas à faire cela. Tu as donné à Famagan et à ces vieux l'occasion de se moquer de nous. Tu nous as mis à genoux devant ces vieux. Nous ne voulons pas de leur charité, nous n'acceptons pas d'aumône de leur part.

— Non, non, écoutez-moi. Je sais le sentiment qui vous anime en ce moment, c'est de l'orgueil. Il n'a pas sa place ici. Encore une fois, les vieux ne sont pas vos rivaux, mais vos aînés, vos pères. Avez-vous essayé de réfléchir à cela ? Ce sont des hommes qui vous ont donné le jour et qui, dans l'ordre normal des choses, devraient vous guider. Ils ont vécu dans un système donné, ce système a ses lois, ils les ont respectées, eux, ces lois ; ils ne s'en sont pas trouvés plus mal, au contraire ; en vous imposant une

route déterminée, ils pensent plus à vous qu'à eux. Les vieux sont plutôt malheureux. Imaginez un homme qui, encore très riche hier, se trouve aujourd'hui sans rien. On lui annonce que ses richesses n'ont plus de valeur ; ses greniers sont pleins de mil, on lui dit que le mil ne vaut plus rien ; il possède du bétail, on lui annonce que le bétail n'a plus de valeur. Et cela, sans préparation aucune, avec la brutalité d'une pluie d'été ; les vieux sont cet homme-là. Hier encore on croyait en eux, on croyait à leur parole, on adorait leur dieu. Aujourd'hui, on crie sur les toits que rien de ce qui leur était cher ne mérite notre attention. Les vieux sont au désarroi et vous, vous les décevez, car ce qu'ils attendaient de vous, c'étaient des gestes de consolation, une initiation prudente et sage au système qui s'impose à eux. Ils connaissent en ce moment le désarroi ; est-ce, je vous le demande, humain que de les acculer ? Est-ce humain de les pourchasser jusque dans leurs minces rêves ? Toute l'Afrique se trouve aujourd'hui sens dessus dessous ; nous n'avons plus rien, ni amour ni Dieu. Croyez-moi, votre devoir n'est pas dans cette petite lutte. Il est ailleurs. Je sais que toi, Sidi, tu as toujours été partisan

de la force, de la brutalité. Tu nous exhortes matin et soir à imiter les Européens, à tout laisser tomber s'il le faut, pour être un peuple techniquement puissant. Tu m'as toujours dit qu'avec la force, on arrivait à résoudre tous les problèmes. Je ne suis pas de ton avis, je ne l'ai jamais été. Regarde, nous avons eu au Soudan trois prophètes conquérants. Ils ont voulu implanter l'Islam, par la force du sabre. Ils ont, certes, réussi à conquérir des régions fétichistes ; les peuples se sont mis à genoux devant leur force, mais ils n'ont pas su gagner les cœurs et la religion, qu'ils ont essayé d'apporter, n'a pas eu la clientèle qu'ils escomptaient. Ces régions, bien que politiquement soumises, sont demeurées fétichistes. C'est de nos jours que l'Islam gagne ces contrées. Il les gagne grâce au courage, à l'abnégation de ces humbles marabouts, apôtres anonymes, qui vont par les pistes difficiles avec leur sac à provision et leur livre. Je ne suis pas musulman. J'ai choisi cet exemple, parce qu'il illustre un peu ce que j'ai à vous dire. Je sais que la volonté de bâtir votre pays vous anime tous. Croyez-moi, vous ne ferez rien par la force. Prendre exemple sur les politiques modernes serait une grave erreur de votre part. Prenez plutôt

l'armure des apôtres, car vous rencontrerez beaucoup de difficultés chez ceux-là mêmes à qui vous voulez donner. Commencez d'abord par vous oublier pour les autres. Je savais bien que vous ne m'auriez pas pardonné d'avoir entrepris ce que je viens de dire. Mais croyez-moi, c'est une voie que je vous supplie de suivre. Je souhaite que cette démarche ouvre le chemin qui mène à la réconciliation. Je ne sais pas encore ce que dira le père Benfa ; je serais étonné de le voir accéder à notre requête ; mais les vieux, j'en suis sûr, n'oublieront jamais ce que nous venons de faire. Que l'affaire réussisse ou non, ça sera un mariage ou une démarche comme tant d'autres ; il ne sera plus question de sacrilège.

Kerta s'en alla et la chambre redevint silencieuse ; pas un mot. Birama poussa un soupir ; il en fut surpris. On eut dit qu'il revenait d'un rêve. Il jeta un coup d'œil rapide autour de lui et reprit sa pause méditative. Sidi, les jambes croisées, remuait fébrilement le pied. Samou regardait toujours la place vide qu'occupait Kerta, il avait été visiblement touché par tout ce que son camarade venait de dire. Son visage serein n'était plus le visage confit de tout à l'heure.

Au fond, Kerta n'avait pas si mal fait que cela. Et puis, il y avait maman Coumba, et Kany même était au courant. Il n'est question, ni de désapprouver maman Coumba, ni de mécontenter Kany. D'ailleurs, cette démarche a pour but de gagner le père Benfa. Famagan ne pourra donc pas honnêtement s'en vanter. Et puis, cela d'ailleurs n'a aucune importance. Les paroles de Kerta rappellent les termes de la lettre que Tiéman m'a adressée. Comme c'est curieux.

Sidi se leva, vint à la fenêtre, respira à pleins poumons et souffla fort bruyamment. Lui aussi, après un débat intérieur, ne se trouvait pas trop fâché de cette initiative. Elle peut aboutir au mariage de Samou et Kany. L'unité de l'équipe serait sauvegardée. Et puis, si les camarades ont quelque chose à dire, s'ils parlent de capitulation, leurs reproches s'adresseront à Kerta. D'ailleurs, pourquoi parler de tout cela ? Les vieux ne sont pas nos ennemis. Eux sont sincères. L'ennemi se trouve plutôt du côté de ces situations évoluées, qui profitent de leurs propres avantages pour gruger leurs propres frères. Amour-propre, orgueil, non !

pas comme les autres. C'était une nuit où « Héré », c'est-à-dire la paix, le bonheur, semblait avoir choisi le domicile de Kany. Car chaque maison a ainsi son jour. C'est d'ailleurs pour cela que le mot « Héré » est l'essentiel des formules de souhaits quotidiens. Que « Héré » soit chez toi, est le souhait qui va au cœur. Avec « Héré », les vieilles querelles s'oublient. les attitudes néées des vieilles querelles s'oublient également. Les cœurs baignés par un souffle miraculeux s'ouvrent à l'amitié. Les ennemis d'hier deviennent amis et les indifférents deviennent attachants. Des vieux souvenirs s'effritent et tombent en poussière et toute la famille renait à une vie nouvelle, pure et sans tache comme le premier matin. Cette vie que chantent les pileuses de mil à l'ombre des manguiers, à l'heure où le soleil au zénith laisse pleuvoir du feu sur les torses ruisselants de sueur. Cette vie que chante le berger peulh avec son kirine monocorde sur les pistes brûlées de la brousse ; c'est une vie sans haine, une vie de paix et d'amitié.

Dans la journée, à plusieurs reprises, « Gnamatou », l'oiseau des voyageurs, s'était posé sur le petit manguiier de la cour. Maman Téné et ses compagnes s'étaient interrogées sur la

La lune parcourait son éternel chemin dans un ciel pur et sa clarté laiteuse se répandait dans la cour. Le jour paraissait se prolonger aux yeux de la volaille qui déambulait encore dans la cour, à travers le péle-mêle des ustensiles. Les mendiants criaient de porte en porte les cantiques dont leurs lèvres ne se lassent jamais. Dans la rue, un troubadour, entouré de jeunes admirateurs, ressuscitait le passé à travers ses chants monotones, mais toujours prenants. Les marchandes de fruits s'étaient installées sous les kaïcédrats et formaient, avec leurs petites lampes et leurs fidèles clients, des petits cadres lumineux où le parfum des mangues embaume les fables et les jurons pittoresques. C'était une nuit de lune comme il y en a tant.

Mais chez le père Benfa, c'était une nuit

signification de ce fait. Gnamatou annonce toujours le retour d'un absent que l'on regrette. Il est l'oiseau de la route. A présent, on peut dire ce qu'il voulait apprendre à maman Téné et à ses compagnes. Il s'agissait du retour de Héré-le-bonheur, la paix qui avait quitté la famille Benfa, dès les premiers jours de l'affaire Kany.

La paix était revenue ce soir-là. Le père Benfa s'était allongé sur son tara après le repas du soir. Boubouny, le petit singe, s'était approché de lui et l'on vit le patriarche passer la main par deux fois sur la tête du petit animal. Jamais Boubouny ne parut si sage. Il ne s'était attaqué ni au chapelet posé sur la peau de mouton, ni aux ustensiles de maman Téné. La sagesse paraissait l'avoir habité.

Birama, contrairement à ses habitudes, ne s'était pas retiré dans sa chambre. Resté auprès de son père, il lisait à la lumière pâle de la lampe à huile. Sibiri était là également dans la chaise longue, il caressait de temps en temps le mouton qui ruminait à ses pieds. Sous le petit manguier, Kany, maman Téné et ses compagnes parlaient haut comme d'habitude et riaient aux éclats. C'était une nuit de Paix. Les différends semblaient oubliés, les

peines évanouies; les rancœurs étaient mortes, oui, mortes, car, ici, le cœur a toujours commandé gestes et paroles.

Deux silhouettes franchirent le seuil du vestibule, puis deux autres. Au bruit de leurs babouches traînantes, on identifia les visiteurs; c'étaient des Anciens. Le père Benfa se redressa, Birama ferma son livre. Sibiri se rajusta dans sa chaise, tandis que maman Téné allait chercher les grandes nattes de réception.

— Que la nuit vous soit douce! s'écria un des visiteurs.

— Que la paix demeure chez vous, répondit le père Benfa.

— Benfa, nous te saluons.

— Que la paix soit chez vous.

— Asseyez-vous, Mamari, Aladji, Koniba, Siré.

— Benfa, il est donné à un seul être de ne pas se tromper; c'est celui qui n'agit jamais.

— Vrai, Mamari.

— Benfa, Dieu, qui a créé le ciel et la terre, accepte les prières.

— Vrai, Mamari.

Il y eut une minute solennelle. Le père Benfa se racia la gorge, mais ne dit rien.

— Benfa, reprit Mamari, mon père a

assisté le tien toute sa vie durant ; il l'a vu et admiré parmi les guerriers, il l'a vu et admiré parmi les chasseurs de fauves ; entre toi et moi, il n'y a pas de refus.

— Vrai, murmura le père Benfa.

— Maintenant, Aladji, tu as la parole, fit Mamari à son voisin qui approuva de la tête en se lissant la barbe.

— Benfa, dit le vieux Aladji, nous sommes venus non pas pour corriger une erreur que tu as commise, mais plutôt pour que tu nous aides à ne pas en commettre... Tu sais aussi bien que moi, que les temps ont changé. Ça, tu le sais. Benfa, vouloir agir comme nous le faisons naguère, comme le faisaient nos pères, c'est montrer que tu ne vois pas tout le changement qu'il y a. Si nous sommes ici, c'est pour ne pas, à l'instar de certains, te juger sur les apparences et commettre une erreur. Benfa, le mariage d'aujourd'hui n'est pas celui que nous connaissons nous autres.

« De notre temps, l'homme n'avait qu'une parole ; aujourd'hui, nous sommes en face de gens qui mettent tout leur génie à nourrir leurs semblables de fausses promesses.

« De notre temps, à la guerre comme dans la vie, on combattait de face. Aujourd'hui, le plus fort est celui qui sait dissimuler le

mieux. Benfa, les choses ont changé. Nos enfants ne veulent plus nous suivre. Ils refusent tout ce que nous leur donnons. Ils croient trouver ailleurs ce qui réellement ne se trouve que chez soi. Que faire ? Devons-nous faire de nos enfants des adversaires ? Non ! je ne le pense pas. La vie, tôt ou tard, leur enseignera un jour la vérité. Car, « lorsqu'on a chaud dans sa case, on peut faire une ouverture au mur, mais lorsqu'on a chaud dans la case du voisin, on n'a plus qu'à aller dormir sous un arbre » et « la maison n'est belle que lorsque chacun y reconnaît sa part de labeur ».

« Crois-moi, Benfa, au lieu de faire de ces jeunes des adversaires, aidons-les plutôt. Ils sont malheureux. Leur route, ils la découvriront après des pistes jalonnées d'épines, mais ils la découvriront, car « de la racine à la feuille la sève monte et n'arrête jamais ».

Il y eut un silence ; la lampe à huile reflétait une lueur pâle sur le visage maintenant mélancolique du père Aladji.

Le père Benfa se racla la gorge.

— Aladji, ce que tu viens de dire est juste. Nous sommes dans un monde que nous ne connaissons pas. Aujourd'hui, il n'y a plus rien. Plus de liens entre père et fils. Plus de

loyauté entre amis. Plus d'égards entre jeunes et anciens. Cependant, malgré tout, je ne m'attendais pas à cela de la part de Kany... Je suis entêté, parce que j'avais donné ma parole à Famagan. C'est aujourd'hui la seule chose qui me préoccupe. La parole donnée, Aladji...

— C'est celal s'exclama Mamari, j'y ai pensé, car je connais ta loyauté, cependant, sois tranquille de ce côté-là. J'ai vu Famagan, par trois fois. Je lui ai expliqué que cette bataille ne l'honore pas. Il se retire, m'a-t-il dit, si tu y consens... Je sais aussi que tu as adressé un message à ton frère Djigui ; avec ta permission, je me rendrai chez lui demain.

Le père Benfa parut songeur. Il leva les yeux sur les étoiles, puis tourna le regard vers les femmes qui s'étaient tues.

Famagan s'était retiré de lui-même. Le père Benfa n'avait donc rien à se reprocher. Et puis, Aladji et tous ces anciens étaient autant intéressés que lui. Il ne s'agissait pas seulement de Kany et de Birama, mais de tous ces jeunes qui croyaient en savoir plus long que les anciens. Un jour, ils découvriraient leurs erreurs. Ils reviendraient alors vers leur monde, prêts à tout lui donner. Ce jour-là, ils comprendraient les Anciens

et tous leurs gestes leur paraîtraient clairs, grands et beaux. Leurs enfants, à qui ils raconteraient leurs aventures, grandiraient dans une nouvelle sagesse.

Sibiri, d'un geste, porta la main vers le gobelet d'eau.

— Il est vide, fit Birama, je vais t'en chercher.

Le père Benfa porta les regards vers Birama qui, d'un bond, avait pris le gobelet. Il le regarda de la tête aux pieds dans ses habits européens ; il sourit.

« Et toi aussi, mon fils, un jour tu auras soif », pensa-t-il.

Montpellier, décembre 1954.

LA MORT DE CHAKA

pièce en cinq tableaux

PRÉFACE

Toute une partie de l'Afrique du Sud, à la veille de la pénétration occidentale, était dominée par un homme issu d'une petite peuplade casfre : cet homme, Chaka, est aujourd'hui classé par les historiens parmi les plus grands capitaines du passé.

« Génie militaire dévoré par une soif inextinguible de sang », disaient de lui ses contemporains que terrorisait le son de ses tambours de guerre.

Chaka, aux yeux de l'histoire, est le plus grand conquérant noir que l'Afrique ait connu.

A l'apogée de son règne, son armée organisée et disciplinée, vivant en caserne, était estimée à quatre cent mille hommes.

Cette pièce est tirée d'une des versions de sa fin.

PREMIER TABLEAU

*(Chez Dingana où les Généraux
sont réunis)*

DINGANA

Mes amis, après l'extermination des Amawabes et des Amatchounous, nous nous sommes rencontrés ici même et chacun de nous a exprimé ses inquiétudes devant les projets guerriers de Chaka. Cette discussion nous a conduits à examiner le problème général du règne de Chaka : les massacres, les incendies auxquels nous nous adonnons suivant sa volonté... Ces discussions, malheureusement, furent trop brèves et nous n'avons pu prendre une décision quelconque. Depuis, les choses ont continué. Il y a eu des massacres, ici même, parmi les hommes de notre race, et aussi parmi ceux qui ne nous en voulaient des massacres à l'extérieur, parmi nos ennemis nullement. Nous avons bousculé les tribus. Le pays, aujourd'hui, s'étend sur des limites que nous ne connaissons pas nous-mêmes. Je pensais sincèrement qu'on se serait arrêtés ! Mais je viens de voir Chaka : une autre

guerre est en perspective. Il s'agit, cette fois, d'une puissante coalition de toutes les tribus que nous n'avons pas encore exterminées mais qui vivent dans l'angoisse et dans l'inquiétude. Elles se sont rassemblées dans les régions du Sud et ont fait dire à Chaka de considérer les montagnes du Nord comme limite de nos terres et, vers le Sud, de nous en tenir à la rivière Omfolossi. Comme on pouvait s'y attendre, Chaka a refusé. Je pense, quant à moi, qu'il était possible de négocier. De toute façon, il faut que nous imposions la paix à Chaka! Il faut qu'il accepte de céder, même une partie du pays avec du bétail, si cela est nécessaire. Sans cela nous mourrons sur les champs de bataille, nous mourrons dans la pauvreté. Nous avons remporté plusieurs victoires ; il faut que Chaka nous laisse la liberté de profiter des immenses richesses que nous avons accumulées. Il faut qu'il nous laisse la possibilité de nous marier. Je sais que mon opinion est la vôtre : nous avons assez murmuré! Le temps des explications avec Chaka me paraît arrivé. Il faut comprendre que Chaka ne peut se passer de nous! Nous sommes ses compagnons de toujours. Il nous doit, à nous aussi, une bonne partie de sa gloire, donc à nous de trancher.

(Silence)

MALHAGANA

(dépose sa lance sur la peau de bœuf étendue au milieu de la scène et regarde sa place)

Je suis particulièrement heureux de l'occasion qui nous est offerte, aujourd'hui, par Dingana, de nous expliquer. Personnellement, je vois le problème d'une manière un peu différente. En effet, aborder Chaka, lui dire notre façon de voir, n'amènerait pas grand-chose, à mon sens, sinon qu'il nous fera mettre à mort. Je connais Chaka autant que vous. C'est l'enfant de la guerre ; du sang, des incendies, de la gloire, voilà à quoi se résume sa vie. Souvenez-vous. Jetez un coup d'œil en arrière et étudiez Chaka enfant. Voyez comment, avec un bâton, il mettait à lui seul en déroute une bande de guerriers armés de lances meurtrières. Voyez comment son visage, sur le champ de bataille, rayonnait de bonheur à l'approche de l'ennemi, alors que les autres étaient transis de peur et pris à la gorge par l'angoisse.

Non, mes amis! Une entrevue avec Chaka pour l'orienter autrement le conduirait à nous massacrer sans que pour autant il

abandonne ses projets de guerre. Je pense qu'il faut se dire la vérité. Les perles et le bétail que nous avons amassés ne nous seront d'aucun profit tant que Chaka sera là. Le peuple n'aura jamais de répit. Il faut débarrasser le pays de Chaka. C'est cela le problème. N'ayons pas peur de la vérité. Le fait que Chaka ne peut se passer de nous ne l'empêchera nullement de nous faire mourir sur la grande place. Après l'écrasement de Zuidé et de Batiwane, tout autre que Chaka se serait arrêté. Mais pensez donc, ce ne fut qu'un prélude! Vous le connaissez. Rien ne l'arrête, rien ne l'impressionne. La grandeur, la puissance du peuple zoulou, le peuple céleste, passent avant tout; et seul Chaka, investi par N'Kouloun-Kouloun le Tout-Puissant, de la mission sacrée de conduire les autres, doit décider, ordonner, commander. Chaka seul domine. Chaka seul compte! Vous souvenez-vous de l'humiliation qu'il vient de nous infliger? Aucun Général n'aura désormais une armée à lui. Les guerriers sont d'un côté, les Généraux de l'autre. Une bataille est-elle annoncée? Chaka nous appelle : « Toi, tu prendras telle armée, toi telle autre! » Les Généraux et leurs hommes ne se connaissent guère. Non, mes amis, c'est Chaka le mal!

(*Malhagana reprend sa lance. Des murmures s'élèvent*)

MAFO

(*dépose sa lance*)

Mes amis, j'ai entendu et médité ce qui vient d'être dit. Il est vrai que nous avons souvent murmuré autour des erreurs de Chaka. Il y a eu du sang le long de notre chemin, trop de sang! Chaka demande à l'homme toujours plus qu'il ne peut donner. Je le reconnais. Mais, comme l'a dit tout à l'heure Malhagana, faisons un retour en arrière. Qu'étions-nous avant Chaka? Une poussière de peuplades affaiblies, dominées par les autres tribus. L'une d'elles voulait-elle se dégourdir les jambes, elle fondait sur nous, enlevait nos femmes, nos enfants, notre bétail, brûlait nos cases et s'en allait, laissant derrière elle les larmes, les villages fumants, la terreur et la désolation. Vous souvenez-vous? Les fauves, la nuit, entraient dans les villages, enlevaient animaux, enfants et s'en allaient impunément. Nous payions tribut à tous nos voisins. Et cependant aucun ne nous épargnait. C'est dans cette atmosphère qu'est né Chaka. Aujourd'hui, nous sommes craints de tout le monde. On nous paye tribut. Les villages sont protégés-

gés par les guerriers. Les enfants, les mères n'ont plus peur la nuit des pillards et des fauves. Chaka a donné un nom nouveau à notre peuple afin qu'il ait éternellement confiance en sa destinée, « Amazoulou », les enfants du ciel! Ce nom, à lui seul, fait trembler nos ennemis. Chaka nous a enseigné, aux Généraux comme aux guerriers, l'art de la guerre. Est-il nécessaire d'insister sur ce point? Chaka a quelque chose qu'il faut lui reconnaître : il ne s'est jamais cru trop grand pour nous. Quelqu'un a-t-il la fièvre? Chaka est là. Un enfant ne va pas bien, Chaka l'envoie chercher et le fait soigner par ses guérisseurs. Chaka commet des erreurs, des excès. Oui, mais lequel d'entre nous lui en a fait la remarque? En vérité, la faute est de notre côté. Pour ne pas mécontenter Chaka, aucun d'entre nous n'ose lui dire : ceci n'est pas bien! Chacun pense à son grade. Nous l'avons laissé seul! Nous avons souvent applaudi à certaines initiatives que nous n'approuvions pourtant pas. Aujourd'hui, sans aucune explication, il est question de se débarrasser de lui.

Non! Je suis de l'avis de Dingana. Voyons-le! S'il nous met à mort, c'est pour le peuple zoulou! S'il nous laisse la vie et qu'il reste le même, nous aurons le courage de lui rendre ses lances de chefs de guerre.

MALHAGANA

Non! Non! on ne peut rien dire à Chaka sur ce qu'il fait. Il n'aime pas la vérité! Ce qui lui fait plaisir, c'est de s'entendre approuver, c'est d'écouter ses propres louanges. Lui dire tout ce que nous avons envie de lui dire, c'est se classer parmi ses ennemis.

MAPO

Ce n'est pas vrai! Chaka n'est pas ainsi! A vous, ses proches, de lui parler! Si vous êtes fatigués, rendez-lui vos lances. Ne tra-hissez pas à la fois et le peuple zoulou et Chaka.

MALHAGANA

Tu es fou!

MAPO

Serais-tu jaloux de Chaka?

DINGANA

Allons! Allons! mes amis, laissez-nous entendre les autres!

OUMSÉLÉ

Je pense qu'il faut le voir et lui parler. Mais pour cela, nous formerons deux groupes. Par mesure de prudence, seul le premier groupe, dont je demande à faire partie, le verra. S'il nous met à mort, le deuxième se chargera de lui.

MYODZI

Inutile de le voir. S'il ne nous met pas à mort, il nous enlèvera le commandement, dressera le peuple contre nous et nous ne pourrons plus rien. Ou alors, si on doit lui parler, attendons la fin de cette bataille. Nous serons, surtout si nous sommes victorieux, assez forts pour lui parler.

MALHAGANA

Il me semble que c'est cette guerre qu'il faut éviter. Nous avons les plus puissantes armées en face! L'ennemi est au moins trois fois plus nombreux que nous!

MYODZI

Cela est-il vrai? Toutes les armées du Sud?

DINGANA

Oui, je le crains. Notre peuple risque d'être détruit!

(*Entre Notibé. Elle bat des mains*)

NOTIBÉ

Je vous salue, les hommes, mes aînés!

UNE VOIX

Que viens-tu faire ici?

NOTIBÉ

Votre sœur, toujours prête à vous servir, peut-elle vous parler?

MAPO

Non! Non! De quoi te méles-tu, Notibé?

(*Protestations diverses*)

MYODZI

Mes amis, laissez-la parler. On apprend beaucoup des femmes. Parle, Notibé!

NOTIBÉ

Voilà, j'ai entendu tout ce qui a été dit. On a parlé de sang. C'est juste. On a parlé de violences, d'abus, d'excès. Tout cela est vrai. Il y a beaucoup de sang sur notre route, depuis le début du règne de Chaka. Du sang sur des ennemis, du sang des nôtres, du sang sur les champs de bataille, du sang sur nos places publiques. Mais vous ne pouvez pour autant abandonner Chaka ! Allez à lui s'il fait mal et dites-le lui ! S'il est mécontent parce que vous avez dit la vérité, si ce n'est que la vérité, il finira par la reconnaître !

UNE VOIX

Et s'il nous massacre ?

NOTIBÉ

Il ne peut tuer tout le monde. Même s'il en tue deux ou trois, il finira par comprendre que tuer n'est pas toujours la bonne solution. Je sais qu'aller à Chaka avec un avis contraire au sien comporte un certain danger ! Mais je sais aussi que la mort ne vous fait pas peur. Vous l'affrontez tous les jours sur les champs de bataille, pour Chaka et pour le peuple zoulou, dites-lui la vérité. Dites-lui non, pour

lui et pour tous. C'est là votre rôle d'hommes. Mais ne l'abandonnez pas, ne l'assassinez pas !

UNE VOIX

Qui a parlé d'assassinat ?

NOTIBÉ

Nous nous comprenons, n'est-ce pas ? Avant Chaka, ni nos récoltes, ni nos enfants ne nous appartenaient ! Nous étions les jouets des autres. On nous tournait en dérision. On nous pillait, on nous massacrait. En un mot, nous étions le peuple esclave. Vous souvenez-vous ? J'ai une dette particulière envers Chaka ! J'étais cette jeune fille qu'une hyène a enlevée un soir dans une case. Il faisait noir. J'ai crié, crié. C'était l'époque de la terreur. Chacun s'enfermait, tremblait, nul ne sortait. Pour la première fois, ce soir-là, un jeune homme a osé affronter la maudite hyène. Cet homme, c'était Chaka ! Il a tué la bête et m'a sauvé la vie ! Souvenez-vous, il a également affronté, seul, un lion, à l'époque, et l'a tué. Par l'action de Chaka, les fauves ont reculé ; les hommes se sont mis à genoux devant nous. Tout cela a demandé du sang ! Mais, avant Chaka, le nôtre seul coulait, et coulait impunément. Nous vivions dans la

peur, dans la famine. Un tel homme ne mérite pas d'être trahi par les siens. Nous serions maudits par N'Kouloun-Kouloun. Voilà ce que je tenais à vous dire! Je suis votre sœur, prête à vous servir; je vous porte de l'eau quand vous avez soif, je vous porte à manger quand vous le désirez; je ne peux être autre chose que ce que vous voulez que je sois. C'est moi qui vous compose des louanges, c'est moi qui les chante. Je suis la première à être fière de vos exploits, mais si également on dit du mal de vous, je suis la première à en souffrir. C'est compte tenu de tout cela que je vous demande à genoux de réfléchir. Si aujourd'hui un malheur arrive entre vous et Chaka, tout le monde en souffrira. Si vous abandonnez Chaka, aujourd'hui, les chansons le diront demain à tous nos enfants; vos noms seront portés de génération en génération. Ce que je dis de Chaka, c'est ce que pense de lui le peuple en général. Ce n'est donc pas le chef que je défends, mais je voudrais pouvoir être fière de vous, avoir toujours la tête haute parmi mes compagnes. C'est pour vous que je parle!

(Elle joint les mains)

Rien que pour vous!

DINGANA

Notibé, tu as dit beaucoup de choses! Tu es notre sœur, mais il est des affaires que les femmes ne peuvent comprendre. D'ores et déjà, rassure-toi! Nous ne ferons rien qui puisse nous couvrir de déshonneur.

Nous pensons à tout notre monde et nous pensons aussi à ceux qui viendront demain. C'est le bonheur des uns et des autres qui nous préoccupe. Aborder Chaka et lui parler ne nous effraie pas. Si quelqu'un d'entre nous pense que Chaka pourrait nous massacrer et si cette idée le fait reculer, ce n'est pas, comme tu le sais, par peur de la mort. C'est parce que nous ne voulons pas non plus que demain l'on dise que nous nous sommes entre-tués. Chacun, ici, rend hommage à l'action de Chaka et nous cherchons le moyen de le rendre meilleur. Tu peux te rassurer, va, laisse-nous!

(Notibé sort)

UNE VOIX

Écoutez les trompes!

MAPO

Mais c'est le rassemblement!

DINGANA

Oui, en effet, c'est le rassemblement.

(*Soudain, entre un guerrier qui se dirige vers Dingana et frappe le sol avec sa lance*)

LE GUERRIER

Dingana, Chaka te demande de prévenir les Généraux. Les guerriers sont avisés. Le départ a lieu dans quelques instants. Il pense qu'il faut aller à l'ennemi, le détruire chez lui avant qu'il ne marche sur nous. Lui-même prendra la tête de la moitié de l'armée des Ma-Chaka. Toi, tu guideras les « Boucliers Noirs » ; Malhagana prendra le commandement des « Abellies » ; Mapo, la première partie des « Boucliers Rouges ». Oumsélé, la deuxième partie ; Myodzi prendra la tête de l'armée des « Lanciers ». Quant aux autres, chacun d'eux aura son commandement. Aux environs des montagnes rouges ! C'est là-bas, pense Chaka, que nous devons livrer bataille. Il faut donc y arriver les premiers !

(*Murmures divers. Exclamations*)

(*Le guerrier s'en va. Silence*)

DINGANA

Mes amis, vous avez entendu le message de Chaka ! Il m'avait dit que le départ aurait avoir lieu aujourd'hui ou demain. Je vois que c'est décidé pour ce jour.

UNE VOIX

Mais il y a au moins huit jours de marche !

(*Exclamations*)

DINGANA

A peu près !

(*Murmures*)

MALHAGANA

Ainsi, nous allons une fois de plus nous mettre en route parce que Chaka le veut. Pour la gloire de Chaka ! Mes amis, le moment me semble venu de dire non ! Chaka ne peut, seul, conduire plusieurs armées. Il nous demandera les raisons de notre refus, ainsi nous aurons l'occasion de nous expliquer avec lui.

DINGANA

Non, ce geste serait maladroît et risquerait de faire d'autres malheurs. Si nous refusons de nous mettre en route, Chaka dressera tout le peuple contre nous!

MALHAGANA

Et alors ?

DINGANA

Nous serons massacrés et Chaka demeurera éternellement le même. Chaka connaît bien son pays! Il attendra l'ennemi de pied ferme et il sera fort capable de le battre, car tout le peuple sera soldat. Nous serons considérés comme des traîtres!

UNE VOIX

C'est juste!

MALHAGANA

Que proposez-vous ?

DINGANA

Il vaut mieux aller à l'ennemi. Comme nous serons loin de nos villages, en terri-

toire étranger, nous serons plus forts pour parler à Chaka. Il lui est plus facile de se défendre ici, seul, que de livrer, seul, bataille à des ennemis trois fois plus nombreux et, qui plus est, seront sur leur propre terrain!

(Approbations)

UNE VOIX

Très juste!

Je propose que nous nous mettions en route d'ici peu.

(Il se lève. D'autres l'imitent!)

RIDEAU

MALHAGANA

C'est mon avis aussi. J'ajoute que le temps presse. Il faut décider vite.

DINGANA

Après cinq jours de marche, nous voici dans les gorges des montagnes Rouges. C'est ici que nous devrions, avec l'ensemble de nos camarades, prendre une décision. Mais en route les autres nous ont désignés pour agir en leur nom. Faut-il voir Chaka ? A la réflexion, je pense que rien de bon ne sortira d'une discussion avec lui. Nous avons une position forte. Chaka, tel que nous le connaissons, va vouloir livrer bataille dès demain. C'est cela qu'il faut empêcher. Nous avons un argument solide. Après cinq jours de marche, les guerriers sont épuisés. L'ennemi, lui, est frais et dispos. Il aura le dessus. C'est cela que nous devons dire. Nous ne pourrions livrer bataille avant huit jours. Pendant ce temps, nous essayerons d'entrer en rapport avec les chefs d'en face. Notre ennemi à présent n'est pas ailleurs. Il est parmi nous. C'est Chaka ! Il vient de tuer en cours de route deux de nos meilleurs compagnons : Nongogo et Mnyamané. C'est assez ! Il n'est plus lucide ! Si vous m'écoutez donc, nous refuserons le

DEUXIÈME TABLEAU

(Un coin sauvage de montagnes)

(En scène : Dingana, Malhagana, Mapo)

DINGANA

A nous de décider maintenant ! Nous avons la confiance de tous, les Généraux. Ils nous laissent agir en leur nom. Tout ce que nous déciderons leur conviendra. C'est une lourde responsabilité pour nous. Qu'en pensez-vous ?

MAPO

Dingana, tu es le plus sage d'entre nous tous. C'est à toi de nous faire tes propositions ! N'est-ce pas, Malhagana ?

combat avant huit jours. Nous traitons avec l'ennemi, nous nous ferons battre et nous leurs livrerons Chaka.

MALHAGANA

Je suis de ton avis, et suis heureux de t'entendre dire que l'ennemi est parmi nous, que l'ennemi est Chaka ! Ceux qui ne voient pas cela oublient tout ce qui s'est passé et veulent demeurer aveugles face à ce qui se passe journallement. Nous ne connaissons jamais la paix avec Chaka parce que nous avons semé partout et chez tout le monde la ruine, la désolation et la mort ! Par notre action, des tribus entières ont disparu de la surface de la terre. Où sont aujourd'hui les Amawabes, le peuple de Bouteletsi, de Tembou ? Et les Amatchounous ? le peuple de Bouyou ? Et j'en passe... Peut-on oublier les massacres de nos propres frères ? La fête bat son plein ! Chaka lève en l'air la pointe de sa sagaie. On massacre ceux qui dansent mal ! On massacre ceux qui dansent trop bien ! On massacre ceux qui ne chantent pas ! Et les guerriers ? Ceux qui reviennent de la campagne sans leur sagaie sont massacrés ! Ceux qui reviennent avec leur sagaie sans une sagaie ennemie sont massacrés ! Et la vie, comment la menons-nous ? Non ! Nous

avons mis du temps à nous décider. A présent, n'hésitons plus !

MAPO

Dingana a dit quelque chose auquel je suis sensible. Chaka n'a peut-être plus toute sa lucidité. Il y a lieu de se poser une question après le meurtre de nos deux compagnons Nongogo et Mnyamané. Qu'ont-ils fait ? Aucun de nous ne le sait. Ont-ils parlé, ont-ils été calomniés ? Questions sans réponse. Pour ma part, je suis encore partisan de l'explication. Je pense qu'il faut chercher à savoir ce qui se passe réellement dans l'esprit et le cœur de Chaka. S'il nous met à mort, les autres sont là ! D'autre part, je sais aussi que les guerriers ne sont pas en mesure de livrer bataille avant deux jours au moins. Je suis embarrassé. Que faut-il faire ?

DINGANA

Mapo, crois-moi, Chaka n'a plus tous ses esprits. Il faut sauver son œuvre, sinon il glisse actuellement vers le chemin de la destruction. Je comprends ton embarras, mais le temps presse. Si nous restons sans rien faire, nous serons tout de suite au bord de la catastrophe.

MAPO

Décidez!

(Entre N'Dlèbé. Surprise)

N'DLÈBÉ

Je vous salue au nom de Chaka!

DINGANA

Qu'y a-t-il ?

N'DLÈBÉ

C'est Chaka qui m'envoie. Nous livrons bataille à l'aube.

(Dingana sursaut. Les trois Généraux se regardent)

DINGANA

Je ne pense pas qu'il soit prudent, sage de livrer bataille dès aujourd'hui. Cela, du reste, me semble presque impossible. Après ces longues journées de marche, les guerriers sont épuisés, leurs pieds sont enflés. Ils n'en peuvent plus. A mon avis, Chaka devrait

attendre une huitaine de jours afin que tout le monde se remette de ses fatigues. Qu'en pensez-vous ?

MALHAGANA

C'est mon avis, aussi. Je pense que livrer bataille, aujourd'hui, c'est aller sûrement à la catastrophe. L'ennemi est chez lui, bien nourri, frais et dispos. Il a sur nous une supériorité incontestable. Tout le monde est fatigué chez nous!

N'DLÈBÉ

Je ne suis pas de votre avis. Il me semble, au contraire, qu'en livrant bataille aujourd'hui même, nous bénéficierons de l'effet de surprise, tandis que si nous avons le malheur de vouloir attendre, l'ennemi aura tout le temps de s'organiser, de se préparer et de nous attendre! N'oubliez pas qu'il est chez lui! Nous n'avons d'ailleurs pas assez de vivres pour huit jours; l'ennemi a tout sous la main. A quoi nous aura servi notre marche si nous devons perdre huit jours à attendre ?

MAPO

Si on ne laisse pas aux guerriers le temps de se reposer, nous serons écrasés. On voit

bien que vous ne connaissez pas l'esprit des guerriers!

N'DLÉBÉ

Si, je le connais. J'en suis moi-même! Je suis à peu près certain qu'ils seront d'avis de livrer bataille tout de suite et d'en finir!

DINGANA

Si tu n'es pas fatigué, toi, N'Dlébé, les autres le sont. Les Généraux sont inquiets.

N'DLÉBÉ

Avez-vous interrogé chacun? Dites alors que c'est vous qui voulez du repos!

MAPO

Nous n'avons pas besoin de les interroger pour voir qu'ils sont épuisés!

MALHAGANA

Notre réponse est que l'armée n'est pas en mesure d'attaquer!

N'DLÉBÉ

Je pense que nous devons dire la vérité à Chaka! L'armée n'est pas fatiguée, mais ce sont les Généraux qui le sont. Ils le sont depuis de longs mois! J'observe, je sais voir, mais il me semble tout de même que nous devons nous taire sur beaucoup de choses!

MALHAGANA

Effectivement, nous sommes fatigués, et depuis longtemps! Nous sommes las des guerres qui ne finissent pas; nous sommes las des marches sans fin; nous sommes las des incendies. Pourquoi tout cela? Nous avons commencé avec une quarantaine de villages; nous en avons des milliers aujourd'hui. N'est-ce pas suffisant? Passerons-nous toute notre vie à conquérir, à assommer? Ce n'est pas ce que nous voulons. Nous avons suffisamment fait de guerres. Nous en avons assez! Nous voulons vivre en paix! Nous avons du bétail à ne savoir qu'en faire! Nous avons des perles à ne savoir qu'en faire; nous avons toutes les richesses de la terre! Après quoi devons-nous courir encore? Nous ne comprenons pas; chacun de nous s'est posé des questions. Mais aujourd'hui, le problème n'est pas là! Ce que nous vous disons, c'est

que l'armée est exténuée. Livrer bataille aujourd'hui, c'est aller sûrement à l'anéantissement!

N'DLÉBÉ

Il faut avoir une conception trop étroite des problèmes pour parler ainsi! Qui étions-nous avant, avez-vous oublié? Pourquoi nous battons-nous? Nous nous battons pour la grandeur de notre pays, nous nous battons pour l'avenir de notre peuple, nous ne nous battons pas pour le bétail, encore moins pour les perles! Il y a quelques années, nous étions la risée des autres. Aujourd'hui, nous occupons un rang que chacun de nous connaît. Cela ne pouvait pas s'obtenir dans le repos, dans la tranquillité. Et nous nous battons encore pour consolider ce que nous avons. C'est cela la vie!

MALHAGANA

Non, je vais te la dire, moi, la vérité! Nous nous battons pour le prestige d'un homme. Nous nous battons sans fin pour les louanges, pour les chants des guerriers, pour la légende de demain. Cela, nous l'avons compris, et c'est pour cela, comme tu le dis, que, depuis de longs mois, nous sommes fatigués.

N'DLÉBÉ

Ce que tu dis n'est pas juste! C'est pour l'honneur et la grandeur du peuple zoulou que vous vous battez encore! Voyez Chaka! Il est le premier à donner l'exemple. Il est avec vous sur les champs de bataille; il est dans les exercices. Il est soumis aux mêmes privations que vous, aux mêmes sacrifices que vous! C'est injuste et faux de dire que vous vous battez pour la gloire d'un homme. Vous vous battez pour vous!

MALHAGANA

On ne se bat que pour pouvoir profiter de sa victoire! J'ai dit tout à l'heure: aujourd'hui, nous avons du bétail, nous n'en profitons pas! Nous avons des perles, nous n'en faisons rien! Aucun de nous n'a une maison décente. Nous n'avons même pas le droit de prendre femme, et tout cela pour quoi? Veux-tu me le dire? Explique-moi, je ne comprends pas!

N'DLÉBÉ

Il faut savoir choisir; la mollesse, les plaisirs ou la grandeur. Les tribus que vous

avez battues, les peuples que vous avez écrasés vivaient cette vie à laquelle tu aspirés. Ces hommes étaient vautreés dans la jouissance, dans la mollesse, et c'est pour cela qu'ils ont été battus. Il faut comprendre que vous devez savoir vous priver afin que ceux qui viendront après vous puissent profiter de ce que vous avez fait. Ce seront vos enfants et vos petits-enfants. Mais cela ne peut être possible que lorsque, par vos batailles, par vos victoires, vous aurez éliminé tous les dangers possibles ! Pour ma part, je suis fier d'être Zoulou aujourd'hui. Et je suis certain que tous les guerriers le sont au même titre que moi. Mon peuple est chanté par les autres peuples. Mon peuple, hier bafoué, est craint aujourd'hui de tout le monde. Les femmes, chez nous, sont fières de composer des louanges à leurs maris. Avant, elles subissaient la terreur, avant, rien ne leur appartenait, ni leurs enfants, ni leurs maris. A tout moment, les tribus voisines venaient enlever les hommes et les bêtes et laissaient, derrière elles, la désolation et la peur. Même si je dois mourir dans la pauvreté, je sais que je n'ai pas vécu pour rien. Moi, honnêtement, jusqu'à la fin de ma vie, je saluerai Chaka. Si nous sommes ce que nous sommes, c'est parce que nous avons eu un guide qui a su nous organiser, qui a su nous conduire, qui a su donner au

peuple tout entier cette confiance sans laquelle il n'est pas de victoires. Le bétail ne m'intéresse pas. Le bétail peut mourir de maladie, le bétail peut être abattu, détruit par les fauves ! Les perles ne m'intéressent pas, les perles peuvent être volées ; mais la fierté que je porte aujourd'hui m'appartient. Nul ne peut me la prendre !

DINGANA

N'Diébé, il est des hommes qui peuvent se nourrir de vent. D'autres ont besoin de viandel Il est des hommes qui sont satisfaits quand ils travaillent pour cette soif de grandeur ! Il en est d'autres qui ne sont heureux que quand ils ont des perles en main, des perles sur le front ! Les premiers, ceux qui parlent de grandeur, d'honneur, de prestige, ne sont pas loin des fous. L'homme, il ne faut pas l'oublier, est un être de chair et de sang !

N'DLÉBÉ

J'accepte de faire partie des fous, des fous qui croient en leur pays, des fous qui croient en leur chef, surtout quand ce chef, qui n'a jamais rien fait pour lui-même, se consacre tout entier à son pays. Il faut que ces fous, comme tu dis, existent pour que ceux

qui veulent de la viande et des perles puissent vivre. L'hyène aussi veut de la viande. Elle la prend n'importe où ; elle se met à terre pour l'avoir, elle marche dans la nuit, fuyant les lumières, fuyant tout ce qui est clair, uniquement pour la viande. Cette viande-là, je n'en mangerai jamais, car il faut la manger la tête basse. Chaka a tout fait pour vous, il a fait de vous ce que vous êtes, et c'est ce que vous pensez de votre chef, de votre guide, et de votre peuple!

DINGANA

Et nous ? N'avons-nous rien fait pour Chaka ? Et les victoires que nous avons remportées, pour qui étaient-elles ?

N'DLÉBÉ

Qui vous a appris à vous battre, à tenir la sagaie ? Qui vous a appris à conduire les hommes ? N'est-ce pas Chaka ? Ce n'est pas un chef qui demeure à l'ombre alors que les autres sont au soleil. Toutes les grandes victoires ont été remportées par lui-même. Vous souvenez-vous de la première bataille, quand il affronta Zuidé avec vingt mille hommes, alors que ce dernier en avait qua-

rante mille ? Vous souvenez-vous de l'écrasement de Bativané, de Bouteletzi ?

MALHAGANA

C'est cela, continue les louanges de Chaka ! C'est vous qui lui mettez ces idées en tête, toi et quelques-uns qui vivez à son ombre, vous qui êtes ses confidents ! C'est vous les responsables !

N'DLÉBÉ

J'accepte cela. Je n'éprouve aucune honte à servir Chaka. C'est le meilleur d'entre nous. C'est précisément parce que je suis attaché à mon peuple, au bonheur de mon peuple que je sers Chaka avec fidélité. Je n'ai rien demandé d'autre : ni perles, ni bétail, et j'ai participé à toutes les campagnes moi-même, la sagaie en main. Mais vous autres, vous êtes les êtres petits. C'est maintenant que je vais vous parler. Vous pensez qu'obéir vous diminue ! Non, vous vous trompez. Obéir ne diminue pas, au contraire, cela grandit !

MALHAGANA

Tu es un valet. Nous autres avons une autre idée de nous-même !
Chaka détruit tout ce qu'il crée ; nos

meilleurs compagnons nous quittent, s'enfuient ou sont massacrés. Où sont Oumsekati et Manoukondja ? En fuite avec leurs armées ! Ils n'ont pas pu en supporter davantage. Quant à Nongogo et Mnyamané, ils ont été tués. Pour qui est la grandeur dont tu parles ? Chaka. Chaka, seul, est grand. Pour qui est la gloire ? Chaka. La gloire est à lui seul !

DINGANA

Nous avons assez discuté, il me semble. Nous nous sommes expliqués largement, franchement. Ce qui est heureux, vois-tu, N'Dlèbé, quelle que soit l'amertume que certains d'entre nous peuvent ressentir, c'est que nous savons que Chaka est notre frère, notre guide. Ce que nous voulons, c'est le bonheur de tous. Mais, en ce domaine, il est difficile de s'entendre. Nous allons de ce pas voir les autres. Je pense que Chaka acceptera d'accorder seulement deux jours de repos aux guerriers. C'est la proposition que nous allons faire. Tu nous attends ici pour la réponse, car ce que tu dois savoir, c'est que tous les généraux pensent qu'il faut une huitaine de jours de repos aux troupes avant toute action offensive.

(N'Dlèbé ne répond pas, mais reste assis, la tête entre les mains)

(Entre Nolibé. Elle se dirige vers N'Dlèbé)

NOLIBÉ

N'Dlèbé, j'ai tout entendu. Je suis déçue. J'avais cru jusqu'ici que nous avions des hommes, des chefs qui, avec Chaka, pouvaient conduire notre peuple vers une grande destinée. A présent, je suis désespérée et j'ai peur. Que deviendra notre peuple après Chaka ? Je sens que nous deviendrons encore plus petits. Nous serons morcelés, dispersés. C'est triste ! Et maintenant, aux portes de l'ennemi, que va-t-il se passer ?

N'DLÈBÉ

Je pense également à tout cela. Mais il n'y a pas lieu de se désespérer pour la situation présente. Je fais confiance à Chaka. C'est lui qui a fait de ces hommes ce qu'ils sont. C'est lui qui leur a enseigné l'art de la guerre. Peut-être, quand ils se retrouveront entre eux, oublieront-ils tout ce qu'ils viennent de me dire. Quant à l'avenir de notre peuple, je ne désespère pas. Les graines

semées par Chaka germeront dans quelques esprits. Ces hommes que tu viens de voir ne sont plus des nôtres moralement. Ils aspirent à tout autre chose. Ce qu'il faut souhaiter, maintenant, c'est qu'ils n'abandonnent pas Chaka aux portes mêmes de l'ennemi!

NOTIBÉ

Tu crois qu'ils peuvent revenir quand ils se retrouveront en face de Chaka?

N'DLÉBÉ

Je l'espère. Mais je n'oublie pas que parmi les sentiments qui les poussent aujourd'hui, figure la jalousie. Ils craignent Chaka, certes, mais, également, ils sont jaloux de lui. Ils pensent qu'en se dressant contre Chaka, ils affirment leur personnalité. Pour eux, ni le pays, ni le peuple n'existent et c'est ce qui est grave... Tu les as entendus? Ils s'en prennent à moi, à tous ceux qui sont autour de Chaka. Pourquoi? Ils nous considèrent comme des obstacles à la réalisation de leurs ambitions. S'ils n'arrivent pas à tromper Chaka, c'est notre faute. S'ils n'arrivent pas à assouvir leurs appétits, c'est notre faute. Ceci est un état d'esprit bien connu.

NOTIBÉ

J'étais la sœur de Mapo, j'étais la fiancée de Dingana. A présent, je ne suis ni la sœur de Mapo, ni la fiancée de Dingana, je suis la fille de Chaka. Je suis comme les autres, un Amazoulou, et, comme beaucoup de jeunes, je ne pourrai survivre à Chaka. Si mon peuple doit s'effondrer, je préfère être sous terre.

(On entend des bruits dans les coulisses. Notibé sort précipitamment.)

(Entre Dingana)

DINGANA

N'Dlèbé, les Généraux demandent trois jours. Ils sont intraitables là-dessus. Ils ne veulent à aucun prix conduire les soldats épuisés à la mort et à la défaite.

N'DLÉBÉ

(se lève)

Je m'en vais, de ce pas, informer Chaka

de leurs décisions, mais je tiens à dire avant de partir que la responsabilité de la catastrophe incombera à ceux qui avaient la confiance du pays et étaient chargés de son destin!

RIDEAU

TROISIEME TABLEAU

(En scène : Chaka, Issanoussi)

CHAKA

Vois-tu, Issanoussi, il m'arrive quelque chose d'étrange. Depuis quelques jours, j'éprouve un curieux sentiment d'ennui, de lassitude. Cela ne m'était encore jamais arrivé. J'ai voulu que tu viennes, toi qui sais tellement de choses, toi qui me connais si bien, pour que tu me dises à quoi cela correspond. Ce genre de questions, je ne peux les poser qu'à toi ou à N'Dlébé.

ISSANOUSI

- D'où te vient cette lassitude, Chaka? Songe au chemin parcouru jusqu'ici. Te souviens-tu de notre première rencontre? Tu étais égaré dans la forêt, tu étais fatigué. Tu

étais assoupi, la sagaie à la main. Je t'ai longuement observé et j'ai lu sur ton visage ta prodigieuse destinée. Je me suis mis à ton service avec N'Dlébé sans aucune réticence, sans aucune arrière-pensée, avec simplement et avec toujours la fierté de participer à une grande œuvre. Tu n'avais plus de foyer, tu étais persécuté par tes frères et les compagnons d'âge. Aujourd'hui, tu as le monde à tes pieds. Parti du village de Quobé, tu règnes sur tous les villages. D'une poussière de peuplades anarchiques, insouciantes, tu as fait un grand peuple conscient de sa grandeur et prêt à tous les sacrifices pour la maintenir. De guerriers sans discipline, sans foi, tu as fait des soldats sans peur, maniant la sagaie comme jamais cela n'a existé. Un peuple nouveau est né, de ta foi et de ton génie. « Amazoulou », les enfants du ciel! C'est pour cela, Chaka, que N'Kouloun-Kouloun, le Tout-Puissant, t'avait envoyé. L'œuvre est accomplie et ton destin aussi.

CHAKA

Issanoussi! Issanoussi! Ce que tu dis est la vérité. J'ai le sentiment d'avoir fait tout ce pourquoi j'avais été fait. Je ne vois plus rien d'exaltant et de passionnant devant moi. Nous pensons tous deux à la même chose,

Issanoussi! Chaka va livrer sa dernière bataille, et après cela le peuple aura atteint le bonheur et la tranquillité. Ce que je demande, c'est que le souvenir de ce que nous avons fait demeure toujours dans l'esprit de chacun, c'est que le peuple comprenne toujours que la vie la plus sûre est celle que l'on se crée à l'ombre de la sagaie.

(Entre N'Dlébé)

N'DLÉBÉ

Bayete, Chaka!

CHAKA

Je te salue, N'Dlébé! Les généraux sont-ils prêts pour l'aube?

(N'Dlébé reste silencieux et secoue la tête.)

CHAKA

Qu'y a-t-il? Mais parle!

N'DLÉBÉ

Je ne sais comment t'expliquer ce que

J'ai à te dire, mais il faut renoncer à attaquer l'ennemi aujourd'hui à l'aube.

ISSANOUSI

Et pourquoi ?

N'DLÉBÉ

Chaka, les Généraux sont inquiets. Ils disent que les guerriers sont fatigués. Les Généraux, eux-mêmes, le sont. Ils ne sont pas prêts à conduire la guerre. Aucun de mes arguments n'est parvenu à leur faire oublier leur fatigue.

CHAKA

Si c'est aux portes de l'ennemi que les Généraux se disent fatigués, je les mettrai à mort.

N'DLÉBÉ

Et qui va conduire les armées ?

CHAKA

Chaka lui-même conduira la guerre, Chaka et deux jeunes chefs de guerre. J'ai prévu cela depuis longtemps : il y aura trois armées, Chaka au milieu et en pointe, les deux autres

de chaque côté et un peu en retrait. Lorsque l'ennemi saura, et il le saura, que Chaka est en tête, il mettra toutes ses forces contre lui pour le prendre vivant. Chaka battra en retraite pour les laisser s'enfoncer davantage entre les deux armées. Ainsi, ils seront encerclés.

ISSANOUSI

La tactique me paraît excellente!

N'DLÉBÉ

Mais ne pourrais-tu pas d'abord essayer de parler aux Généraux ?

CHAKA

Si tu y tiens!

(*Ironiquement*)

Mais tu sais bien qu'ils sont fatigués!

N'DLÉBÉ

Alors, Chaka, je vais te dire une chose, ne les mets pas à mort. Bats-toi seul, bats-toi avec ceux qui le veulent, laisse les Géné-

raux se reposer et accorde-leur quand même les fruits de la victoire. Épargne leur vie! Ils s'attendent peut-être à ce que tu les mettes à mort! Il ne faut pas qu'ils t'affrontent, car là tu perdras! L'ennemi n'aura plus peur de nos hommes si nous nous entretenons, et le peuple se posera beaucoup de questions, Chaka. Quand un homme dirige les hommes, il ne faut pas qu'on puisse dire à tous moments de lui : si nous faisons ceci, il réagira ainsi. Il est bon qu'il y ait un peu de mystère, un peu d'inconnu dans l'attitude d'un chef.

CHAKA

(levant la main).

Je sais, N'Dlébé, que les Généraux ne suivent pas. Depuis longtemps cet état de choses a beaucoup pesé sur moi. Les Généraux aspirent à la jouissance, aux facilités, aux orgies, en un mot à toute une vie qui n'a rien à voir avec celle du guerrier. C'est pour cela qu'Oumselekati et Mounoucoutza sont partis. D'autres, tels que Nongogo et Mnyamané, ont voulu attenter à ma vie. Je les ai fait mettre à mort. J'ai cru et je crois encore au destin de mon peuple. J'ai été,

moi, Chaka, l'instrument de ce destin. Nous avons une mission, le Tout-Puissant N'Kouloun-Kouloun nous avait assigné une tâche, il fallait l'accomplir. On dit que sur ma route, il y a eu trop de sang : du sang des ennemis, du sang de ceux qui ne nous en voulaient pas, et même souvent du sang de nos amis. Je sais une chose, c'est que le pouvoir est comme une source claire et limpide. On la regarde, on s'y regarde, on admire sa limpidité; mais au fond de cette source, le sable n'est pas toujours pur, il est bien souvent mêlé à la boue. Ici même, parmi mon peuple, j'ai fait mettre à mort les lâches et les hésitants parce que, vois-tu, l'homme est un animal à deux têtes. L'une s'appelle la Grandeur, l'autre la Médiocrité. La Grandeur naît dans les sacrifices, dans la douleur. La Médiocrité, elle, pousse sur la paresse, sur l'insouciance, sur les plaisirs. J'ai voulu enlever cette tête à mon peuple, mais elle est difficile à vaincre. Elle est comme les champignons qui viennent après chaque pluie. Mais je sais que Chaka ne mourra jamais. Toute une génération de jeunes, surtout mes enfants, les Machakas, montent vers le soleil avec le cœur et l'esprit de Chaka. Oui, avec le cœur et l'esprit de Chaka. Eux sont toujours prêts à se battre. Je vais leur parler sans

tarder. Tiens, Issanoussi, appelle-moi leurs responsables.

(*Issanoussi sort*)

N'DIÉBÉ

Chaka, je suis ton ami. Je suis ton frère. Je t'ai toujours donné mon point de vue sur les questions que tu m'as soumise et souvent je t'ai donné mon opinion sans que tu me la demandes. Je ne t'ai jamais adressé le moindre éloge. Aujourd'hui, nous vivons une situation à part, une situation pénible. Je te fais confiance. J'ai foi en toi. Je sais que tu vaincras. Bayete, Bayete, Chaka!

CHAKA

Merci, N'Diébé. Tu es mon ami et mon frère! Ce que tu dis est vrai! Avant toi, je ne savais pas que je pouvais avoir tort. Ceux qui étaient autour de moi n'avaient d'autres vérités que ma vérité, d'autres arguments que mes arguments. C'étaient des faibles et des petits. Tu m'as dit non, je t'ai admiré. Tu as été pour beaucoup dans l'accomplissement de mon destin. Merci, N'Diébé!

(*Entrent sept jeunes guerriers avec des sagaies. Ils lèvent la sagaie*)

Bayete, Chaka! Bayete, Kaba! Bayete, Seigneur! Bayete, Zouloul!

(*Sur un signe de Chaka, ils se mettent à genoux devant lui*)

CHAKA

Mes enfants, nous allons livrer notre dernière bataille. Tous nos ennemis se sont coalisés contre nous. Nous les écraserons pour asseoir définitivement la grandeur de notre peuple. Pour cette bataille, chacun de vous devra se battre comme trois guerriers. L'ennemi est plus nombreux. Mais n'oubliez pas que vous êtes des fils du ciel! Nous formerons seulement trois armées : la vôtre que je guiderai personnellement et deux autres qui seront conduites par N'Diébé pour la première et Issanoussi pour la seconde. Ainsi notre dispositif déroutera l'ennemi. Cette bataille doit être celle des jeunes. C'est la bataille du destin. Vous montrerez si vous êtes capables de faire fructifier le champ que nous avons labouré. Les Généraux n'y participeront peut-être pas. Ils vous regardent faire, car c'est vous

demain qui éloignerez les fauves de nos villages. C'est vous qui porterez le nom de notre peuple vers des terres plus lointaines, des terres que nous ne connaissons pas encore. Acceptez-vous de mourir pour la grandeur et l'honneur du peuple zoulou ?

(Les jeunes guerriers lèvent la sagaie)

Bayete, Seigneur ! Bayete, Chaka ! Bayete, Zoulou ! Nous jurons de t'obéir, et si nous ne pouvons y arriver, nous préférons mourir, mais ce sera quand même en essayant de t'obéir.

(Les tam-tams résonnent. Danse des jeunes guerriers)

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

(En scène : Chaka, N'Diébé)

CHAKA

N'Diébé, as-tu porté mon message aux régiments ? Deux jeunes chefs des Machakas vous seconderont, Issanoussi et toi, à la tête des deux armées. Chaka reste au milieu.

N'DIÉBÉ

Je pensais qu'il fallait d'abord parler aux Généraux !

CHAKA

Tu as raison. Les as-tu appelés ?

N'DLÉBÉ

Oui, ils arrivent. Mais auparavant, la fiancée de Dingana veut te parler.

CHAKA

Où est-elle ?

N'DLÉBÉ

Elle est là, je la fais entrer.

(N'Dlébé sort et revient, suivi d'une jeune fille. Elle bat des mains, se met à genoux)

NOTIBÉ

Bayete, Chaka! Bayete, Zouloul

CHAKA

Qu'y a-t-il, Notibé ?

NOTIBÉ

Chaka, je suis inquiète. Je vis dans l'an-goisse. J'ai le sentiment qu'un danger nous menace! J'ai tenu à te voir pour te dire

·tout ce que les femmes et les jeunes filles ressentent à ton endroit, pour te dire merci pour tout ce que tu as fait pour notre peuple. Nos mères ont été servantes des autres femmes. Elles ont porté de l'eau aux autres guerriers. Elles ont lavé leur linge, soigné leur bétail. Elles ont composé les louanges des autres, et maintenant, avec toi, Chaka, ce sont les guerriers des autres peuples qui sont aux genoux de nos mères, qui construisent nos cases et mènent notre bétail au pâturage. Les femmes chantent cela aujourd'hui, Chaka!

CHAKA

Où est le danger, ma fille ? N'as-tu pas confiance en ton peuple ?

NOTIBÉ

Si, Chaka, si, Seigneur. Je veux que tu restes parmi nous le plus longtemps possible, pour la gloire de mon peuple.

CHAKA

Sois tranquille, ma fille. Désormais, des Chaka naîtront tout le long de l'histoire de notre peuple, car aucune autre catégorie

d'hommes ne pourra commander ici. Ceux qui ne voient pas cela se trompent. Tu es une fille. Demain, tu raconteras ce qu'a fait Chaka à tes enfants et tu leur diras qu'un jour le Seigneur des Eaux Profondes a dit à Chaka au bord d'une rivière : « Je te donne la fortune, je te donne le bétail et je te donne la gloire au milieu de ton peuple. » Et Chaka a demandé : « Pendant ce temps, comment sera mon peuple? » Le Seigneur des Eaux Profondes a répondu : « Pourquoi t'occupes-tu des autres? Tous seront dans la misère. » Et Chaka a prié : « Accorde-moi la grandeur de mon peuple et laisse-moi dans la misère. » Alors, le Seigneur des Eaux Profondes a dit : « Tu portes déjà en toi la grandeur de ton peuple. Vous dominerez les fleuves et les montagnes; vous traverserez des pays entiers en pistes pour votre passage; les lions rugiront à votre gloire et les oiseaux chanteront les louanges de vos armées. » Voilà ce que tu diras, ma fille!

NOTIBÉ

Chaka, puisses-tu être éternel!

(Elle se lève)

Je suis comblée aujourd'hui, je n'ai plus

peur maintenant. Bayete, Seigneur! Bayete, Zouloul Bayete!

(Elle sort)

(Quelques minutes après entrent les Généraux)

LES GÉNÉRAUX

Bayete! Bayete, Chaka!

(Ils s'accroupissent)

(Chaka scrute longuement les visages)

CHAKA

J'ai décidé d'attaquer l'ennemi à l'aube. Qu'en pensez-vous?

(Un silence)

DINGANA

Seigneur Chaka, je pense qu'il serait préférable d'attendre quelques jours. Les guerriers sont épuisés. Comme nous l'avons dit à N'Diébé, plusieurs d'entre eux ont les pieds enflés par la marche que nous venons

d'effectuer. Nous ne sommes pas dans de bonnes conditions de combat.

MAPO

Oui, c'est la vérité! Il vaut mieux attendre quelques jours. Nous aurons alors le temps de nous préparer comme il faut. Ce que nous voulons, c'est une victoire complète, totale, de manière à ce que l'ennemi ne s'en relève jamais.

MALHAGANA

Si nous attaquons à l'aube, nous risquons d'aller à la défaite. L'ennemi est chez lui, reposé, bien nourri, tandis que nous...! Les soldats sont exténués. Ils ont faim!

(*Un silence*)

CHAKA

Si je comprends bien, vous voulez trois jours de repos? Je vous pose une question : si l'ennemi, lui, nous attaquait demain, que ferions-nous?

DINGANA

(*après quelques hésitations*)

Je ne pense pas qu'il nous attaque, nous l'avons trop surpris par notre marche rapide!

MALHAGANA

Ils n'osent pas nous attaquer.

CHAKA

Êtes-vous dans leur esprit? Répondez à ma question! Et s'ils nous attaquaient? Que ferions-nous?... Si je vous suis bien, même s'ils nous attaquaient, nous ne nous battrions pas?

DINGANA

Nous n'avons pas dit cela, Seigneur!

CHAKA

Alors, répondez! Que ferions-nous s'ils attaquaient?

MAPO

Si nous sommes forcés au combat, nous nous battons, mais, encore une fois, je ne pense pas qu'ils nous attaquent!

CHAKA

En somme, si l'ennemi nous attaque, on se battra quand même? Voyez-vous ce qui va se passer? Nous serons alors sur la défensive et nous perdrons l'avantage que nous avons sur lui.

(Silence)

DINGANA

En tout cas, les guerriers sont fatigués. Il ne faut pas courir au-devant d'une défaite!

CHAKA

J'ai très bien compris! Mais je suis venu chez l'ennemi pour me battre et non pour me reposer! Les guerriers sont venus également pour se battre. Ils s'y attendent! Attendre trois jours, c'est laisser à l'ennemi le temps de se préparer. Je ne puis le faire. La bataille aura lieu à l'aube. J'ai décidé d'aller à l'ennemi avec seulement trois armées. Vous, vous vous reposerez. Moi-même, je conduirai une armée. N'Diébé, Issanousi conduiront les deux autres!

MALHAGANA

Seigneur, je pense que tu ne dois plus t'exposer. Tu es beaucoup trop pour notre peuple! Tu ne vas pas te mesurer à ces hommes sans importance? Pourquoi ne pas nous écouter? Ce que nous voulons, c'est d'être toujours les plus forts, c'est pour cela que nous demandons trois jours!

CHAKA

Vous dites que l'ennemi est sans importance et cependant vous estimez qu'il vous faut du repos pour l'affronter! Non, ce sera à l'aube, pas autre chose! Je sais que vous êtes fatigués, je le sens. Laissons donc les jeunes faire leurs preuves! Nous verrons ce qu'ils peuvent. Je considère la discussion terminée puisque je dois moi-même diriger la guerre! Je vais vous demander de vous joindre à moi pour danser la danse des armées. Cela, je pense que vous pourrez le faire! Ensuite, quand nous reviendrons de la bataille, nous fêterons ensemble, vous, les guerriers et moi. Nous serons fiers de nos jeunes et nous saurons qu'après nous, le

peuple pourra vivre toujours plus grand que jamais!

(Il lève la sagaie, puis se lève. Les tam-tams résonnent. La danse commence, Chaka en tête)

RIDEAU

CINQUIÈME TABLEAU

(En scène: Chaka, N'Dlèbé et Issa-noussi au pied d'un arbre)

CHAKA

N'Dlèbé, as-tu perdu beaucoup d'hommes ?

N'DLÈBÉ

Oui, surtout au début. Lorsque nous avons essayé d'envelopper l'ennemi, nous nous sommes heurtés à une résistance incroyable. Il s'agissait d'une tribu qui était équipée avec d'étranges boucliers comme nous n'en avons jamais vus. Les guerriers se battaient un peu à notre manière, c'est-à-dire avec une sagaie courte, cherchant le corps-à-corps. Heureusement, dans ce domaine, grâce à toi, nous avons une technique inégalable. Nous avons été un peu surpris de la fougue

avec laquelle l'ennemi nous livra bataille. C'est à ce moment, surtout, que nous avons perdu beaucoup d'hommes. Mais, dès que nous avons pu nous ressaisir, nous l'avons bousculé.

CHAKA

Et toi, Issanoussi ?

ISSANOUSI

J'en ai perdu assez, Seigneur. Ce n'était nullement parce que les ennemis savaient se battre mieux que les nôtres, mais ils étaient trop nombreux. On se battait à un contre dix. Et toi-même, Chaka ?

CHAKA

Non, pas beaucoup. Les Machakas ont suivi scrupuleusement mes directives. Au début, l'ennemi avait dirigé sur nous les meilleures de ses troupes. Il y eut du désordre dans leurs rangs quand nous avons battu en retraite pour les attirer. Certains, croyant que nous avions déjà perdu la bataille, voulurent se distinguer et faire du zèle. Nous en avons profité pour les engloutir. Nos Machakas sont des lions.

ISSANOUSI

Ce qui est curieux, c'est que les Généraux ennemis aient disparu !

CHAKA

C'est une tactique bien connue. Quand les Généraux sentent que la bataille est perdue, ils se débarrassent aussitôt de tout ce qui peut les distinguer de leurs guerriers : habits, boucliers, sagaie. Ils deviennent comme les autres. Je pense qu'ils sont parmi les prisonniers ! Cela n'a d'ailleurs aucune importance ! L'armée ennemie est écrasée et tout son territoire est à nos pieds.

N'DLÉBÉ

Que vas-tu faire maintenant de nos Généraux, Chaka ?

Rien ! Ce ne sont plus des Généraux ! De simples guerriers valent mieux qu'eux ! Je pense que s'ils ont encore quelque chose de l'homme de chez nous, ils vont disparaître d'eux-mêmes. Mais, voyez-vous, ce n'est pas à cela que je pensais. Je disais à Issanoussi que j'éprouvais de la lassitude, de l'ennui, et maintenant plus que jamais, je suis comme le soleil qui a fini son jour.

Je le sens! Je songe à mon peuple. Malgré ses victoires, malgré la gloire qui s'attache à son nom, le prestige qui est le sien, j'ai senti après cette bataille un danger qui le guette. Tout à l'heure, je vais parler au Tout-Puissant, à N'Kouloun-Kouloun, pour savoir quel est ce danger. Mais je crois le connaître!

N'DLÉBÉ

Un autre danger, Chaka! Alors que nous sommes actuellement les maîtres du monde! Nous avons soumis tous les peuples. Nous avons écrasé tous ceux qui nous résistaient, exterminé ceux qui se sentaient mal à l'aise sous notre domination! Que veux-tu de plus, Chaka? Seigneur, tu es aujourd'hui le meilleur des Généraux de ce monde! C'est à toi seul que le Tout-Puissant a enseigné l'art de la guerre! La victoire est pour toi comme une ombre; comme ton ombre, elle te suit. Tu lèves la sagaie, elle se jette dans tes bras! Bayete, Bayete, Seigneur! Tu as été le soleil. Après un jour, un autre jour est à toi. Tu seras parmi nous tant qu'il y aura le ciel au-dessus de nos têtes, tant qu'il y aura la lumière dans nos yeux. Bayete, Chaka! Tu viens de montrer, une fois de plus, que tu vaux mieux que tous les Généraux réunis.

(On entend du bruit dans les couloirs. Entrent des jeunes gens, filles et garçons. Les filles portent des ustensiles pleins d'eau. Elles viennent se présenter à Chaka qui trempe une main dans chaque récipient. Les garçons sont derrière les filles et tendent la sagaie à Chaka)

Bayete, Chaka! Bayete, Seigneur! Bayete, Kabal Oh! Zoulou, merci pour cette victoire, merci pour une victoire de plus. Le peuple est fier de toi, le peuple est en liesse. Nous te saluons, fils du ciel. Nous te saluons, messager de l'éternel, l'envoyé du N'Kouloun-Kouloun! L'ennemi est à nos pieds, son betail est à notre peuple; ses guerriers se battront maintenant pour nous, pour la gloire de notre peuple! Jusqu'à la fin des temps, tu seras chanté par nous, par tous ceux qui viendront après nous, par tous ceux qui ne connaissent qu'une voie, celle de l'honneur et de la grandeur! par tous ceux qui sont au service des autres et de l'avenir. Bayete, Seigneur!

CHAKA

Je vous remercie, mes enfants. Je voulais vous parler et je suis heureux que

vous soyez là, maintenant. Vous avez grandi avec notre peuple, vous êtes la génération qui n'a pas connu tout ce dont nous avons souffert. Vous êtes les témoins de notre seconde vie, et cette vie-là, je voudrais qu'elle soit la vôtre, qu'elle soit désormais la seule qui compte à vos yeux. Notre peuple me semble fait pour la grandeur parce qu'il sait obéir, parce qu'il sait se priver, parce qu'il sait endurer. Notre terre sera bouleversée bientôt. Quelque chose d'extraordinaire va arriver. Il y aura de l'orage, nous allons connaître une vie sans lumière, une vie de tortures, d'humiliations. Mais sachez demeurer avec le souvenir de cette victoire et n'oubliez jamais comment nous y sommes parvenus. Je le répète : nous y sommes parvenus parce que nous avons su obéir, nous avons su vouloir, nous avons su nous oublier les uns et les autres pour un ensemble que nous avons jugé au-dessus de chacun de nous. Croyez-moi, quoi qu'il arrive, vous aurez, avec les fondements de notre société actuelle, la lumière, le guide qui vous conduira à travers cette nuit que nous allons traverser, cette longue, longue nuit ! Mais je suis convaincu, moi Chaka, grâce aux vertus de mon peuple, qu'au bout de cette nuit, vous trouverez une aube nouvelle, claire, sans tache, une aube qui rayonne

d'honneur, de dignité, de gloire. Salut, mes enfants. Vivez pour tous.

LES JEUNES

Bayete, Chaka ! Bayete, oh Kaba ! Bayete, Zoulou, le maître de la guerre !

(Les jeunes gens se retirent)

CHAKA

Où sont les Généraux ?

N'DKÉBÉ

On ne sait pas, ils doivent se promener par là.

CHAKA

Maintenant, mes amis, vous allez me laisser seul. Je vais encore une fois dire merci au Tout-Puissant d'avoir bien voulu accorder à mon peuple une victoire de plus.

N'DLÉBÉ

Tu ne veux pas que nous restions auprès de toi ?

CHAKA

Non, je n'admets personne, tu le sais bien, quand je parle à notre Maître.

ISSANOUSI

Mais nous ne sommes pas chez nous! Nous sommes en territoire ennemi!

CHAKA

Mais tu oublies notre victoire! Nous sommes chez nous, nous avons battu l'ennemi!

(Issanoussi et N'Diébé sortent. Chaka se lève, s'immobilise, étend les deux mains. Il reste un moment debout, silencieux. Quatre hommes arrivent, marchant sur la pointe des pieds. Le premier approche de Chaka, lui donne un coup de sagaie dans le dos. Les deux autres en font autant. Chaka chancelle et va s'appuyer contre le mur. Il les regarde...)

CHAKA

Vous m'assassinez pour prendre ma place.

C'est trop tard! Oum Loungoum, l'homme blanc, est en marche! Vous serez ses sujets.

(Il s'écroule)

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

Sous l'orage	7
La mort de Chaka	185